Pamph
HC
G

NOS PAROISSES

L'ISLE-VERTE

(ST JEAN BAPTISTE)

PAR

CHARLES A. GAUVREAU, A. B.

NOTAIRE PUBLIC

PREMIERE EDITION

LEVIS:
MERCIER & CIE, Libraires, Imprimeurs

1889

NOS PAROISSES

L'ISLE-VERTE

(ST JEAN BAPTISTE)

PAR

CHARLES A. GAUVREAU, A. B.

NOTAIRE PUBLIC

PREMIERE EDITION

36-5505
21. 39.

LEVIS:
MERCIER & CIE, Libraires, Imprimeurs et Relieurs

1889

ERRATA

Pages 206, 207 et 208, au lieu de Père Augier, mettre Rév. Père Lagier.

A L'Hon. Chs. A. Ern. GAGNON, M. P. P. pour Kamouraska.—Régistraire et Secrétaire Provincial.—Président réélu de la Chambre des Notaires de la Province de Québec.

Votre position de Secrétaire de la province vous permet de protéger et d'encourager notre jeune littérature canadienne.

Vous le faites avec une libéralité qui vous est certainement un titre d'honneur.

Votre œuvre est grande et patriotique, Monsieur,

Le pays devra s'en ressentir!

En attendant, permettez-moi de vous dédier respectueusement cet humble travail historique.

L'AUTEUR

AUX LECTEURS

L'idée du travail que nous entreprenons aujourd'hui—l'histoire de toutes les paroisses du comté si vaste et si beau, d'une beauté incontestable, de Témiscouata—n'est pas née d'hier. Dès la vingtième année nous avions formé le plan décisif de relever les vieilles archives dormant d'un sommeil de plomb sous une couche de poussière deux fois séculaire, afin de faciliter, pour plus tard, l'Histoire des Paroisses Canadiennes qui devra être écrite quelque jour par un de ces hommes marqués à l'avance dans les dessins de la Providence et arrivant à point sur la scène du monde , histoire nécessaire qui s'impose plus que jamais à cette heure surtout ou le vent est aux recherches historiques, archéologiques et autres ; témoins les travaux importants et patriotiques des Casgrain, des Faucher de St Maurice, des Myrand, des J. Edmond Roy et de beaucoup d'autres encore à part les B. Sulte et les Montpetit.

Mais nous étions jeunes alors de cette jeunesse active qui ne redoute rien, ayant l'âme ouverte à toutes les aspirations. Le vent qui soufflait des hauteurs sereines et des altitudes paisibles gonflait joyeusement notre voile encore vierge des tempêtes et des bourrasques de la vie et nous avions, pour compagnons de route, les illusions du jeune âge, les chaudes et vivifiantes espérances qui loin de nous faire redouter l'avenir, nous le laissaient entrevoir à travers un prisme aux couleurs les plus roses et les plus gaies. Nous nous mîmes à l'œuvre avec toute l'ardeur du jeune âge, cherchant partout, feuilletant avec patience les vieux mémoires, les vieilles annales du pays, parcourant les régistres poudreux, consultant les papiers et les documents de famille, interrogeant les têtes blanches de nos paroisses, les vieillards, ces sages d'un autre âge, placés comme une enseigne vivante entre ce qui a été, entre ce qui n'est plus, et ce qui sera : hier et demain ! réveillant surtout les archives endormies dans leur tombe faite de poussière et de mousse accumulées par le temps.

Nos archives ! Ecoutez Ernest Myrand,

à la page 9 de son admirable préface au livre " Une fête de Noël sous Jacques-Cartier " ; " Hélas ! dit-il, les archives de notre histoire, nos belles et glorieuses archives imprimées sur papier de luxe avec du caractère antique, reliées à grands frais, tranchées d'or ou de carmin, continuent aujourd'hui, sur les rayons de nos bibliothèques, le sommeil de mort qu'elles dormaient autrefois dans la poussière des greniers ou l'humidité des caves, alors qu'elles étaient seulement de vieux manuscrits, des parchemins raccornis, des bouquins noirs et luisants, etc., etc. Une poussière d'oubli, froide et silencieuse comme la neige tombe sur elles, tombe encore, tombe toujours, les recouvre, les ensevelit sous l'épaisseur ténébreuse d'un linceul et menace de les cacher à jamais aux regards des hommes, de les faire disparaître comme des cadavres de voyageurs morts de froid, sous l'uniforme niveau, l'égalité fatale de la steppe. "

Pour entreprendre ce travail de relèvement des archives, nous nous étions inspiré de ces paroles de Charles Nodier : " Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il ne les ait oubliées " et

notre œuvre se dessina, prit un corps en s'augmentant et en vint à avoir bientôt les proportions d'un ouvrage auquel il ne manquait plus que l'ordre et le style. Mais une heure sonna où il fallut essuyer sa plume d'historien pour prendre celle d'humble chroniqueur de non moins humbles journaux. Les exigences de la vie, ce " *struggle for life* " qui ne pardonne pas, commençait à poindre à l'horizon, et sans craindre le travail que nous regardons comme une grande loi régénératrice, nous laissâmes " *in potentia* " l'œuvre à laquelle nous avions donné une tête et un commencement de corps, l'œuvre à laquelle nous avions consacré une bonne part de notre jeunesse.

Aujourd'hui, voilà que l'occasion se présente de mettre la main à l'édifice commencé en vue de l'avenir, de lui donner les proportions que nous avions autrefois en vue ; les circonstances meilleures où nous sommes nous permettent de saisir l'occasion par les cheveux. Aussi, est-ce de cœur-joie que nous allons travailler à couronner, aussi dignement que possible, l'œuvre à laquelle nous désirons donner des bases solides. Il y

aura des lacunes, des oublis, des inexactitudes incontrôlables, nous en demandons pardon,d'avance, aux lecteurs qui verront notre bonne volonté et le but louable, j'ôserais dire patriotique, que nous voulons atteindre, et il nous sera, partant, beaucoup plus pardonné pour avoir aimé beaucoup plus..... l'histoire de notre pays. Il ne faut pas se faire illusion, l'histoire des paroisses canadiennes-françaises sous n'importe quel ciel, dans n'importe quelle contrée, c'est l'histoire des canadiens-français, c'est notre histoire propre à nous tous.

A tout seigneur tout honneur ! Nous commencerons notre travail par l'Isle-Verte, chef lieu du comté de Témiscouata, centre autour duquel se groupent les autres Paroisses du Comté que nous étudierons les unes à à la suite des autres, pour en former un tout uniforme, sous le titre de "*Nos Paroisses*", Comté de Témiscouata.

CHS. A. GAUVREAU.

PROLOGUE

Avant d'entrer de plein pied dans le vif du sujet, il convient de donner une description des lieux où vont se dérouler les événements que nous sommes appelé à mettre sous les yeux de nos lecteurs ; ce sera comme une carte géographique devant faciliter l'étude des faits qui se sont accomplis dans cette partie-ci du pays.

L'Isle-Verte, à cent cinquante milles en bas de Québec sur la rive sud, est bâtie au pied d'une éminence (1).

Elle s'étend de l'est à l'ouest sur un parcours de trois lieues, formant ici et là, des pointes et des baies, selon les caprices de la nature qui l'adapta au cours sinueux du fleuve.

Des hauteurs qui domine cet amas de

(1) Le fleuve St Laurent qui prend ici des allures océaniques, coule en face et donne regain de beauté à la grande nature qui se déploie largement de toute part.

maisons aux couleurs et proportions disparates, le plus beau panorama se déroule aux regards de ceux qui veulent voir et dont toutes les facultés ne sont pas uniquement et misérablement attachées aux choses matérielles d'ici bas.

En arrière, des champs fertiles, vastes plaines déboisées qui vont se développant comme les gradins d'un amphithéâtre gigantesque jusqu'à ce qu'elles se confondent, là-bas, avec le bleu du ciel. Sur la côte, le chemin de fer Intercolonial et à travers le village, se prolongeant sans fin, la grande route royale qu'enserrent maisons, jardins et bosquets verdoyants.

En face avec ses îles et ses îlots, le fleuve St Laurent brise aux pieds des Laurentides bornant l'horizon, ses flots toujours sombres, toujours amers et presque jamais appaisés, excepté aux beaux soirs d'automne et de printemps ; vaste mer d'une largeur de plus de vingt milles dont les voix douces aux soirs des beaux jours, ou profondément horribles aux heures des tempêtes charment l'oreille de ceux qui vivent sur ses bords, et

dont la vue réjouit et impressionne aux heures de calme, alors que des centaines de grands navires y tracent un profond sillon, se frayant un chemin vers le port de Montréal ou de Québec, Montmagny ou Chicoutimi.

Partout, de quelque côté que l'on se tourne, mille et une choses surgissent, qui reposent agréablement la vue. Ici, à gauche, venant des hauteurs des terres, la grande et belle rivière Verte divise la paroisse en deux parties,—deux seigneuries comme on le verra plus tard,—fait une courbe vers le nord-est en arrivant à la grève et se jette dans le fleuve: c'est une rivière très pittoresque dont la source est presqu'inconnue. Là-bas, à un mille du rivage, sur la gauche, pareil à une immense baleine se chauffant au soleil, un îlot rocailleux,

> Battu des vents, rongé des flots,
> Hérisse ses falaises mornes,

et met comme un point noir dans ce coin de tableau qu'ébaucha largement le grand maître de la nature.

Plus loin, plus au large, à trois milles

de la grève où la mer vient déferler, une île de trois lieues de long sur une lieue de large se dresse comme " une délicieuse corbeille de verdure vive," selon l'expression de J. C. Tâché au sujet de l'Ile St-Barnabé— : c'est l'Ile-Verte qui donna son nom à la paroisse établie sur la terre ferme à la côte sud et dont l'histoire mi-légendaire, mi-historique constitue à elle seule, un fait important qui demande une étude à part et tout à fait spéciale.

Elargissons encore le cadre du vaste tableau que l'on admire des hauteurs de l'Isle-Verte, voyons là-bas, bornant l'horizon, les sombres Laurentides, ces murailles naturelles posées comme une borne aux envahissements du grand fleuve : " tu viendra jusqu'ici et tu n'iras pas plus loin"; admirons le roi du Nord, cette admirable rivière historique qui a nom " Le Saguenay " et dont les eaux tumultueuses ne se jettent dans le fleuve en face de l'île-verte, qu'après s'être amusées à soupirer amoureusement dans une baie de sable d'or, aux pieds de Tadoussac caché comme un nid d'aigle dans les sombres falaises de la côte Nord.

Voilà l'Isle - Verte de nos jours ! Nous

espérons que cette description suffira aux lecteurs pour l'intelligence des faits que nous allons rapporter, Cependant, ils nous permettront de leur faire remarquer spécialement que l'Isle-Verte est séparée du " Saguenay " dont elle est la vis-a-vis, par un fleuve de sept lieues de large, et qu'à neuf milles de distance de la côte sud, l'île, appelée Ile-Verte, se dresse comme une barrière naturelle en pleine mer, et que ce n'est que pardessus les côteaux verts et les sommets boisés de l'île que nous pouvons jeter un coup d'œil sur Tadoussac, dont l'histoire se mêle intimement à celle de l'Isle-Verte pendant plus d'un siècle.

Nous ne parlerons pas ici de l'île rouge, qui se rapproche plus de la côte nord. Elle est située presqu'en face même de l'embouchure du Saguenay.

C'est un îlot formé de roches et de débris de la mer. Deux courants d'une force peu commune, mais bien connus des marins, la contournent à toute heure et qu'il fasse calme plat ou tempête de nord-est, l'oreille entend toujours un bruit de vagues se brisant à tout

instant sur les roches mousseuses et les galets multiformes de ses longues battures.

La Tour, une des plus belles du fleuve St Laurent, darde dans la nuit sa lumière rouge, fixe comme l'œil d'un cyclope, ces hardis pirates regardant éternellement l'horizon pour y découvrir quelques vaisseaux marchands dont ils faisaient leur proie.

Nous n'avons pas besoin de faire cette distinction qu'ici, loin de travailler à la perte des navires, ce grand œil rouge du Phare les guide sûrement à travers les récifs et les écueils dont le fleuve est pour ainsi dire semé depuis le bas des battures de l'île rouge, où stationne un bâtiment criard chassant sur ses ancres dans un rayon convenu et déterminé,(Floating Light) jusque vis-à-vis le Gros - Cacouna au sud et l'île Blanche au nord.

Voilà donc l'Isle - Verte et ses environs immédiats ; ces détails un peu longs, sont presque devenus nécessaires pour mieux comprendre le récit des faits que nous allons exposer. Nous aimons à être compris et c'est un peu cette détermination, bien placée, avouez-le, qui nous a rendu dissert dans

cette description de la Paroisse de l'Isle-Verte. Nous aurions craint le reproche que se faisait le poëte latin :

" *Brevis esse laboro obscurus fio !*

—J'évite d'être long et je deviens obscur.

CHAPITRE I

Temps primitifs.—D'où vient le nom "d'Isle-Verte." —Ce que dit la légende.

Il y a plus de trois siècles le hardi navigateur qui a nom Jacques-Cartier remontait, dans le mois de septembre 1535, la grande rivière St Laurent. Il avait quitté le bassin de Gaspé, terme de son premier voyage en 1534, et debout sur le pont de la " *Grande Hermine* ", entouré de ses fidèles marins dont l'histoire a gardé les noms, il saluait, le chef découvert, l'humble croix de bois plantée de ses mains sur ce sol qu'il était venu mettre sous la protection du ciel et du roi de France.

Quelle scène sublime que celle-là ! Quel peintre, aux larges conceptions, ne serait tenté de nous représenter ce tableau admirable,—bien digne d'attirer l'âme d'un artiste,—qui vint alors s'offrir aux regards des Sauvages accourus sur le sable des grèves autour de la croix respectée pour assister au départ de l'héroïque navigateur de St Malo ?

Poussée par le souffle de Dieu autant que par les vents favorables la petite flottille.

portant les destinées et l'avenir de notre pays, —César et sa fortune !—contourna la terre ferme pour venir côtoyer ensuite l'île d'Anticosti qui deviendra plus tard la légendaire demeure de l'historique Olivier Gamache, cet épouvantail des paroisses pendant plus de vingt ans.

Puis ce fut le tour de l'île St Barnabé,—en face de Rimouski,—qu'il aperçut au lever du soleil, semblable à un énorme cétacé endormi sur la mer calme et sans ride : ce sera, deux siècles plus tard, le refuge d'un pauvre ermite inconnu portant le nom de famille du hardi marin français,—Toussaint Cartier,— que l'on trouvera mort un bon matin de janvier, dans sa froide cabane en bois, et que le Père Ambroise Rouillard, missionnaire - récollet, enterrera le 30 janvier 1767.

Ce jour-là, Cartier longera la côte sud de plus près pour examiner l'île nouvelle qu'il vient d'entrevoir :—ce sera plus tard le *Bicquet ;* non loin une caverne ouvre sur la mer son orifice béant : c'est là qu'une troupe de Sauvages Montagnais, affolés et poursuivis par les Iroquois, courront s'abriter, croyant y

trouver le salut. Hélas ! la " *Caverne au massacre* " deviendra légendaire à cause de l'horrible hécatombe dont elle tire son nom. Cette légende horriblement tragique du massacre du Bic aura pour interprète digne en tout point d'une pareille tâche, J. C. Taché, une de nos meilleures plumes !

Et le vent soufflait toujours et la petite flottille remontait vaillamment la grande rivière du Canada. C'était alors au commencement des beaux jours d'automne, et tout le long de la côte sud, aussi tourmentée par la nature que la rive opposée, les forêts jaunissantes et les herbes alanguies des grèves, donnaient au paysage, grandiose par son ampleur et sa beauté. cette teinte mélancolique qui est encore un des plus grands, charmes de la nature à cette époque de l'année.

Quel vaste cadre, aux couleurs variées enserrant sur la mer qui se faisait paisible ces trois barques aux ailes déployées !

Quel contraste entre ces géants de la côte nord, rocs à pic jetés là comme une menace et un défi au temps, et ces humbles galiotes-pygmées à la merci des flots et des tempêtes !

A la tombée du jour, Jacques-Cartier apprit des Sauvages qu'il avait à son bord (1) qu'on approchait d'un des trois grands royaumes qui se partageaient alors le pays tout entier, celui du Saguenay. Comme les courants étaient très forts à l'endroit où il se trouvait, Jacques-Cartier serra de près la côte sud à sa gauche et mouilla. Il ne voulait pas entrer dans la rivièredu Saguenay avant que le jour fut levé. Il attendit donc au large le retour du matin.

A travers la brume légère qui s'élève du fleuve le soir, Jacques-Cartier aperçut une île d'assez grande dimension se détachant, par une couleur uniformément sombre et intense, sur le fond plus clair du paysage environnant.

Quelque chose apparut—quelque chose de vert—

comme dirait Bouilhet dans son poème : *Les Fossiles.*

Il l'avait remarquée de loin, toute ensoleillée des feux du roi du jour à son déclin. Aussi voulut-il s'y faire mener aussitôt que son navire eût jeté l'ancre pour passer la

(1) Voir Garneau, vol. I.

nuit. Le spectacle devait être alors admirable, car la brûme venait de se dissiper, refoulée au flanc des Laurentides par la brise caressante et douce du soir. A droite, les grandes falaises de la côte nord derrière lesquelles le soleil venait de disparaître, laïssant après lui cette traînée de lumière qui fait le désespoir des peintres et l'admiration des penseurs, des admirateurs de la belle et grande nature.

Les derniers rayons du soleil couchant avaient mis des flèches d'or aux branches des sapins verts et des épinettes sombres dont l'île est couverte, et cet embrasement et cet étincellement, aux heures du soir, devaient être de nature à impressionner fortement l'âme ardente et poétique du marin français. La côte sud elle-même—la partie supérieure—gardait la trace des derniers embrasements du soleil, tandis que l'ombre se faisait à ses pieds que baignait alors le fleuve calme et apaisé.

Quand le soleil se meurt de sa mort grave et lente,
Quand le grand exilé descend dans son sommeil,
On peut voir resplendir, comme un brasier vermeil
L'horizon flamboyant et chaud qu'il ensanglante.

Voilà la scène sublime qui vint alors

frapper le regard de Jacques-Cartier et des matelots montant la petite barque qui les amenait au rivage de l'île

Aussi s'écria-t-il—du moins, c'est la légende qui le dit—en s'adressant à ses compagnons : "—Oh ! c'est bien là l'Isle-Verte ! "—Voilà pourquoi le poète a pu dire :

Quand l'immortel Cartier monta le St Laurent,
La légende nous dit que " belle isle voyant
" Il vint au rivage.
" Et Cartier ébloui de si belles beautés:
" Isle-Verte, dit-il, tu nous as subjugués
" Par ton paysage.

" Que tes oiseaux chanteurs y vivent de longs jours !
" Qu'à l'abri des autans s'écoulent leurs amours,
" Leur frêle existence,
" Et que tes sapins verts, formant de verts côteaux,
" Confondent en un seul leurs flexibles rameaux,
" Signe d'espérance ! "

Les Sauvages de Cartier n'oublièrent pas ces paroles du valeureux marin français, qu'ils transmirent aux Sauvages de Tadoussac en leur disant que le grand chef des grandes maisons ailées avait donné à l'île, en face de l'embouchure du Saguenay, le gracieux nom d'Ile-Verte. La tribu sauvage de Tadoussac conserva le nom de l'île et l'apprit aux missionnaires ; c'est ainsi qu'en 1663, on trouve dans la Relation des Jésuites la mention

première de l'Isle-Verte. Les missionnaires, qui ne bornaient pas leurs visites à l'île seulement, vinrent évangéliser les sauvages vivant sur les bords de la grande rivière qui se jette dans le fleuve en face de l'île et appliquèrent le nom de *Isle-Verte* à laterre ferme où se trouve aujourd'hui bâtiela paroisse. Voilà comment il se fait que cette Paroisse de l'Isle-Verte a vu son nom naître de la légende. Telles sont les origines un peu fabuleuses, il est vrai, mais non pas impossibles ni improbables de ce gracieux nom que porte la Paroisse, origines distantes de nous de plus de six demi siècles.

L'histoire de l'Isle-Verte s'identifierait donc par là aux pénibles commencements de la civilisation sur cette terre d'Amérique ? Pourquoi pas ? Cela ne répugne pas du tout à l'esprit, bien qu'aucune donnée sérieuse, aucun fait véridique ne lui viennent servir de point d'appui, au moins jusqu'à une époque déterminée.

Mais laissons arriver Samuel de Champlain en 1608 ; laissons venir sur nos bords les premiers missionnaires venus du vieux pays de France et l'on verra que l'histoire de

l'Isle-Verte est très ancienne, bien avant les Seigneurs, associant ses destinées à celles de Tadoussac, sa vis-à-vis, comme deux sœurs séparées mais unies dans une commune idée, une même pensée et un même but : " prendre une place au soleil de la civilisation et de l'*évangélisation* chrétienne et marcher dans la voie du progrès intellectuel et moral.

***

Quelle admiration aussi intense que vraie Jacques-Cartier ne dut-il pas éprouver en face de cette nature grandiose, de cette végétation luxuriante étalant aux regards étonnés et ravis la multiplicité de ses charmes —autant de parures—charmes non affaiblis par l'arrivée des premières brises d'automne.

Ici, des milliers de pigeons de mer aux couleurs les plus diverses et les plus chatoyantes ; là, des centaines d'outardes voyageuses, de canards sauvages, de mauves et de goélands prenant leurs ébats sur une étendue de mer sans fin.

Au sud, la forêt immense, onduleuse et pareille à la mer,—elle est à perte de vue,—allant se confondre là-haut avec l'azur du ciel ;

sol vierge de toute empreinte du pied des visages pâles ; demeure séculaire des ours et du chevreuil, de l'élan, du caribou et de l'orignal ; retraite familière et assurée de l'enfant des bois, cet être au teint cuivré dont l'histoire gardera le nom, mais dont le pays, tôt ou tard, perdra la trace intéressante à plus d'un titre

La vision de l'avenir ne vint-elle, pas tourmenter alors l'âme de Cartier ? Son regard inspiré n'entrevit-il pas à travers les siècles, le couronnement héroïque de l'œuvre gigantesque dont il venait pour être en ce pays l'infime mais providentiel ouvrier ?

A l'ombre du grand mât de son vaisseau, si fragile comparé aux énormes cuirassés de nos jours, à l'heure où des milliers d'étoiles venaient sourire à la terre et mettre un regain de beauté dans notre ciel si pur aux nuits d'automne, il dut songer et méditer profondément. Il dut songer qu'un jour peut-être, ces vastes forêts pleines d'ombres, cachant des ennemis de toute espèce : serpents, reptiles et sauvages sanguinaires ; ces îles aux falaises abruptes, mais d'une végétation de toute beauté ; cette côte nord tourmentée par la

grande main de la nature, verraient leur retraite se peupler d'hommes nouveaux venus d'où il venait ; hommes au cœur large, à l'âme sereine et à la forte encolure.

Il les voyait, robustes comme les grands bouleaux penchés au-dessus du Saguenay, mettre la cognée au pied de l'arbre, refouler la forêt, défricher le sol, bâtir d'humbles cabanes, édifier des temples au Dieu de leurs pères, se multiplier, former des centres importants, vivre de la grande vie des sociétés unies, et former ainsi un peuple véril et fort, un peuple nouveau que Dieu aura sous sa sainte garde et destiné peut-être à accomplir dans le monde une mission providentielle dont le ciel gardait encore le secret.

Et Cartier dût tressaillir de tout son être sous l'effet de cette vision de l'avenir ; tressaillement de joie et d'intime ivresse ; rayonnement de l'intelligence de Dieu dont il était animé, lui, appelé dans les secrets du Très-Haut à accomplir de grandes choses.

Dieu permet parfois de ces visions consolantes pour retremper le courage des hommes qu'il a marqués au front du signe du génie, les appelant à coopérer aux grandes œuvres

qui étonnent le monde. Visions bénies qui peuvent parfois n'être que des illusions brillantes, des chimères heureuses ; mais qu'importe ! il est de ces illusions et de ces chimères qui soutiennent et rendent forts aux heures d'abattement, de doute, de lutte et de découragement, et à ce titre, elles méritent encore d'être bénies, puisqu'elles aident à marcher sans faiblesse vers le but où l'on tend.

CHAPITRE II

Une tribu de Sauvages :—Les Maléchites.—Leur histoire jusqu'à nos jours.

Lorsque les missionnaires et les colons vinrent sur nos bords commencer leur œuvre d'avenir,—les premiers, travaillant à conquérir des âmes à Dieu, et les autres, cherchant à s'implanter au sol qu'ils avaient choisi pour y fonder un foyer, une demeure stable,—ils trouvèrent établie auprès de la grande Rivière Verte qui partage le village d'aujourd'hui en deux parties,—une tribu sauvage dont l'histoire est presqu'inconnue et menace de s'éteindre avec la race elle-même qui disparaît.

Tronçon d'une race autrefois grande et guerrière peut-être, branche détachée de

l'arbre à une époque déterminée dans les secrets de la Providence, ces sauvages, fuyant leur pays, poussés par le souffle de Dieu sans doute, vinrent s'échouer sur les rives de la Rivière-Verte où les missionnaires, —ayant soif d'âmes,—ne tardèrent pas à les découvrir et à les évangéliser.

Ils avaient bâti,—sur les hauteurs,—aux bords les plus escarpés de la rivière, leurs cabanes couvertes d'écorce de bouleaux.

Qu'étaient ces sauvages et d'où venaient-ils ?

Nous n'en savons que peu de choses, ils existent encore de nos jours en très petit nombre et disséminés sur les rives du fleuve, de Rimouski à la Rivière-du-Loup. Ils ne comptent pas quatre cents âmes, et le plus grand nombre d'eux se voient aux places d'eau,—l'été,—durant la belle saison, offrant aux étrangers les mille et une choses délicates qu'ils fabriquent avec tant d'art et de goût.

On les appelle " Les Malécites ",—d'autres disent " Les Maléchites " et nous croyons que c'est ce dernier nom qui doit prévaloir, car c'est le plus répandu, si l'on s'en rapporte

à Mgr Guay, dans ses "*Chroniques de Rimouski*", et J. C. Taché, dans "*Les Forestiers et Voyageurs*" au sujet de l'épisode du " massacre de la caverne du Bic. "

Ils venaient des hauteurs des terres par-delà la ligne 45e qui nous separe aujourd'hui des Etats-Unis, disent les vieux, et auraient descendu la rivière St Jean pour venir se jeter dans le Grand Lac Témiscouata, cette adorable mer intérieure dont nous parlerons plus tard au cours de notre ouvrage sur *L'origine des Paroisses.*

A la tête du Lac Témiscouata, ils n'auraient pas tardé à gagner la Rivière des Trois Pistoles, et par elle, descendre jusqu'au fleuve St Laurent. Rendus là, ils ne crurent pas que leur pèlerinage était enfin fini, et leur sort fixé aux bords de cette rivière qui ne leur semblait pas assez avantageuse à plusieurs points devue.

D'abord, les eaux y sont très basses et de plus, pas un seul poisson, autre que la truite des rivières ; et le poisson, pour les sauvages, c'est un article essentiel qui leur permet de ne pas craindre, au moins, la disette, si la chasse manquait tout-à-coup.

Donc, pas assez d'avantages pour y fixer une demeure stable et permanente. On aurait dit que leur vie n'était pas faite pour s'écouler là. Ils pressentaient au loin une terre plus hospitalière, plus convenable, et ils se laissèrent aller au courant du fleuve à la mer montante. Ils côtoyèrent, de leurs canots d'écorce, les rives de la côte sud, ayant à leur droite les îles connues de nos jours sous les noms "d'*Ile aux Basques*" (1) et "d'*Ile aux Pommes*", et ne tardèrent pas à se trouver à l'embouchure de la Rivière-Verte où le poisson abondait tellement, il n'y a pas même encore longtemps, que l'eau en était troublée et que le flux et le reflux de la mer jetaient sur les grèves nombre de saumons et de truites aux proportions colossales.

Les vieux de l'endroit se rappellent encore ce temps où ils prenaient plaisir à voir sauter le poisson dans la rivière. On mangeait la " ventraîche ", disait l'un d'eux,

(1) Les Basques étaient au port de Tadoussac dès 1608, où ils faisaient la pêche et la chasse à la baleine. L'Ile aux Basques est à l'est de Tadoussac, plus rapproché de la côte sud. C'est un endroit très commode qui devait servir de poste d'observation aux pêcheurs basques. Ce dût être un espèce de " rendez-vous " général où l'on devait se reposer, s'entendre et se ravitailler.

et le reste ne se consommait pas, tant il y en avait du saumon !

A partir de la Rivière des Trois-Pistoles les sauvages pèlerins remontant le fleuve, voyaient se lever, à l'avant de leurs canots, des nuées de canards sauvages et d'outardes géantes ; au-dessus de leurs têtes passaient des volées de sarcelles, de moignacs et d'alouettes aux proportions multiples et aux couleurs diverses. Tout près d'eux, jusque dans la Rivière-Verte où ils venaient seiner le poisson, les loups-marins montraient hors de l'eau leur tête fine et luisante comme un caillou poli ; et plus près de l'île-verte,—au large,—les dos blancs ou grisâtres des marsouins, venaient tacher d'un point plus clair la surface sombre des flots.

Il semblait que le ciel se fit complice pour les séduire.

Entendirent-ils alors une voix commune qui leur disait à tous : " Vous resterez ici, aux bords de cette rivière, et vous n'irez pas plus loin ? " *Le Dieu de l'avenir pouvait bien leur crier* :—Je vous appelle aux grandes lumières d'une vérité nouvelle, mais ancienne comme le monde, et bientôt vous verrez

venir, sur le fleuve d'en face, de grandes demeures flottantes déployant au vent leurs ailes immenses ; puis des hommes nouveaux viendront vous apporter, dans les plis de leur ample vêtement, la divine vérité qui éclairera vos âmes et vous fera chrétien. Oui, vous n'irez pas plus loin !

Et ils se fixèrent à l'endroit qu'on appellera plus tard l'Isle-Verte et où tout se donnait la main pour les captiver et les attacher, les forçant pour ainsi dire à y élever leurs *wigwams*. En effet, les sauvages vivent de chasse et de pêche et le plus souvent c'est sur la chasse d'hiver, dans les bois, qu'ils comptent pour passer la belle saison. Or, quel endroit pouvait leur offrir plus d'avantages que celui qu'ils venaient de choisir ?

A l'automne, tout le printemps et l'été, la chasse aux gibiers de mer leur promettait des milliers de victimes chaque jour , de plus, le marsouin et le loup-marin, morceaux capables de captiver plus d'un enfant des bois, se trouvaient pour ainsi dire à portée de leurs mains.

A deux pas de leur tente, le saumon et la truite saumonnée, aux chairs rosées,

succulentes et d'une saveur exquise, se pressaient par centaines, et ils n'avaient qu'à jeter le filet pour en amener sur le rivage un nombre capable de nourrir toute la tribu pendant plusieurs jours. Enfin, la baleine monstre abondait aux environs de Tadousac dont les sauvages n'étaient séparés que par une distance de sept lieues seulement. De nos jours, les navigateurs en rencontrent encore aux alentours de l'île-Verte et leur donnent la chasse sans trop de difficulté, mais sans succès toujours.

En 1720, un missionnaire écrivait : Tadoussac est un bon port ; sa figure est presque ronde , des rochers escarpés d'une hauteur prodigieuse l'environnent de toutes parts..... Tout ce pays est plein de marbre ; mais sa plus grande richesse serait la pêche des baleines."—

Tout concourait donc à faire de l'Isle-Verte l'endroit le plus propice aux sauvages, puisqu'en toutes saisons, ils étaient assurés d'y trouver des subsistances capables de les prémunir contre la famine et la disette des provisions.

Quelle ne dût pas être la surprise des

Maléchites d'entrevoir, un bon soir du mois de septembre 1535, tout près des rives où ils avaient fixé leurs cabanes, les trois navires de Cartier, attendant le retour du matin pour entrer dans le Saguenay !

Comme ils devaient accourir sur les grèves afin de voir de plus près ces objets nouveaux pour eux ! Pourtant, qui sait si la frayeur et l'étonnement ne les chassèrent pas au plus profond des sombres retraites de la forêt ? Alors ce ne fut pas sans une joie bruyamment manifestée qu'ils saluèrent, au matin, le départ des galiotes du navigateur malouin gagnant la haute mer pour s'enfoncer dans la vaste entrée de la grande rivière du Nord : Le Saguenay. Ils devaient se familiariser vite avec ces grandes maisons flottantes allant sur la mer, les ailes déployées au souffle du vent et montées par des hommes au visage-pâle. Leur crainte première allait bientôt se dissiper pour faire place à la confiance, à l'amitié.

Au printemps de l'annee suivante les Maléchites, revenus de la chasse à l'intérieur des terres, reverront Cartier descendre le fleuve ramenant en France le reste de son

équipage, ceux-là que le scorbut avait épargnés ; et les plus jeunes sauvages.....

Demeurés sur les grèves,
Regardaient s'enfoncer les mâts comme des rêves
Dans l'éblouissement de l'horizon vermeil;
Et leurs cerveaux obscurs, à la fin de leur âge,
Se rappelaient encore le merveilleux mirage
De ces grands vaisseaux noirs entrés dans le soleil.

Plus tard, en 1541, ils l'apercevront de nouveau le brave navigateur de St Malo, à la tête de cinq vaisseaux cette fois, remontant le fleuve St Laurent, mais pour retourner sur ses pas au printemps suivant comme en 1535. Voyage pénible et triste retour.

Puis, ce sera le tour de Samuel de Champlain passant, en 1603, sous les yeux des Maléchites étonnés et venant fonder une colonie sur les ruines de la bourgade de Stadaconé, " amas de cabanes indiennes blotties comme des poussins sous une aile d'oiseau." (1)

Un quart de siècle plus tard, d'autres vaisseaux remonteront le St Laurent, mais les sauvages ne reconnaîtront pas en ceux qui les montent les hommes accoutumés, ceux-là d'autrefois. Les couleurs flottant au

---

(1) Voir une " Fête de Noël " sous Jacques-Cartier, par Ernest Myrand—page 26.

haut des mâts auront changé et le langage nouveau qui se fera entendre les rangera parmi les peuples de contrées inconnues. En effet ce sont des anglais. Ce sera l'amiral Kertk venant s'emparer de Tadoussac et de Québec. Mais le drapeau anglais repassera bientôt les mers au grand plaisir peut-être des sauvages, pour être remplacé par les couleurs connues.. nous allions dire aimées..., tant il est vrai que l'écrivain trahit parfois ses sentiments et ses préférances. Ce sera de Champlain, de glorieuse mémoire qui les ramènera au bourg de Québec, ces couleurs françaises qui ont passé à travers le vieux monde étonné et qui, sur ce sol d'Amérique, ont abrité toutes les grandes et saintes causes, tous les dévouements, toutes les abnégations, tous les faits héroïques qui constituent notre histoire nationale.

Les années iront leurs cours et les sauvages, aux rives de l'Isle-Verte, se familiariseront vite pour s'étonner de nouveau lorsque le canot sauvage amènera dans leur rivière et jusqu'au milieu de leurs cabanes la " Robe-Noire " apportant la bonne nouvelle, cette sublime et consolante parole qui ne meurt

pas, ayant puisé sa force au seuil même de l'éternité, éternelle comme Celui qui en est l'auteur divin et sacré : parole d'amour et parole de vie. Oui la " Robe-Noire " viendra vers eux pour en faire des néophytes d'abord et de bons et fervents chrétiens ensuite, fervents à rendre des pointes à plus d'un visage pâle. Lorsque les missionnaires vinrent à Tadoussac en 1636, à la recherche des âmes, les Maléchistes devaient y être allés déjà, puisque la traite de la pelleterie s'y faisait sur une grande échelle. C'est là que les jésuites les connurent et s'attachèrent à leur conversion avec toute l'énergie que leur inspirait la grande cause à laquelle ils avaient voué leur vie. Le temps de la mission finie, les saints missionnaires repartaient pour Québec, demeure de l'Ordre, et ne revenaient au milieu de leurs ouailles qu'au printemps suivant. Quelques uns, cependant, emportés par leur zèle et par leur amour de Dieu, s'attachaient à la tribu qu'ils voulaient convertir et passaient l'hiver dans les bois, instruisant les sauvages, baptisant les nouveaux nés et les convertis, et assistant les malades et les mourants. Vie de dévouement, vie d'abnégation par amour pour les âmes.

Bien avant l'année 1663, époque de la fondation du séminaire de Québec par Mgr Laval et de la dissolution de la société des " Cent Associés " fondée par Richelieu le 29 avril 1637, la Relation des Jésuites nous apprend que le Père Gabriel s'est rendu en mission dans le bas du fleuve St Laurent, bornant sa visite à l'île Verte, sans se rendre à la terre ferme, au sud. Le Père Henri Nouvel dans une lettre qui trouvera sa place ici, raconte qu'il rencontra sur l'Ile-Verte un capitaine sauvage Papinachois sachant bien ses prières et qu'il baptisa ; puis il ajoute : " Avant que de quitter ce premier poste, Dieu voulut avoir les prémises du troupeau qu'il me donnait en garde, atyan appelé au ciel une petite fille de mon hôte *que le père Gabriel avait baptisée* ; cette mort affligea beaucoup le père, la mère et toute la parenté. Dieu les consola dans leur perte par la ferme croyance qu'ils ont qu'elle est au ciel ; ils l'invoquent tous les jours afin qu'elle les aide auprès de Dieu. "

On peut donc dire que l'année 1663 est le point de départ, la date où les maléchites rencontrèrent, presque chez eux, les mission-

naires catholiques. L'histoire ne nous dit pas qu'ils étaient à la mission du Père Henri Nouvel sur l'île en 1663, mais dans le cours de la lettre citée plus haut et que nous trouvons toute entière dans la relation des jésuites, on lit les paroles suivantes : " Nous trouvâmes en cette Isle, tous nos sauvages tant Papinachois que " *d'autres nations* " qui faisait en tout soixante et huit. Les maléchites étaient peu nombreux alors puisqu'en 1870, ils n'étaient que 400 âmes dans leur réserve sur la hauteur des terres. Ces mots " *d'autres nations* " nous laissent croire que les sauvages de la Rivière-Verte devaient être, en partie, à la maison du 24 novembre 1663 sur l'Ile-Verte. S'ils n'y étaient pas, les missionnaires, scrutant toutes les profondeurs, examinant, interrogeant les bois, les lacs et les rivières, auraient certainement appris leur existence en face de l'Ile et les auraient visités sur le champ comme ils les visitèrent dans la suite. L'œuvre donc de la conversion commencée avant 1663 parmi les maléchites, ne traîna pas en langueur.

L'Eglise naissante du Canada les compta tous bientôt au nombre de ses enfants sou-

mis et dévoués, comme ils le son encore aujourd'hui sans aucune exception. L'Eglise du Canada se montra pleine de zèle et de sollicitude pour les enfants des bois. Elle les regarda sans cesse comme une partie importante de son troupeau. D'ailleurs, que venaient faire sur nos rives les premiers missionnaires catholiques ? Pourquoi quittaient-ils le ciel paisible et toujours beau de leur patrie pour traverser les mers et atteindre le nouveau continent ? Ils n'y venaient pas uniquement pour les colons français, mais bien plutôt pour les tribus sauvages qui se partageaient le Nouveau-Monde.

Les Maléchites étaient des idolâtres et à ce titre, ils méritaient qu'une âme d'apôtre comme celles des Pères Gabriel, Henri Nouvel et autres s'attachât à leur procurer les secours de la religion du vrai Dieu en les convertissant au christianisme. Ils furent dociles à la voix du prêtre et jamais, depuis, l'apostasie et l'idolâtrie n'ont amoindri leurs rangs. Nous avons connu de fervents disciples parmi ces pauvres sauvages. A une foi solide ils savaient unir les charmes d'une piété douce, confiante et sans ostentation. On les a vus

prier au temple avec une ferveur sans égale et aux jours des grandes solennités religieuses, l'Isle-Verte ne connaissait pas de plus empressés et de plus joyeux catholiques pratiquants que les sauvages Maléchites.

Aussi, le curé de la paroisse les surveillait de près, en ce sens qu'ils se montrait plein d'égard et de douceur pour eux. C'est avec la douceur que l'enfant des bois demande à être conduit ; une réprimande sévère ne saurait atteindre de bons résultats. Le prêtre le savait et jamais une parole d'aigreur ne trouvait place entre un sauvage et son curé. Qu'il faisait bon voir prier ces humbles sauvages. Leur intelligence peu fournie, leurs connaissances bornées leur timidité naturelle les rendent gauches, lourds et empesés. Mais le cœur est bon et l'âme est trempée. Elle le sera aussi longtemps que la vie commune les rassemblera sur un même point, autour d'une chapelle ou non loin d'une église. Ils garderont leur foi naïve, leurs mœurs pures et solides, tant que le souffle de la destinée humaine ne les dispersera pas aux quatre vents de la Province, les noyant au milieu des populations blanches

qui les pervertiront. Ils resteront fermes et vaillants, ils seront paisibles et sobres tant que les exigences de la vie ne lesobligeront pas à se disperser, à se débander, à se désunir, brisant ainsi les liens d'union qui faisaient leur force comme nous allons le voir bientôt.

Plus tard les Maléchites, continuant leur vie aventureuse de chasse et de la pêche, deviendront un obstacle au développement de la colonisation et de l'agriculture dans cette partie-ci du pays Leur nature indolente et peu active menaça de se communiquer aux colons vivant aux alentours de la bourgade indienne. Combien de fois les pauvres pionniers de l'Isle-Verte se virent tentés d'abdiquer tous leurs droits au sol nouveau qu'ils défrichaient avec tant de peine et de sueurs, pour mener cette vie errante des bois, cette pénible existence de "trappeurs" qui a pourtant des charmes et des attraits, qui en eut du moins pour un grand nombre des nôtres à certaines époques de notre histoire.

Les années se succédèrent rapidement et l'Isle Verte progressait, se développant et prenant de l'importance tant au point de vue du défrichement du sol que du côté de

la population qui allait se doublant en peu d'années. La chasse à la baleine devint bientôt lettre morte et le poisson de la rivière, chassé autant par le bruit des moulins que par la descente des billots provenant des chantiers, ne revint plus aux rives accoutumées où, naguère, on le retrouvait inanimé sur la grève, laissé là par le reflux de la mer. Les terres jusque là fortement boisées, se virent promptement dépouillées de leur hôtes séculaires ; là où l'ombre seule avait établi sa demeure on vit surgir des champs superbes où les moissons les plus abondantes, l'espoir du laboureur,étalaient au soleil leurs longs épis dorés.

Les Maléchites, troublés dans leurs demeures, laissèrent la place libre aux colons pour gagner la hauteur des terres où le gouvernement leur avait donné une " Réserve. " C'est en vain que le gouvernement travailla à les attacher au sol en leur envoyant, chaque année, du grain de semence, des instruments aratoires, des couvertes et quelques pièces de monnaie. Tentative inutile ! vains efforts ! car le sauvage est libre de sa nature et mourra de même. L'agriculture lui semble

un fardeau trop lourd, le travail de la terre un métier ingrat et difficile, un joug qu'il faut secouer. Toujours il rêve de chemins couverts dans la forêt, de pièges aux castors et de grands lacs poissonneux où le chevreuil, l'orignal, l'ours et le caribou viennent s'abreuver. Voyant l'inutilité de ses efforts philantropiques, le gouvernement par la voix de ses ministres en conseil, ordonna la vente de leurs terrains qui font partie aujourd'hui de la paroisse de St Epiphane. C'était une mesure de rigueur, un moyen extrême peut-être, mais c'était une nécessité que commandaient les circonstances. N'était-ce pas leur rendre même un mauvais service que d'encourager leur nature indolente par ces envois toujours dispendieux de grains, d'instruments, de couvertes et de monnaie ? Et puis, cette " Réserve " composée des meilleures terres des townships, restait inculte, couverte d'arbres géants, ne produisant pas même assez de foin pour nourrir une chèvre ou une vache que les sauvages auraient voulu garder. La rigidité draconienne, du moins en apparence, de cette mesure était donc diminuée de beaucoup par l'ensemble des con-

sidérations de premier ordre qui surgissaient d'elles-mêmes, et malgré les protestations des pauvres sauvages qui se voyaient abandonnés à la merci d'un avenir incertain, nous croyons encore que le gouvernement a agi, dans le temps, avec prudence et discernement. La Réserve devait être vendue

Cette vente eût lieu le 11 mai 1870 et rapporta la jolie somme de $9,368.00. Que de scènes on vit alors ! M. le notaire Gauvreau, Agent des Sauvages à cette époque, soupçonné par les Maléchites d'être l'auteur de leur position pénible, vit la porte de sa maison presque forcée par une bande de sauvages avinés.

Ils reculèrent devant la fermeté et la parole énergique d'une brave canadienne. Le sauvage, du moins ceux de l'Isle-Verte, ont cela de beau que la vue d'une femme leur en impose, même aux heures où leurs cerveaux se sentent obscurcis par les vapeurs de la boisson enivrante. Hélas ! dans la bourgade indienne, on ne voulait pas croire à une expropriation aussi radicale de la part du Gouvernement et cependant elle n'était que trop vraie et faite dans l'intérêt du plus grand nombre.

Les Maléchites, sans gite, sans demeure, dûrent prendre le chemin de l'exil et mener la vie errante de leurs ancêtres dont l'histoire se perd dans la nuit des siècles passés. On les trouve maintenant disséminés partout, depuis la côte de Gaspé, jusqu'à Rimouski et de là jusqu'à Québec, voir même au Lac St-Jean et à la Malbaie. Allez sur les plages enchanteresses de Cacouna et vous y trouverez une petite bourgade Maléchite. C'est là que réside le chef On reconnaît sa tente aux proportions plus grandes ; elle est plus en vue que les autres —chétives masures aux bords de la mer.

Montez plus loin, poussez une reconnaissance jusqu'à la pointe de la Rivière-du-Loup, cet endroit incomparable destiné à un avenir bruyant, si l'on réussit à s'entendre et à se comprendre, et là encore, vous trouverez un rameau de l'arbre nouveau transplanté aux siècles antérieurs sur ce sol à nous ; là vous trouverez quelques familles maléchites dans d'humbles "wigwams" d'écorce bâtis le long des rochers où les flots du fleuve viennent se briser.

Comme à Cacouna, ils sont venus là

pour la chasse aux loups-marins et surtout pour vendre aux touristes qu'y déversent comme un flot continu, les vastes bateaux de la compagnie du St Laurent et du Saguenay, les milles et un articles fantaisistes et parfois étranges, produits de leur industrie et de leur habileté naturelle.

Avec l'hiver les portes se ferment et l'on n'entend plus sur les plages de Cacouna ni à la Pointe de la Rivière-du-Loup, les cris des grands chiens de chasse sauvages, ni les coups de fusils d'un indien, au large, chassant le loup-marin. Seule, la grande voix du fleuve et le bruit du vent dans les arbres qui bordent les rives désertes, se font entendre. C'est la désolation, c'est presque la mort !

L'animation n'y renait qu'aux premiers beaux jours chauds du printemps, alors que les rives sont libres de glace et que le loup-marin et les marsouins commencent à prendre leurs ébats dans le grand lit du fleuve.

La race Maléchite s'en va en dégénérant. L'arbre n'a plus qu'un reste de vie, vie factice et d'apparence. La boisson fait parmi eux des ravages terribles et profondément tristes à constater. Leur nom ne sera bientôt plus

connu que dans les livres qui auront parlé de leur origine, de leur vie, et de leur sort que plus d'un trouvera certainement peu enviable. Ils sont fatalement condamnés à disparaître : on dirait qu'ils ont vécu comme peuple. En s'alliant à des canadiennes, ils ont commencé l'œuvre de l'anéantissement. Ils ont pour ainsi dire dévancé leur sort. La race blanche se les assimilera tot ou tard et l'on ne trouvera nulle part la trace de leurs pas. Voilà l'histoire des Maléchites, histoire qui nous est sympathique à plus d'un titre. Nous avons grandi pour ainsi dire au milieu d'eux. Souventes fois, au revers des coteaux où des falaises de l'Ile-Verte, nous avons causé, avec ces pauvres enfants des bois, de leur histoire et de leur vie errante, alors qu'ils attendaient l'appoint de la marée pour chasser le loup-marin. Nous venons de payer une espèce de tribut à leur douce mémoire en écrivant ces lignes qui diront leur histoire, histoire simple comme eux, simple comme la nature qui les a bercés, qui les a vus grandir et qui les a formés. Rencontrez-le quelque bon jour sur la grève de Cacouna, sur les bord de la Rivière-Verte ou bien aux

rives de Métis et parlez-lui du passé, au temps où libre, et heureux, il vivait d'une douce vie sur sa reserve de St. Epiphane. Vous le verrez s'animer subitement, lui pourtant d'apparence et de nature lourdes, paraissant incapable de s'émouvoir, vous le verrez, disons-nous, s'animer subitement et fermant son poing robuste, il menacera dans le vide un ennemi visible de lui seul et il vous dira : " ah ! si le chef n'avait pas été vieux et faible et si nous avions été plus courageux, on ne nous aurait pas enlevé nos terres ! " Et ce sera tout. Il aura mis tous les regrets, toutes les amertumes, voire même toute sa haine dans ces paroles dites saccadées et avec lenteur. Il retombera dans son mutisme ordinaire et vous ne lui arracherez que rarement quelque bribe de conversation. Il parle très bas, avec beaucoup de douceur et ne vous interroge jamais. C'est le plus curieux spécimen de de la race indienne. Il aimera beaucoup les blancs, et les grands chasseurs américains et anglais qui visitent les rives du fleuve où vont à la découverte des lacs poissonneux, n'ont pas de guide plus sûr que le fidèle et dévoué maléchite de l'Isle-

erte. Tous sont illetrés et parlent plusieurs ngues : le français, l'anglais, le micmac, le ontagnais, et leur langue propre qui nous rait être très douce, très harmonieuse et ien imagée.

Il nous fait peine de les voir se noyer nsi dans les flots de l'abrutissement et de dépravation. Leur nature sympathique ous attire sous plus d'un aspect et nous oudrions les voir vivre d'une vie à part, une vie qui leur permettrait de rester une ibu distincte, une caste en dehors des utres groupes, des autres nationalités. C'est n rève que nous caressons là et la triste ealité ne nous permet pas d'espérer une estauration de leur race.

Leur sort semble donc scellé à jamais.

CHAPITRE III

es premiers seigneurs de l'Ile-Verte.—Le premier seigneur résidant (1711).

Le rôle que les Seigneurs étaient appelés jouer sur ce sol d'Amérique, puis qu'il y vait obligation pour eux de faire défricher ar les colons l'immense étendue de terrain

qui leur était accordé par le roi ; leur missio providentielle pour l'avenir du Canada, cett Nouvelle-France jetée comme une semenc en terre sur les rives du St Laurent ;—leu efforts—les uns patriotiques et désintéressé tout à fait, les autres entachés d'intérêts pe sonnels et pécuniaires—pour promeuvoir l colonisation et l'agriculture ; tout cela le identifie à l'histoire intime de chaque paroi se bâtie le long du fleuve en bas comme e haut de Québec ; tout cela les rend pour ain dire inséparables des principaux faits impo tants qui se rattachent au début, aux origine mêmes de ces Paroisses dont ils devaient êt les premiers pionniers.

Leur influence sur les destinées de not pays devait être et a été en effet très grand —trop grande même diront quelques un Mais en revanche, et comme une ample com pensation dans la balance, combien de dé vouement caché, d'abnégation sincère, d zèle et de désintéressement dans l'œuv générale de la part de certains de ces homme de cape et d'épée—fils de bonne famille pou la plupart, de grande et haute noblesse, l fine fleur de la chevalerie française du di septième siècle, désertant leur beau ciel d

rance, de Normandie ou de Provence pour
enir fonder au Canada, une France plus
une, une colonie nouvelle destinée à deve-
ir un des plus beaux joyaux de la couronne
u royaume France !

Les seigneurs étaient pour ainsi dire les
dministrateurs de la justice en ce pays.
Hommes de science, et lettres comme tous
es nobles de cette époque de raffinement
ittéraire, les seigneurs n'en étaient pas moins
e valeureux officiers ayant fait leurs preu-
es sur maints champs de bataille.

Le roi de France, ayant délégué ses
ouvoirs au Gouverneur et à l'Intendant en
e pays—associait à ces derniers, incapables
l'être tout à tous et d'administrer convena-
blement la justice dans toute l'étendue des
possessions françaises en Amérique, les sei-
gneurs chargés de haute, basse et moyenne
ustice dans leurs domaines respectifs, dans
leurs Seigneuries. Ils étaient donc des délé-
gués du pouvoir supérieur, soumis dans leurs
actes et leurs arrêts aux décisions du Gou-
verneur devant lequel il y avait toujours
moyen d'appel. Alors comme aujourd'hui
on pouvait aller en Révision ou en appel.

Les seigneurs—dit M. J. H. N Richard,

avocat de Sherbrooke, dans sa conférence du 18 mars dernier publiée sur " La Patrie " du 3 avril 1888—n'étaient en réalité que des agents de colonisation, dont le premier devoir était de peupler et de faire habiter la colonie—comme on disait alors par autant de monde possible. Ils étaient bien plus préoccupés à défricher et à faire défricher des domaines dont les redevances étaient à venir jusqu'à exercer leurs droits de hauts justiciers."

Sans partager en tout point l'opinion du savant conférencier, nous admettons que les seigneurs étaient, en réalité, de véritables agents de colonisation, mais quels que soient les motifs qui les guidèrent alors, leur œuvre n'en reste pas moins grande et digne de louanges aux yeux de la postérité éclairée.

Il nous faut donc admettre que les résultats admirables obtenus par ce système féodal qui n'était qu'une faible image, une imitation mitigée de celui exercé en France, doivent l'emporter sur la considération mesquine des motifs qu'avaient en vue les seigneurs du pays en peuplant leurs domaines pour les faire défricher et partant s'enrichir eux-mêmes.

Une chose certaine, c'est que les colon s conduits par les Seigneurs, se massaient pour ainsi dire dans un domaine déterminé, défrichaient le sol fertile et plein d'espérance, bâtissaient une demeure, se créaient un foyer, une famille et ne tardaient pas à élever un temple au Seigneur-Dieu, leur ferme soutien aux heures d'accablement et de désespoir, de doute et d'incertitude. C'est ainsi qu'en peu d'années, on voyait surgir, en pleine forêt, naguère retraite assurée du sauvage et des animaux indoptés et féroces, un village prospère, plein d'entrain et d'activité, un village heureux, souriant à l'avenir et donnant, dès le début, les plus belles espérances que le temps n'a presque jamais déçues, ni détruites entièrement.

Voilà l'œuvre des Seigneurs !

Il y avait bien la rente à payer, la corvée à faire il y avait aussi à se soumettre aux droits de banalité que tout le monde connait mais comme le dit Benjamin Sulte " ces mots n'avaient pas du tout la signification qu'on leur prêtait en France et les cencitaires n'eurent jamais à se plaindre des exigences de leur seigneur."

L'idée donc de concéder des terres sous la condition expresse d'y faire " tenir feu et lieu " par des colons chargés de déboiser les terrains concédés, de défricher le sol et de commencer l'œuvre gigantesque de la colonisation sur les bords du St. Laurent, est une idée immense et magnifique. Elle est digne du grand Henri IV, et bien à la hauteur des idées administratives de Richelieu, ce cardinal de génie dont la France peut être fière à bon droit.

C'est lui qui, le 29 avril 1627, fondait la société des " Cent Associés " qui dans l'espace de 20 ans devait amener au Canada plus de 4,000 colons français et catholiques. Et c'est cette société bien organisée qui eut, la première, l'idée de concéder ainsi, avec le consentement du roi, des terrains devant être colonisés le plus tôt possible. Cette méthode a fait des merveilles en ce pays, donnant à la France une colonie sans rivale sous tous les aspects, fondant aux rives du Saint-Laurent un commencement d'empire, une France en miniature, belle et grande fille digne de la mère, se mirant dans l'onde des lacs, des rivières et du fleuve géant qui lui baigne les pieds dans presque tout son étendue.

" Nous voyons dans les Seigneurs—dit Benjamin Sulte,—des fondateurs, des travailleurs, des patriotes.

Tout le dix-septième siècle est employé utilement par ces hommes dévoués ; il éclaircirent la forêt, ils créèrent des établissements stables, ils exécutèrent en un mot ce que le roi ne veut pas faire, et ce que les compagnies privilégiés eussent dû accomplir comme elles y étaient obligées par leurs chartres."

C'est à leur conduite valeureuse en temps de guerre qu'ils devaient ces concessions en générale dont ils se faisaient un titre de gloire et ce n'est pas d'eux assurément que le poète a dit :

Ils sauvaient la débauche à force d'élégance

Car ils étaient chevaliers d'honneur dévoués à notre sainte religion comme ils étaient soumis à leur roi bien aimé.

Ils en donneront des preuves le jour où il leur faudra prendre les armes contre l'ennemi commun, l'envahisseur du sol : les Anglais ! Ils se grouperont autour du valeureux et héroïque chevalier de Montcalm, pour s'ensevelir avec lui dans les plis glorieux du drapeau fleur de lisé qu'une courtisante

éhontée, qu'un prince malheureux et coupable abandonneront, sans aide et sans secours, sur le sol du Canada.

Hélas ! le " *Hideux sourire de Voltaire* " comme disait ce pauvre Alfred de Musset, avait passé sur eux, détruisant ce qui restait encore d'honnête et de bon dans leurs cœurs.

Que leur importaient à eux—plongés dans l'enivrement des grandeurs énervés dans les flots de la luxure et du désœuvrement, que leur emportait à eux ces " quelques arpents de neige"—qui empêchaient le roi de dormir ?

Honte ! Honte ! cria le peuple atterré. Honte ! Honte ! cria l'avenir vengeur et ces cris de malédiction pèseront éternellement sur leurs mémoires, sur leurs tombes.

Ces revers étaient prévus dans les secrets de la Providence. Nous devions passer au creuset des épreuves où les peuples et les individus retrempent leurs forces, leur énergie, leur courage, et montrer ensuite à la face du monde étonné ce que peuvent l'union et les vertus sociales aux heures de luttes décisives.

... Mais n'est-ce pas la destinée humaine?
N'est-ce pas là toujours l'éternel phénomène
Qui veut que tout s'enfante et vienne dans les pleurs?
Le froment naît du sol qu'on déchire; les fleurs
Les plus douces peut-être, éclosent sur les tombes;
L'Eglise a pris racine au fond des catacombes;
Pas une œuvre où le doigt divin s'est fait sentir
Qui n'ait un peu germé dans le sang d'un martyr. (1)

Voyons maintenant dans quelle seigneurie se trouvait l'Isle-Verte et quel fut le premier seigneur de cet endroit. C'est pour ainsi dire la base de l'édifice ; c'est le point de départ dans ce trajet à travers les dates et les évènements qui constituent l'histoire de cette paroisse de l'Isle-Verte.

Nous avons sous la main un document ayant âge de vieillard—soixante-dix ans—qui nous dispense d'avoir recours aux " *Titres et documents concernant la tenure Seigneuriale.*" Ce document très utile est un acte de " Foi et Hommages—" au roi (George III) de Régis Garon, seigneur pour une partie de la seigneurie de l'Isle Verte, fait au Château St Louis, à Québec, en 1818.

Nous y trouvons non seulement des dates mais l'étendue de terrain des premières

---

(1) L. H. Fréchette. " La Légende d'un peuple " un volume grand in-2 322-22 pps Paris à la librairie illustrée.

concessions, ainsi que le nom des seigneurs auxquels elles ont été faites.

C'est ici qu'il convient de se rappeler que l'Isle-Verte est séparée en deux parties par la Rivière-Verte qui coule presqu'au milieu du village ; c'est elle qui va servir de ligne de séparation, de démarcation entre deux seigneuries concédées à des dates diverses mais formant, moins quelques arpents, une seule et même seigneurie sous le nom de " *Seigneurie de l'Isle-Verte* "

Il y eut d'abord une première concession faite par MM. de LaBarre, gouverneur, et Demeule, Intendant au Canada, le 17 avril, 1684, par laquelle " ils accordent aux Sieurs de la Cordonnière et d'Artigny une étendue de deux lieues de terre près et bois, de front sur le fleuve St Laurent, sur deux lieues de profondeur dans les terres à prendre depuis une rivière qui est vis-à-vis l'Isle-Verte du côté du sud de la dite isle, cette rivière comprise jusqu'à deux lieues *en descenaant le dit fleuve*, ensemble les battures, Isles et Islets qui se rencontrent vis-à-vis les dites deux lieues jusqu'à la dite Isle-Verte icelle même comprise, pour en jouir, par eux, leurs hoirs

et ayant cause à toujours, en toute propriété à titre de fief et Seigneurie, *de faire tenir feu et lieu* sur les concessions ; de conserver les bois de chêne et de donner avis au Roi des mines ou minéraux si aucun s'y trouvent.

Cette seigneurie s'étendait à l'est de la Rivière-Verte " en descendant le fleuve " comme dit le titre de concession et gagnant les Trois-Pistoles. Elle comprend deux lieues d'étendue.

Les premiers seigneurs de l'Isle-Verte furent donc Messieurs de La Cordonnière et d'Artigny, deux nobles dont nous ne connaissons pas l'histoire. Benjamin Sulte, ce chercheur infatigable que rien ne décourage ni ne rebute, serait peut-être le seul capable de nous en divulguer quelque chose.

Il restait le côté sud-ouest de la Rivière Verte qui n'était pas encore concédé. Il y avait là une vaste lisière de terrain qui s'étendait depuis la Rivière Verte jusqu'à la ligne limite des concessions faites à M. de la Chesnaie, deuxième seigneur de la Rivière du Loup et second possesseur de la seigneurie Le Parc ou Du Parc.

Les deux seigneuries de la Rivière du

Loup et Le Parc concédées à l'origine à MM. Dionis et Le Parc en 1673, étaient rentrées dans le Domaine de l'Etat et concédées de nouveau en 1675 à Aubert de la Chesnaie. Ce dernier était donc propriétaire de l'étendue de terrain qui s'étend depuis la Rivière du Loup jusqu'aux dernières terres de Cacouna près de l'Isle Verte ? Il restait alors tout le terrain à partir de la limite des concessions La Chesnaie à venir jusqu'à la Rivière Verte.

Aussi en 1689 le 5 avril, les sieurs de Denonville Gouverneur Général et de Champigny, Intendant, accordaient aux Sieurs d'Artigny (déjà propriétaire de deux lieues de terrains à l'est de la Rivière Verte) et Lachesnaie—" l'étendue de terre qui peut se rencontrer entre leurs concessions sur le dit fleuve—avec deux lieues de profondeur, de laquelle étendue ils jouiront par moitié—savoir—le dit Sieur d'Artigny de celle qui joint la Rivière Verte et les îles et battures qui peuvent se rencontrer vis-à-vis, comme aussi le dit Sieur La Chenaye de l'autre moitié, avec les islets et battures qui se peuvent se rencontrer vis-à-vis la dite moitié."

C'est-à-dire que le roi leur concédait moitié par moitié la lisière de terrains qui se trouvait à séparer leurs concessions respectives. Le Sieur d'Artigny se trouvait donc Seigneur de trois lieues de seigneurie—deux lieues à l'est de la Rivière-Verte et une lieue à l'ouest.—C'est cette étendue de terrain qui forme la Seigneurie de l'Isle-Verte.

Plus tard un brevet de Sa Majesté signé " LOUIS " et plus bas " COLBERT " ratifiait et confirmait les concessions faites aux Sieurs de la Cordonnière et d'Artigny en leur donnant le droit de haute et basse justice dans leur domaine et les exemptant de toute indemnité ni au Roi Louis XIV, ni à aucun de ses successeurs. Donc les Sieurs de la Cordonnière et d'Artigny sont les premiers du fief de l'Isle-Verte comme nous venons de le voir d'après les titres de concession.

Le premier mai 1701, Monsieur d'Artigny vendit à Sieur Pierre Deniort Lanoraie, tous les droits qu'il pouvait avoir dans les trois lieues de la Seigneurie de l'Isle-Verte et ce, par acte notarié devant Mtre Chambalon, Notaire, de Québec. Monsieur de Lanoraie se trouve, par là même, à être le

second Seigneur de l'Ile-Verte. Il ne garda pas longtemps ses droits, car en 1711, il bailla la seigneurie à Sr. Champigny, puis l'échangea ensuite, dans le cours de la même année, avec J. Baptiste Côté, pour deux terres que ce dernier avait dans l'Ile d'Orléans.

A proprement parler J. B. Côté se trouve le troisième seigneur de l'Isle-Verte. Plus heureuse que Fraserville qui tomba entre les mains de seigneurs protestants, la seigneurie de l'Isle-Verte ne désertait des mains françaises que pour tomber au pouvoir d'un des nôtres, canadien-français sans préjugé, ni haine de sectaire.

Oui c'est heureux pour l'Isle-Verte qui commençait pour ainsi dire à essayer ses ailes, qu'elle ne tomba pas entre les mains de seigneurs protestants. Partout où les préjugés de race, de secte et de religion ont passé, l'arbitraire a poussé de profondes racines et n'a produit que desf ruits bâtards.

Mais la providence veillait sur ce petit peuple qui commençait à asseoir les bases de l'édifice magnifique que l'avenir glorieux est venu courronner dans la suite. Elle ne permit pas que son extention et sa vitalité s'arrê-

tassent en chemin. S'ils parut à certaine heure des obstacles sérieux c'était pour fortifier les courages en ne leur laissant pas le temps de s'énerver et de s'amoindrir dans un repos fatal. Jean Côté succéda à son père qui était le premier seigneur résidant à l'Isle-Verte au manoir seigneurial bâti près de la rivière, et en 1773, Jean Côté abandonna à ses frères et sœurs, la partie ouest de la Seigneurie de l'Isle-Verte, connue sous le nom de "*Villeraie.*"

Régis Garon au moyen de titres multiples de ventes, Baux ou échanges, devint, à son tour, seigneur pour cette partie seigneuriale de l'Isle-Verte et rendait " foi et hommage au Roi " en 1818 à Québec. Deux ans plus tard, François Blanchet, Docteur en médecine de la cité de Québec, faisait vendre les droits de Régis Garon par le Shérif qui était alors M. Philippe Aubert de Gaspé, dont le nom était bien connu.—Le fief, mis aux enchères, fut acheté par Louis Gauvreau, ex-député et marchand de Québec,, pour la somme de quartorze cent dix piastres, ($1410.)

En 1822, Louis Gauvreau mourait au faubourg St-Jean à Québec, laissant à Louis

et Olivier Gauvreau, ses deux enfants, le fief à l'ouest de la rivière, comprenant une étendue de terre de plus d'une lieue. Aujourd'hui, Louis Narcisse Gauvreau, ex-membre du conseil d'agriculture et greffier de la Cour de Circuit de l'Isle-Verte se trouve à être seigneur pour la partie achetée par son père en 1820.

Quand aux deux lieues à l'est de la rivière la partie la plus importante, elles devinrent la propriété de Barthélémy Côté, succédant à Jean Côté l'héritier du seigneur primitif résidant au manoir. Louis Bertrand, ex-député, bailla la seigneurie de Barthélemy Côté, et aujourd'hui Charles Bertrand, de la société commerciale " Charles Bertrand & Cie " se trouve seigneur, par succession, de la seigneurie propre de l'Isle-Verte, c'est-à-dire des deux lieues à l'est de la Rivière-Verte.

Voilà l'histoire, toute l'histoire passablement confuse de la " tenure seigneuriale " en la paroisse de l'Isle-Verte.

Le renouvellement d'hommes résumant en leurs personnes toute l'autorité sur les concessions de terres et devenant, par la même, le point de départ, la cause première de

tout progrès, de tout encouragement et de toute force, ce renouvellement d'hommes, disons-nous, n'était pas de nature à développer avec plus de vigueur le mouvement généreux qui s'était emparé des colons pour défricher le sol, et avancer l'agriculture sur les terres. Au contraire, il dut enrayer tout progrès marquant et retarder d'autant l'avancement de l'agriculture sur les bords du fleuve.

Hélas ! tous ne comprirent pas leur devoir en pareille occurence ; tous ne surent pas rester à la hauteur de leur position sociale en n'accomplissant pas ce que le Canada était en droit d'attendre de leur vaillance, de leur esprit d'initiative et de leur cœur.

Nous ne voulons pas croire que le découragement fut pour quelque chose dans cet oubli des premiers devoirs que leur imposait leur charte. Non : car le patriotisme seul, à ces heures de pénible oubli, aurait été de nature à remonter leur courage et leur mettre plus avant, dans le cœur l'immense désir de travailler à l'accroissement, à l'agrandissement de leur patrie d'adoption, la Nouvelle-France !

Mais qui sait ? Leur âme ardente de chevaliers ne s'attachait peut-être pas à ce sol ingrat qui demandait tant de sueurs, de peines, d'énergie et de moyens, pour donner quelque espérance d'avenir au moins dès le début.

Heureusement pour l'Isle-Verte, les seigneurs de cette partie du pays ne furent pas trop oublieux des devoirs que leur imposait leur charge. Ils ne vinrent pas s'établir ici, eux-mêmes depuis 1684 jusqu'à 1711, mais ils surent du moins conserver leur domaine en faisant tenir dès l'origine, " feu et lieu " sur leurs concessions de terrains, comme nous le verrons plus loin.

IV

L'Isle-Verte et les missionnaires.—Les Pères Henri Nouvel, Ambroise Romillard et de LaBrosse.

Ce chapitre, d'une importance capitale, est une introduction à celui qui va suivre et où nous traiterons de l'œuvre des colons ; car on ne peut raisonnablement séparer ce qui est aussi étroitement uni dans les annales de notre histoire : les missionnaires et les

premiers habitants du sol en Canada. Il y a plus de deux siècles, l'église du Canada était encore à son berceau ; mais comme il n'y avait pas sur ce sol libre d'Amérique, d'empereurs romains pour la forcer à descendre aux catacombes, elle se développa avec une force et une vitalité dont on ne peut trouver le secret que dans la divinité de son origine et de son établissement ici-bas.

Néanmoins que d'obstacles ne se dressèrent pas de partout commes des barrières infranchissables ? Les pauvres missionnaires voyaient s'élever devant eux des difficultés énormes à soulever, des obstacles impossibles en apparence, à contourner. Pas de communication, si ce n'est pas la voie dangereuse du fleuve , incertitudes dans leurs recherches à travers les forêts poursuivant la conquête des âmes au risque même de leur propre vie ; mille et un dangers à courir dans ces vastes solitudes, livrés à toutes les intempéries des saisons, à la maladies, aux misères, à la famine, à la mort.

Combien de fois ne se virent-ils pas abandonnés à leurs propres forces, seuls,

privés de tout secours, n'ayant plus qu'à mourir.

La clameur se déroule au fond des solitudes,
Et le missionnaire écoute, soucieux!
Le grand cris de la vie épandu sous les cieux!

Mais qu'importaient aux missionnaires ces obstacles multiples semés sur leur voie et qui devaient se fondre devant leur zèle et leur amour pour les âmes comme ces brouillards du matin que les chauds royons du soleil ne tardent pas à dissiper en les absorbant. Les missionnaires ne voyaient qu'une chose : des âmes à sauver ! Que leur importaient, après cela, les mille et un fantômes se dressant devant eux tels que le froid, les privations, les misères, l'éloignement, la solitude, les tortures et la mort même !

Les missionnaires toujours à la recherche des sauvages ont, les premiers parmi les blancs foulé le sol historique de l'Isle-Verte ; les premiers, ils ont fait retentir les forêts qui s'étendaient d'abord jusqu'au bords du fleuve, des joyeux cris de reconnaissance au Seigneur pour la plus grande gloire duquel ils se dévouaient, selon le magnifique dévise " *Ad magnam Dei gloriam* " que tous nous connaissons.

Ecoutons le barde canadien—dans son hymne " Religion et Patrie " que nous trouvons à la page 51 de " *Au Foyer de mon presbytère* "

A travers l'Océan son zèle ici l'entraîne;
A peine il a touché notre plage lointaine,
Que son cœur paternel se revéle au colon.
.....
Gloire, oh! gloire à ce prêtre! il fallait du courage.
Pour évangiliser le Canada sauvage!
.....
Mais l'héroïque apôtre aspirait au martyre,
Sur son lit de sapin vous l'eussiez vu sourire
Comme un juste qui dort sous le regard de Dieu.
Par la marche brisé, pauvre missionnaire,
Sous sa tête pesante il plaçait son breviaire,
Et jusqu'au jour dormait un peu;
Loin dans le nord, malgré cette double barrière
Qui paraît l'isoler du reste de la terre,
L'enfant de Tadoussac a pu baiser sa croix,
Et le noir Saguenay, qui donne un frisson vague
Au bouleau qui se penche au-dessus de sa vague—
A pu tressaillir à sa voix
Héroïque vieillard lorsque sur tes raquettes,
Aventurier qui marche d'étranges conséquences—
Tu parcourais nos bois de frimas panachés—
Pour consoler ton âme et lui donner des ailes,
Voyais-tu sur tes pas, dans ces forêts si belles—
Jaillir des milliers de clochers?—
Au feu d'un soir d'été, dans le lointain des âges,
Voyais-tu resplendir ces cités, ces villages,
Où l'on chante aujourd'hui l'éternel hosanna?

Ce que l'abbé Appolinaire Gingras dit de Mgr Laval dans son poême couronné par

l'Université de Québec, nous pouvons l'appliquer avec autant de justesse et d'à propos à tous les missionnaires venus de France sur les bords de notre grand fleuve. Ils venaient jeter en terre la semance du bon grain, comme ils devaient revenir dans la suite voir à ce que l'ivraie ne se mêlât pas à la moisson qu'ils attendaient et surveillaient avec amour parmi les sauvages. Puis ils viendront aussi lorsque les blancs s'empareront du sol, et feront reculer la forêt qui gémira sous les coups répétés de la hache fière et hardie !

Disons ici, avec une joie toute chrétienne et toute patriotique : les missionnaires, ce sont les premiers colons, car ce sont eux qui ont ouvert la route aux défricheurs, s'avançant les premiers dans les bois. Sans eux, sans leur valeureux courage, que serions-nous ? Où en serait la colonisation et l'agriculture qui font le bonheur d'un peuple ainsi que la richesse matérielle et morale d'un pays ?—A l'état de lettre morte.—Combien de paroisses, aujourd'hui, seraient érigées sur les rives du fleuve, si les misionnaires n'eussent été là pour aider, soutenir et fortifier à toute heure et à tout moment le courage

faiblissant des premiers pionniers ? Bien peu assurément.

Nos ancêtres désertèrent le beau ciel de la Normandie et de la Bretagne pour venir ici, au bord du fleuve, remplacer les épaisses forêts par des campagnes riches et florissantes, les missionnaires ne les quittèrent pas de loin : ce fut là le secret de l'extension vivace que prirent alors partout l'agriculture et le défrichement de ces vastes domaines concédés aux seigneurs. Oh ! qu'ils seraient étonné, nos bons missionnaires d'alors, s'il leur était permis de venir contempler, en personne, les résultats de leurs travaux apostoliques, de leurs sueurs, de leurs misères et de leurs souffrances. Ce grain de sénevé, ils l'ont pour ainsi dire mis en terre ; ils l'ont arrosé de leurs sueurs et de leur sang, eux les continuateurs de l'œuvre du martyre du Jardin des Oliviers ; ils ont veillé avec un soin jaloux à sa naissance, soutenant ses premiers rameaux, travaillant à lui infuser une sève toujours nouvelle et toujours neuve. Et lorsque l'arbre commença à prendre des proportions magnifiques, ayant réalisé déjà de fortes et belles espérances, les missionnaires

disparurent, couchés dans la tombe, laissant la place à d'autres zélateurs de l'œuvre dévouée et bien commencée. Aujourd hui l'arbre est devenu puissant et les haines des siècles pas plus que les fureurs de l'enfer ne réussiront à le déraciner du sol où il est implanté à jamais

***

Voyons, maintenant, quels sont les missionnaires de l'Isle-Verte, ceux qui, les premiers, visitèrent ces endroits de peu d'importance à l'origine mais destinés à croire et grandir sous l'étendard de la croix et le drapeau national. Nous avons vu que bien avant 1663, (vers 1650 peut-être,) le père Gabriel était venu sur l'île Verte en mission parmi les sauvages, puisque le père Henry Nouvel y rencontra une jeune fille sauvage, baptisée par lui que la mort emporta le jour même du départ du missionnaire.

Ce serait donc là, dans une humble chapelle bâtie à la hâte. que les Maléchites auraient commencé leur conversion que devaient finir plus tard les pères missionnaires envoyés à la suite du Père Henri Nouvel le long de la côte sud et nord du fleuve. Là,

ils se seraient initiés aux grandes, douces et consolantes vérités qui font les individus heureux et les peuples prospères, les saintes vérités de la religion catholique ? Oh ! quelle abnégation de la part de ces missionnaires ! Quelle énergie indomptable, quelle volonté de fer pour amener à genoux aux pieds des autels du Dieu Vivant, ces sauvages enfants des bois dont l'intelligence bornée demande des prodiges pour s'ouvrir à la lumière des connaissances mêmes rudimentaires.

Plus tard, en 1670, le Père Albanel en mission à Tadoussac, se rendait à l'île Verte pour y confesser et faire communier bon nombre de sauvages que des traitants français y avaient trouvés décimés par une épidémie très rageuse, très violente. Ecoutons, le raconter lui-même son voyage à l'île Verte, ses impressions en voyant ces pauvres malheureux que consumaient la maladie et la fièvre.

" Je n'y vis que des squelettes animés des corps défigurés qui avaient passé quatre jours sans manger, sans avoir de quoi se nourrir. Je commençai mes fonctions par la

prière, sur le soir je préparai du shériague. Le lendemain tous se confessèrent et je donnai à communier à ceux qui étaient capables.

De 1670 jusqu'à 1713, aucune trace, aucune preuve palpable, ni dans les archives ni dans les documents connus, au moins dans aucun de ceux que nous avons consultés, que les missionnaires soient venus à l'Isle-Verte. Mais nous savons que l'Isle-Verte est en face de Tadoussac, et que l'histoire de ces deux Paroisses se tient pour ainsi dire par la main. Il y a donc toute probabilité que les Pères De Crepieul, Boucher, Morain, Silvy, Dalmas, Favre, André, Marest et Chardon, tous missionnaires desservant Tadoussac jusqu'en 1701, vinrent à l'Isle-Verte, comme leurs prédécesseurs pour y rencontrer les sauvages et les quelques blancs qui pouvaient s'y trouver à cette époque.

En 1711, J. B. Côté, le seigneur primitif résidant à l'Isle-Verte dans le manoir seigneurial bâti tout près de la Rivière-Verte—sur sa rive du côté est—se mit en tête de la colonisation et du défrichement. La population blanche, se trouvant en nombre assez consi-

dérable pour un commencement de colonie, sentit le besoin d'avoir plus régulièrement les secours de la religion. Dès 1713, on voit qu'un M. Auclair visite l'Isle-Verte et y fait la mission ponctuellement jusqu'en 1729, alors que le Père Ambroise Rouillard vint le remplacer.

Le père Ambroise ! Inclinons-nous comme devant une grande image qui a survécu au passé et reste pour l'avenir. Le père Ambroise qui ne signait jamais qu'avec la plus grande humilité sur les régistres des missions qu'il visitait : " *Frère Ambroise.*" était récollet du nom de Rouillard qui fut longtemps missionnaire de Rimouski, où son nom vit encore dans la mémoire des gens. On peut dire cependant que l'étendue de sa mission était depuis Kamouraska jusqu'à la Gaspésie. C'est lui qui, le 30 janvier 1767, recevait le dernier soupir de l'hermite de l'île St Barnabé, Toussaint Cartier, ce jeune homme arrivé seul à Rimouski (1728) refusant de répondre aux questions qu'on lui posait au sujet de sa naissance, de son pays et de sa condition.

Qui de nous n'a pas admiré ce jeune

homme dans la force de l'âge, dans toute sa sève, si nous pouvons nous exprimer ainsi, disant adieu à toutes les douceurs de la vie en famille pour s'isoler sur l'île St Barnabé au large de Rimouski, s'y ensevelir vivant pour mieux pratiquer les austérités des anachorètes. Qui nous dira le secret que cachait cette existence misérable sur une île déserte, loin des siens, loin de son pays s'obstinant à rester humble et inconnu ? Qui lèvera le voile épais dérobant à tous les yeux l'étrange mystère dont s'entoura soigneusement ce jeune homme admirable.

Son secret, il l'a emporté dans la tombe avec lui, et le mystère plane toujours sur cette vie incomprise sans pouvoir jamais être expliqué, ni dévoilé. Il ne sera pas mêlé à la classe, assez restreinte, Dieu merci ? des Poullet et des Coton, de ridicule mémoire, et dont le souvenir est abhorré là où il a été donné à ces tristes sires d'exercer leur religion de contrebande. Il y a des promiscuités qui sont criminelles ! Elles humilient, elles rapetissent ! Il y aurait de l'infamie à accoler le nom de Toussaint Cartier à celui du vulgaire Coton des montagnes de St Pascha

que tout le monde connaît et dont l'histoire est une preuve de la perversité de ces gens qui ont levé le masque, de même qu'elle atteste la bonté d'âme et la charité de nos populations qui ne savent rien refuser à celui qui demande au nom de Dieu et de la Sainte Vierge.

Le père Ambroise Rouillard fit beaucoup de bien à Rimouski, et dans toute ses courses sur la rive sud il laissa la réputation d'un grand saint. Il mourut plein de mérites devant Dieu et devant ses ouailles— " à Rimouski, dans l'été de 1769, et fut enterré dans la première chapelle de Rimouski avec René Lepage, premier Seigneur et ami de cœur de Toussaint Cartier, a qui il avait rendu les derniers devoirs"—(*Mgr Guay, Chronique de Rimouski.*) Peut-on connaître l'étendue des mérites du Père Rouillard, cet homme de Dieu qui édifia pendant plus de trente-cinq ans les colons et les sauvages établis sur les bords du fleuve à partir de Québec jusqu'en bas de Rimouski ? Ce n'était qu'un homme, après tout, et que d'obstacles de toutes espèces à surmonter pour atteindre ses missions, ses chères mis-

sions auxquelles il attachait toute sa vie ! Que de force en face des dangers si nombreux semés sur sa route pénible et que d'abnégation de soi-même pour se faire *tout à tous* comme St Paul !

Voyez-le au sein de la tempête qui soulève les eaux de notre grand fleuve aux jours d'automne, voyez-le encore perdu dans les bois à la recherche des sauvages ; voyez-le exténué de fatigues, brisé, incapable d'avancer, tous ses membres brisés lui refusant leur service, l'empêchant d'aller plus loin. Sa figure change-t-elle ? Jamais.

On voit toujours le même sourire errer sur ses lèvres, le sourire du martyr content de son sort et fier de montrer ses blessures, toujours le même rayonnement sur ce front bien fait pour porter la couronne. Oh ! oui la couronne du Divin-Crucifié ! toujours le même éclair dans ces yeux purs, vrai miroir de l'âme qui reste aussi blanche qu'elle est toujours sereine. Et le cœur ? Il battait dans sa poitrine à l'unisson de celui qui lui traça la route des souffrances en parcourant la voie douloureuse de la Passion.

Ce que nous disons du Père Ambroise

Rouillard, nous pouvons le dire de tous ces humbles enfants de Dieu qui vinrent sur nos bords porter la foi et la civilisation pour le plus grand bien de notre pays et de ses habitants. *Ab uno disce omnes !*

Cet esprit de l'apostolat, ces désirs d'immolation, de sacrifices, et d'abnégation pour les âmes , ces aspirations au martyre, aux souffrances de toutes sortes pour la plus grande gloire de Dieu et de son Eglise, ont-ils diminué de nos jours, dans ce siècle de progrès et de lumière où tout marche avec une rapidité qui tient du vertige ? Interrogez l'histoire moderne elle vous dira : Non, ces désirs d'immolation sont éternels comme celui qui en est la récompense. Ici encore notre clergé est fort, vicace, et animé de la grande charité apostolique qui a conquis le monde. Nous avons encore des missionnaires qui, à l'instar des Pères Rouillard et de LaBrosse, vont à la conquête de âmes ou veillent sur les ouailles confiées à leur sollicitude toute pastorale.

Après le père Ambroise, l'Isle-Verte reçoit la visite du Père Chs. Barbel depuis 1736

jusqu'à 1738, époque où le Père Luc le remplace pour continuer la mission jusqu'en 1742.

De 1746 à 1758, le Père Ambroise Rouillard revient de nouveau visiter ses ouailles de l'Isle-Verte et en 1759 il est remplacé par M. Chs. Genest aumônier des vaisseaux de Sa Majesté. Ce titre " d'aumônier du roi " nous rappelle toute l'histoire héroïque de la domination française, en même temps qu'il fait surgir devant nos yeux le hideux tableau de la tyrannie systématique et arbitraire de nos ennemis après la conquête.

M. Chs. Genest, retiré du service s'était consacré aux missions en bas de Québec, à celles qui demandaient le plus de zèle, de courage et d'abnégation. Conservant son titre d'aumônier des vaisseaux du roi, il ne désertait donc pas son poste de confiance pour se consacrer ainsi aux missions. Il avait compris peut-être que le sort des armes françaises était scellé d'avance en face d'une lutte inégale où l'ennemi puissant, bien renseigné et soutenu de toute part, devait inévitablement l'emporter.

1759 ! Quelle date douloureuse dans

l'histoire de notre pays ! Quel retentissement dû avoir sur les bords du fleuve St Laurent la pénible nouvelle de la reddition de Québec. Ce fut comme un glas funèbre qui plana longuement sur le pays tout entier.

En 1760, M. Trutaut est à l'Isle-Verte. Le Père Ambroise le remplace et reste missionnaire de la côte sud jusqu'en 1769, date de sa mort à Rimouski. De 1770 à 1774, M. Trutaut est chargé de la mission de l'Isle-Verte.

Ici nous ouvrons une parenthèse pour faire remarquer qu'en 1713, l'Isle-Verte n'était encore qu'à l'état embryonnaire, mais possèdant tout ce qui constitue les principes de vie. L'Isle-Verte devait vivre, elle devait grandir et voir les colons se grouper autour du clocher de l'humble chapelle de la mission Il n'était pas encore permis aux pionniers de l'Isle-Verte d'espérer avoir au milieu d'eux le missionnaire qui console, encourage et fortifie : le nombre d'habitant n'était pas assez considérable pour pouvoir payer une dîme capable de faire vivre un prêtre. Aussi jusqu'en 1775, l'année qui vit Québec assiégé par les généraux américains Montgomery et

d'Arnold, ce sont en grande partie les curés de Kamouraska qui desservent l'Isle-Verte dont l'accroissement rapide étonne les voisins et donne de grandes espérances. En 1777, le Père LaBrosse paraît pour la première fois sur la scène de l'Isle-Verte. Missionnaire alors à Tadoussac, il est venu constater par lui-même les progrès de la petite colonie, en face de sa mission, dont il n'était séparé que par six lieues de fleuve.

Arrêtons-nous un instant devant cette grande figure apostolique du Père LaBrosse Elle demande plus d'un coup plume, plus qu'une simple mention, il faut une étude à part ; elle exige un travail spécial devant lequel nous ne reculons pas. Le nom du Père LaBrosse est trop identifié avec celui de la paroisse de l'Isle-Verte pour que nous n'essayions pas de lui faire un cadre particulier, de lui donner une place convenable dans cette histoire où il se trouvera bien à l'aise comme parmi les siens.

Le Réverend Père de LaBrosse
(1754—1782)

Il y a de ces figures étranges et fulgurantes qui se détachent du commun des mor-

tels et brillent d'un éclat radieux qu'on retrouve à toutes les époques de l'histoire ; et quand ces figures sont celle d'un Périclès, d'un Auguste, d'un Charlemagne, d'un Saint Louis, d'un François 1er, d'un Louis XIV, elles résument à elles seules tout un siècle de civilisation, de gloire et de progrès de tout genre. Mais tout est relatif en ce monde et selon les théâtres sur lesquels ils apparaissent, il y a de ces personnages qui " brillant au second rang s'éclipseraient au premier. ' En ont-ils moins de mérite pour tout cela ? Assurément non !

On voit des hommes qui passent ici-bas ne laissant après eux qu'un monceau de ruines, pareils à ces fleuves débordés qui ravagent tout ; d'autres ne font pour ainsi dire que paraître sur la scène du monde et déjà leur gloire toute humaine, toute terreste, remplit tout un siècle : les peuples jaloux se disputent leur berceau et s'en font des demi-dieux. D'autres, enfin, sur des théâtres moins vastes, passent en faisant le bien comme le divin crucifié de la Montagne Sainte , ils ne laissent pas leur nom au siècle qui les voit naître, travailler, souffrir et

mourir, mais ils gagnent des âmes à Dieu en se faisant aimer de tous et cela vaut infiniment mieux ! Ce sont parfois des hommes d'une simplicité étonnante,—" mais, dirons-nous avec Donoso Cortès, qui a mis sur leurs lèvres ces saintes harmonies et cette mâle éloquence et ces terribles imprécations et ces prophétiques menaces, et ces accents de brûlante charité qui jettent l'épouvante dans la conscience des pêcheurs et ravissent jusqu'à l'extase les âmes pures des justes ?" Nous répondrons : leur simplicité virginale et leur parfaite sainteté encore plus que la grandeur de leur cause , car ces deux vertus seules, peut-être, ont la force de jeter l'épouvante dans la conscience des pêcheurs et de ravir l'âme des justes jusqu'à l'extase.

Ecoutez la grande voix de celui que nous pleurons encore, ce géant de la plume et de la pensée, Louis Veuillot: " C'est par la prière, par la prédication, par toute la vie de la parole humaine, par tout ce qui sort des yeux et du cœur d'un apôtre, par cette grâce divine que les œuvres de foi font surabonder dans l'âme des saints missionnaires et qu'ils répandent sur leurs auditeurs ; c'est par là que les

indifférents sont émus, les incrédules convertis. La voix d'un bon prêtre produira en quelques jours des miracles que tous les livres et tous les journaux du monde n'opèreront jamais. Ceux-là seuls peuvent vraiment convertir qui peuvent absoudre ayant reçu tout ensemble comme prix de leur existence vouée à Dieu—le devoir d'instruire et le pouvoir de pardonner. "

Le R. P. de LaBrosse est du nombre de ces âmes d'élite à qui Dieu donna tout ensemble, le devoir d'instruire et le pouvoir de pardonner. Il résume en lui-même toute une époque ignorée de gloire pour l'église du Canada, dans cette partie du pays qui s'étend depuis Tadoussac jusqu'à la Gaspésie. Sa réputation de sainteté est universelle parmi ceux qui habitent le bas du fleuve, et son nom ne se prononce jamais qu'avec les plus grands signes de respect et de vénération parmi le peuple, parmi nous. Il mérite bien ce tribut de respect et de vénération, ce grand serviteur de Dieu qui, pendant plus de trente ans, fit l'admiration du peuple canadien échelonné sur les rives du fleuve en bas de Québec.

Jean Baptiste de LaBrosse naquit en 1712 de parents chrétiens habitants de Trémouille. Sa jeunesse est inconnue et son histoire, pour nous, commence avec son arrivée à Québec en 1754. Membre de la Compagnie de Jésus, il venait rejoindre ceux de ses frères qui l'avaient devancé et dont tout un siècle disait hautement la sainteté, le courage, le zèle, le dévouement, l'abnégation et surtout l'ardent amour pour faire prospérer et fleurir, sur ce sol du Canada, l'église catholique dont ils étaient les fiers et sublimes champions, les colonnes vivantes !

De 1754 à 1766, le Révd Père est chargé des différentes paroisses aux alentours de Québec. C'était une initiation aux rudes travaux de l'apostolat que lui réservait l'avenir, travaux sublimes, capables de remplir les vastes aspirations d'une âme d'élite qui n'a qu'un rêve : sauver les hommes dont le prix de rachat n'a été rien moins qu'un supplice affreux couronné par une mort affreuse, ignominieuse. Douze ans après son arrivée en Canada, le Père de LaBrosse était missionnaire des établissements de la côte Nord et de la rive Sud, avec résidence à Tadoussac. (11 juillet 1766.)

C'est à partir de cette époque que le nom du Père de La Brosse est acquis à l'histoire religieuse et nationale de notre pays. A l'Isle-Verte, il n'est pas un habitant qui ne sache pas ce qu'a été le Père de LaBrosse, combien il était chéri et aimé et la grande réputation de sainteté qu'il avait. Aux lieux où il a le plus vécu, comme à Rimouski, Tadoussac, l'Isle-Verte,Cacouna, vous verrez les vieillards comme les enfants d'école vous dire : Le Père LaBrosse ?..... Oh ! c'était un grand saint à l'égal de St François Xavier ! puis ils se surprendront à vous compter les légendes des cloches sonnant sa mort et des rochers gardant l'empreinte de ses pieds ou de sa raquette au départ d'une mission ; légendes bénies qu'on se raconte, les soirs d'automne, au coin du feu , légendes heureuses qui ont bercé notre jeune âge et frappé notre imagination aux jours de l'enfance.

On trouve la signature du Père de La Brosse dans les régistres de l'Ile-aux-Coudres de 1766 à 1767 et cette même année 1766, on le retrouve bénissant une église aux Ilets à Jérémie. On perd ses traces jusqu'en 1770. Pendant ce temps, le Père de LaBrosse, rem-

pli de zèle évangélique comme ses devanciers pour la conversion des sauvages, travaille son dictionnaire de la langue montagnais. Travail patient, œuvre de mérite s'il en fut, tout cela était digne de son grand cœur d'apôtre, de sa belle âme de missionnaire !

Oh ! l'admirable prévoyance de l'amour ardent d'un saint homme de Dieu pour le salut des âmes qui ont coûté si cher ! Il sait que l'œuvre du Christ, éternelle comme Dieu lui-même, continuera après sa mort ; il sait aussi que quand ses os auront blanchi dans quelque coin ignoré, d'autres missionnaires l'auront remplacé dans la grande armée du bien, suivant ses traces, imitant ses exemples " et passant en faisant le bien. " Ne voulant pas les laisser seuls avec eux-mêmes en face de bien des obstacles pour se faire comprendre des sauvages, il travaille à leur applanir les aspérités de la voie, en composant ce dictionnaire montagnais destiné à rendre des services signalés aux continuateurs de son œuvre. C'est à St Laurent Ile d'Orléans, qu'il travaille à cet ouvrage pendant deux ans. Ce laps de temps écoulé, il descend à Restigouche pour y bâtir une chapelle, puis il passe l'hiver

à Bonaventure, dans le bas de Rimouski. Au printemps de 1773, il remonte le fleuve. Ceux qui connaissent les difficultés que l'on rencontre sur la mer à cette époque de l'année, comprendront le courage du saint missionnaire. Ce fut durant ce voyage qu'il arrêta pour la première fois à l'Isle-Verte et y fit la mission pendant quelques jours. Le 10 septembre, il était de retour à la Baie des Chaleurs après avoir passé quelque temps à Québec et à Tadoussac.

Cet automne de 1773 le vit se multiplier pour ainsi dire afin de satisfaire les aspirations de son cœur et étancher un peu cette soif des âmes qui le consumait. Travailleur infatiguable, li parcourt dans les temps les plus rigoureux de la saison, des distances énormes. C'est ainsi qu'il part de Bonaventure pour aller à Nipisigui et Poquemouche où il bénit solennellement une église à St Michel. De là il se rend à Nigagekon, où l'attendaient des français des acadiens et des sauvages de la tribu des micmacs Il fait une mission à Tricadièche et revient à Bonaventure où il arrive le 25 novembre. C'est là qu'il passe l'hiver, faisant le catéchisme

aux enfants et aux sauvages, apprenant l'écriture aux habitants de l'endroit. Quelle abnégation ! Quel ardent amour pour l'humanité au fond de cette âme d'apôtre !

Allez leur jeter la pierre à ces hommes de courage qui osèrent ce que l'on ne tenterait pas de commencer, ces hommes qui nous ont fait un avenir en nous créant une large place au soleil , ces hommes qui ont fait de nous un peuple viril, vaillant et ferme, un peuple qui regarde le ciel en face et sait à ses heures défendre l'autel et les saintes causes ! Oui, jetez-leur la pierre, " démolisseurs stupides, " aurait dit Alfred de Musset, elle vous retombera sur la tête.

De Bonaventure, le Père de LaBrosse se rend à Tricadièche pour y faire faire les Pâques, et après un arrêt de 24 jours dans ces parages, il remonte à Québec où il arrive le 1er mai 1774. Dans le cours de l'été, il revient en mission à Cacouna, aux Trois-Pistoles et à l'Isle-Verte. Dans cette dernière paroisse, il passe une partie de l'hiver à enseigner la lecture, le catéchisme et l'écriture, profitant de ses rares instants de loisir pour mettre la dernière main à son dictionnaire montagnais.

Cet ouvrage lui avait coûté huit longues années de travail, d'études et de recherches. Il lui restait encore à accomplir une œuvre chère à son cœur de prêtre et d'apôtre. Il aura donc la patience chrétienne de traduire tous les saints évangiles en montagnais, et à défaut de caractères d'imprimerie, il fera copier les sauvages eux-mêmes.

Cette œuvre terminée, il part le 30 avril pour Tadoussac dont il n'est séparé que par le fleuve, remonte le Saguenay jusqu'à Chicoutimi, revient à Tadoussac et de là se rend de nouveau à Rimouski pour y faire faire les Pâques. Epuisé de fatigue, brisé par ces courses héroïques, il se sent affaiblir, la nature l'emporte sur son courage et il tombe malade. Il se décide donc à passer l'hiver à Rimouski. A peine le fleuve est-il libre de glaces, apprenant que la plus grande discorde règne à Tadoussac, il s'empresse de s'y rendre. Le 4 mai 1746, il entrait dans la Baie de Tadoussac.

A sa vue, tout se calme, tout s'apaise comme autrefois la mer à la voix du Fils de l'homme.

En 1781, on le retrouve à Rimouski d'où

il part bientôt pour Tadoussac. Hélas ! c'était son dernier voyage ici-bas, avant d'entreprendre le grand voyage de l'éternité. Il venait à Tadoussac fermer une carrière noblement remplie et saintement soutenue. Quand on connaît combien difficiles étaient les communications d'alors entre la Baie des Chaleurs, Rimouski, Tadoussac et l'Isle-Verte; quand on sait combien pénible est la vie errante et nomade des sauvages au milieu des bois ; quand on considère les distances énormes à parcourir entre Québec et Bonaventure et que l'on voit le Père de LaBrosse franchir ces distances sans relâche, on se demande si l'homme livré à ses propres forces peut résister aussi longtemps. Pour nous, chrétiens, le *Digitus Dei est hic* explique tout et nous disons avec le Révérend Père de La Brosse lui-même . " Nous voyons bien parfois avec évidence que Dieu n'abandonne point son bon missionnaire ! "

Le R. P. de LaBrosse mourut à Tadoussac le 11 avril 1782, à l'âge de 70 ans.

Il partit vers ce grand pays inconnu,
Si loin et si proche du nôtre,
Où tous s'en vont l'un après l'autre
Et d'où pas un n'est revenu !

Son corps fut enterré à Tadoussac dans l'humble chapelle dont le seuil béni fait face à la mer et qui fut, dit-on, témoin de ses miracles. Plus tard, on transporta son tombeau à Chicoutimi : c'est là qu'il attend le grand jour de la rétribution universelle.

Le Père de LaBrosse vivra longtemps dans le souvenir des habitants de la rive sud du fleuve en bas de Québec. Comme l'a si bien dit le poète Arsène Houssaye :

" Pour ceux qui les aimaient, les morts vivent toujours."

Dans cent ans d'ici, on répètera ce que l'on disait autrefois et que l'on sait aujourd'hui : " Le Père de La Brosse était un grand saint ! "

Un an après la mort du Père de La Brosse, M. Leclaire est nommé missionnaire de l'Isle-Verte avec résidence permanente dans cette paroisse. En 1783, l'Isle-Verte n'était plus au rang des missions. Elle s'était développée, agrandie, et la forêt, comme prise de peur ou d'assaut, avait reculé au loin sa ligne sombre.

Elle n'était plus seule, grandissant au milieu des bois ; déjà des rivales sérieuses

s'élevaient à sa gauche avec Cacouna et à sa droite avec les Trois-Pistoles.

Et puis plus haut, en remontant le fleuve la Rivière-du-Loup, perchée sur les hauteurs, regardait fièrement déjà à l'horizon, et promettait tout ce qu'elle a donné dans la suite.

CHAPITRE V

Les colons à l'Isle-Verte et leur œuvre d'avenir.

Nous avons vu jusqu'ici non-seulement la vie des missionnaires parmi les sauvages et la race des blancs, mais aussi le rôle des Seigneurs au point de vue de la colonisation et de l'avancement de l'agriculture dans les domaines qui leur étaient concédés par la Couronne. Nous avons vu aussi quels ont été les premiers Seigneurs de l'Isle-Verte, nous réservant pour ce chapitre l'espace nécessaire pour traiter de leur œuvre en général en s'associant aux colons dont ils se faisaient des auxiliaires puissants pour le progrès et l'avancement de leurs concessions ; mais ne nous faisons pas l'illusion de penser que les Seigneurs n'avaient qu'à vouloir pour voir se grouper autour d'eux toute une foule

de pionniers prêts à marcher à l'assaut de la forêt, et vaincre toutes les résistances que peut opposer la nature dans ces endroits éloignés et isolés.

Outre le petit nombre de colons à la disposition des Seigneurs, il y avait une foule de considérations propres à décourager les plus entreprenants, les plus courageux, les plus désireux, parmi les défricheurs, de se rendre sur les terrains concédés et y commencer l'œuvre de l'avenir. N'avaient-ils pas la crainte —crainte bien légitime d'ailleurs—de tomber sous le tomawachk du sanguinaire Iroquois, ennemi juré de la race blanche et de tous ses alliés ? Ne se représentaient-ils pas la vie de misère—vie pénible et laborieuse —qu'ils devaient y mener, loin de tout centre civilisé, sans communication pour ainsi dire, exposés aux intempéries des saisons, au manque des choses les plus nécessaires à la vie ?

Savons-nous ce qu'était alors, de même qu'aujourd'hui, la vie des défricheurs du sol, ces hommes courageux dont l'histoire de notre pays s'enorgueillit à bon droit ? Ecoutez Buies !—A la page 36 de sa " conférence " de 1886 intitulée : " *Sur le parcours du chemin de fer du lac St Jean* " :

Messieurs, arrêtons-nous, je vous prie un instant, à ce mot simple et humble de défricheur qui éveille en nous, habitants du Canada, tout un monde de pensées généreuses, de souvenirs séculaires, d'espérances fortifiantes pour l'avenir. Un défrichement ne saurait être un spectacle indifférent pour nous, car c'est là notre berceau ; arrêtons un instant nos yeux sur l'image de ce que fut notre patrie à ses premiers jours.

Ceux qui, comme moi, ont pu pénétrer dans ces pauvres huttes où s'abritent tant de courage patient, tant d'héroïques résignations; ceux qui ont contemplé comme moi comment sur des théâtres effacés, à force de labeurs, à force de dévouement, se sont faites de grandes choses ignorées, inspirées d'en haut par je ne sais quelle vertu surhumaine, soutenues en bas par tout ce que notre nature renferme en elle de forces prodigieuses, révélées seulement dans les temps les plus difficiles ; ceux qui ont vu ce que peuvent accomplir ces défricheurs uniques, race d'hommes véritablement à part, que rien ne rebute, que la fatigue de tous les jours accable, mais ne décourage pas, que la privation endurcit et fortifie, qui voient d'années en années leur famille et

leur vigueur grandir à la force, qui travaillent sans relâche et qui se nourrissent, s'habillent et se logent on ne sait comment , qui arrivent dans les bois assez souvent sans les instruments les plus nécessaires, sans les choses indispensables et qui cependant abattent la forêt, inventent des ressources et trouvent un pain ignoré des autres hommes, qui vivent, eux et leurs petits, là où la terre refuse en quelque sorte tout aliment, qui n'ont avec cela aucun soutien du dehors, puisant toute leur force dans une sorte d'appui mystérieuse, pionniers inspirés, sans le savoir, qui sèment aujourd'hui dans le désert ce que tout un peuple recueillera demain dans l'abondance, ceux, dis-je, qui ont pu comme moi contempler ce spectacle mille fois attachant et émouvant, savent tout ce qui est contenu dans ce mot de défricheur si commun, si indifférent en apparence, si banal dans le langage ministériel et si humble qu'il n'éveille que l'idée vague d'une cabane au fond des bois et d'un abattis d'arbres fumants fait tout autour d'elle, en attendant que quelques touffes de blé poussent au milieu des souches noircies par le feu.

Cela n'est pas tout, messieurs, il y a bien plus que cela dans un défrichement et nous allons tâcher d'y arrêter notre pensée pour nous en convaincre Il faut voir ces forêts s'étendant à perte de vue, au milieu de pays montagneux, durs, en quelque sorte inhabitables, jusqu'à des limites encore inconnues ou que l'imagination ne se représente que dans un lointain inaccessible pour se faire une idée de ce que c'est que l'homme seul, au milieu de cette immensité qui ne lui présente que des obstacles, des privations de toute sorte, une misère affreuse—d'appui en rien, ni d'aucun côté, et la lutte partout, un combat continuel contre la nature et pour la nature, des découragements semés pas à pas, des travaux souvent rendus inutiles par le temps et les contretemps multipliés, des accidents sous vingt formes diverses, de maigres récoltes perdues, des attentes de secours trompées, des difficultés partout et à chaque instant et des consolations nulle part ni jamais, si ce n'est dans l'infinie bonté divine où s'abime tout entier le malheureux—voilà, voilà, messieurs, ce que c'est que la vie du défricheur, de ce colon solitaire, infatigable,

invincible et héroïque, à qui nous devons d'être ce que nous sommes, à qui le Canada tout entier doit son existence et cela depuis trois cents ans !..... ....

Le défricheur lui il est seul, ou plutôt je me trompe, il a une femme que la misère et le travail accablent et qui tous les jours recommence , il a des enfants qui mangent on ne sait quoi et qui ne sont vêtus de rien, même au milieu des plus terribles hivers , le défricheur, lui, est ignoré,le plus souvent dédaigné, personne ne le connaît, personne ne le voit, et cependant il marche en avant de nous tous.

Il est le pionnier, il est le premier qui affronte l'arène et impénétrable rangée en bataille de la forêt ; il marche sans que personne ne le suive, seul à lutter, seul à souffrir, seul à mourir. Il marche sans arrière-garde, si ce n'est celle qui le suivra dans 10, 15 ou 20 ans, mais il aura montré le chemin et sa conquête sera sûre, il aura donné à son pays de nouveaux espaces, et ses sueurs auront été bien plus fécondes que le sang. Messieurs, ce tableau que je viens de faire, est celui du défricheur isolé dans les bois

loin de toute communication, de tout secours humain, de tout approvisionnement et le plus souvent hors d'état de faire connaître sa souffrance et sa détresse, *c'est celui du défricheur d'autrefois !* "

Pouvions-nous montrer une page plus belle, plus éloquente, plus digne ; une page mieux inspirée que celle-là pour montrer dans son vrai jour, la position peu encourageante des premiers colons à l'origine même de la colonie ? Il était donc peu facile aux Seigneurs de vaincre toutes les répugnances naturelles et de grouper, de réunir autour d'eux une petite armée de défricheurs, et de les induire à se rendre à cent cinquante milles en bas de Québec, n'ayant pour toute communication avec les grands centres que la grande mais pénible voix du fleuve.

Malgré tout, les Seigneurs réussirent à en trouver un assez bon nombre et les envoyèrent sur leurs terres le long du fleuve y commencer le défrichement. Oh ! les rudes commencements de défricheur ! Quelles angoisses, quelles craintes dans sa vie misérable, sa vie de paria de chaque jour. Toute la journée, il lui fallait suer, peiner, haleter sous le fardeau d'un rude et laborieux travail.

Dans son champ le colon penché sur sa charrue,
Mais prêt à faire feu, ne perdait pas de vue
Son fusil dans l'herbe couché.

Puis, lorsqu'il approchait le soir de sa demeure,
S'il entendait la voix de son enfant qui pleure,
Son cœur, n'en doutez pas, respirait soulagé,
Car s'il trouvait le soir, scène presqu'étonnante,
Sa cabane debout, sa femme encore vivante,
C'est que Dieu l'avait protégé !
.....

Au fond d'un ravin noir, au bord d'une savane,
Oh ! combien de français se sont dans leur cabane,
Endormis le soir pour mourir !

(L'ABBÉ GINGRAS)

Oh ! ceux-là sont des braves qui n'ont pas regardé à toutes ces misères se dressant horribles, brutales devant leurs yeux ; ce sont ces braves qui vinrent à l'Isle-Verte, confiants et sans crainte, s'attaquer à la forêt étonnée de la hardiesse de ces hommes nouveaux, hercules au torse de fer, aux bras redoutables, réveillant de leurs cris généreux et de leurs gaies chansons des rives de France, le silence et l'écho profond de ces bois séculaires.

Mais en quelle année maintenant les colons arrivèrent-ils à la voix des Seigneurs, aux rives de l'Isle-Verte, pour y commencer les travaux de défrichements ? Nous n'avons

pas de dates précises ; cependant, sans trop nous hasarder, nous pouvons dire que l'Isle-Verte commença vers 1685 ou 1686, à prendre rang parmi les concessions seigneuriales en activité. Qui peut nous faire faire une supposition pareille, lorsqu'aucune donnée sérieuse ni précise ne vient nous fixer ?

La réponse est facile. Prenons l'histoire de la Tenure Seigneuriale en ce pays, ou bien encore voyons les obligations des Seigneurs en vertu de leur charte, et étudions notre cas à la lumière de ces faits.

D'abord, on sait que les Seigneurs s'obligeaient à faire " tenir feu lieu " sur leurs seigneuries, et ce, dans les trois ans qui suivaient la date de leur charte. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à parcourir *Les titres et documents concernant la tenure seigneuriale.* A défaut d'y faire " tenir feu et lieu " comme nous l'avons vu, les Seigneurs se trouvaient privés de leurs domaines qui retournaient à l'état. C'est ce qui eut lieu pour M. Dionis, premier seigneur de la Rivière-du-Loup et pour M. DuParce, premier seigneur de Cacouna et St-Arsène.

Or, en 1684, le Sieur d'Artigny obtenait

la Seigneurie de l'Isle-Verte en commun avec M. de la Cordonnerie, et en 1701, ce même M. d'Artigny vendait le fief de l'Isle-Verte au Sieur Deniort de Laminottière ou Lanoraye, devant Mtre Chambalon, notaire, à Québec, tel que nous l'avons vu au chapitre des Seigneurs. On voit de suite la conséquence de cette vente : c'est que le Sieur d'Artigny pour pouvoir vendre en 1701 une seigneurie obtenue en 1682 avait dû, nécessairement, faire tenir feu et lieu dans les trois ans de sa concession, autrement elle eut été remise ou ajoutée au domaine de l'Etat.

Voilà pourquoi nous avons dit avec assez de vérité que l'Isle-Verte n'a commencé à être colonisée que vers 1685 ou 1686,—c'est-à-dire deux ans après que le seigneur d'Artigny eut pris possession du fief et seigneurie de l'Isle-Verte, en y amenant les premiers colons français destinés à faire souche dans une partie du pays essentiellement fertile et propre à une colonisation rapide.

De plus, nous savons qu'en 1689, M. de la Chenaye obtenait une partie de la seigneurie joignant celle de M. D'Artigny, à l'ouest de la Rivière Verte, en dehors des trois lieues

de seigneurie de l'Isle-Verte. Or, ce M. de la Chenaye était déjà seigneur des seigneuries de la Rivière-du-Loup et le Parc—de même qu'il était possesseur d'immenses étendues de terrains au Labrador pour y faire la pêche exclusive aux marsouins et aux loups-marins. En outre, sa position de général de la compagnie des Indes le mettait plus à même que toute autre personne de se procurer le nombre d'hommes nécessaire pour entreprendre, sur une grande échelle, le défrichement de ses vastes domaines le long du fleuve. De concert avec le Sieur D'Artigny, dont la seigneurie était voisine de la sienne,il envoya nombre de colons dans le bas du fleuve : une partie devant rester à la Rivière-du-Loup, et l'autre se rendre à l'Isle-Verte, y travailler pour le Sieur D'Artigny. C'était là le premier essai de colonisation à l'Isle-Verte , c'était là le début, pour ainsi dire, les premiers pas de l'œuvre grandiose commencée péniblement, et qui devait ensuite prendre son essor largement pour devenir la récompense et la gloire de ses auteurs.

Oh ! qui nous redira les drames de la vie pénible et sombre de nos premiers colons,

ces porte-drapeaux de la civilisation dans cette partie-ci du pays ? Quelle voix inspirée de poëte, d'historien ou d'orateur nous dira hautement les faits héroïques de nos ancêtres volant pour ainsi dire à la conquête des terrains boisés, payant de toute leur personne cherchant à se fonder un pays là où les siècles avaient laissé tomber leur manteau de verdure, de liannes, de mousses et de branches entremêlées comme les ronces des chemins ou les haies de nos parterres ? Comme ils se mirent courageusement à l'œuvre, défrichant peu à peu le sol qui devait leur donner la nourriture et la subsistance de la première année passée au milieu des bois, loin de tout secours et de toute aide, excepté d'en haut.

Dieu assurément ne ménageait pas les joies à ces héros obscurs du travail !

> Aux petits des oiseaux il donne la pature
> Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Mais il ne les exempta pas non plus du lot de misères dont pas un, riche ou pauvre, n'est exempt ici-bas. Oui ! ils eurent leur lot de craintes, de souffrances physiques et morales, de doute et parfois aussi de profond découragement en face d'une poignante réalité.

Ce feu qui crépitait dans une ligne restreinte, dévorant la forêt impénétrable tant elle était profondément épaisse, ce feu ne pouvait-il pas consumer, au moindre coup de vent, l'humble cabane qui leur servait d'abri contre les animaux féroces des bois, et protégeait leur repos aux heures bienvenues de la nuit ? Ce grain qu'ils semaient en terre, au prix de tant de sueurs et de fatigues, dans les quelques arpents de terrain à peine défrichés, les gelées d'automne ne viendront-elles pas les détruire en une seule nuit ? Et puis, arrive la maladie, les voilà couchés sur un grabat , qui donc viendra les soigner ? Qui viendra les assister dans leurs souffrances aux heures d'angoisses ? Qui leur fermera les yeux et bénira la fosse où l'on descendra leurs corps ? Le missionnaire ? Hélas ? il ne vient qu'une fois par année, au printemps seulement.

Voilà autant de tortures morales qui ne manquaient pas de passer sur le cœur de nos premiers colons, broyant pour ainsi dire leur courage, pareilles à ces vents brûlants qui viennent du désert, dévastant les moissons qu'ils rencontrent sur leur passage. Les

joies et les espérances les plus réconfortantes se heurtaient sombrement à ces amères pensées, à ces idées énervantes que l'isolement et l'abandon leur mettaient au cœur.

Qu'importe ! l'on se mit à l'ouvrage vaillamment, et en 1711—date mémorable dans l'histoire de notre pays par la perte de la flotte de l'amiral Walker sur l'île aux Oeufs où 900 hommes périrent — lorsque J. B. Côté, premier seigneur résidant, arriva à l'Isle-Verte, l'agriculture y était passablement avancée, et bon nombre de terres en friche offraient une apparence magnifique et semblaient promettre beaucoup pour l'avenir, un avenir peu éloigné.

J. B. Côté venait s'établir à l'Isle-Verte dans une maison en bois qu'on peut encore voir au bord de la rivière verte sur le versant nord-est du côteau qui va jusqu'au courant de la rivière. Il y venait avec toute sa famille donner l'exemple du travail et de l'activité qui sont l'apanage des âmes fortes.

C'est bien du premier Seigneur résidant à l'Isle-Verte qu'on peut dire ce que Benjamin Sulte dit des Seigneurs en général dans son " *Histoire des Canadiens-Français* " en réponse

à ceux qui les accusaient, de n'être que de simples courtisans : " Des Seigneurs dont les femmes et les filles labouraient la terre ; des Seigneurs qui à leur mort, laissaient des familles aux prises avec la pauvreté ; des Seigneurs dont la vie entière était consacrée aux plus rudes travaux et on a eu l'aplomb de les comparer aux courtisans de Versailles. Nous voyons en eux au contraire, des fondateurs, des travailleurs, des patriotes" !

On ne pouvait mieux se venger de l'injure mortelle faite à ces hommes bien méritants de n'être que de vulgaires courtisans, qu'en les montrant comme M. Benjamin Sulte le fait de vrais patriotes, des travailleurs et des fondateurs !

La question qui se présente maintenant est de savoir quel est le premier colon qui vient fixer sa tente à l'Isle-Verte. Pour y répondre, il nous a fallu consulter les vieillards de la paroisse—ceux qui se rattachent le plus près à cette époque de notre histoire. D'après M. Jean-Baptiste Côté le premier habitant de l'Isle-Verte aurait été un nommé Bouchard ; cependant des recherches faites au livre d'or des familles canadiennes par

l'abbé Tanguay — aujourd'hui monseigneur Tanguay—n'ont pu nous fixer sur ce point d'une manière positive. Nous avouons franchement qu'il sera toujours difficile pour ne pas dire impossible d'être fixé sur ce point qui n'est pas important d'ailleurs.

On se rappelle que l'Isle-Verte est bâtie au pied d'une côte qui se hausse sensiblement, en gradins, à mesure que nous nous éloignons du fleuve. En remontant la Rivière-Verte, on rencontre un endroit appelé " Le Platin. " C'est à cet endroit que les colons auraient fixé leur première demeure, car M J. B. Côté prétend y avoir vu nombre de rigoles servant à égouter les terres ainsi que des caves dans le sable pour y conserver les patates pendant l'hiver comme cela se pratique de nos jours.

Pourquoi les colons fuyaient-ils ainsi les bords du fleuve où ils avaient tous les avantages possibles : la rivière et son embouchure, la pêche à toute heure, la vue sur le fleuve, etc., etc., pour s'éloigner dans les bois, augmentant par là les difficultés de la colonisation dans ces vastes solitudes ? Les terres étaient-elles meilleures ? C'est la seule supposition légitime.

Voilà donc, tracé à grands traits, le rôle des colons à l'Isle-Verte. C'en est assez cependant pour que nous les admirions de toute notre profonde admiration. Leur œuvre est colossale autant que méritoire et il n'appartient pas aux descendants de ces vaillants cœurs de dégénérer. La semence qu'ils ont mise en terre, semence de vertus civiques, religieuses et patriotiques, a dû porter des fruits : malheur à nous si nous ne les cueillons pas à maturité. Non, l'œuvre des colons n'est pas morte. Elle se propage encore tous les jours, elle gagne noblement du terrain et fait vaillamment route à travers mille et mille difficultés. Elle ne mourra pas tant que le peuple canadien aura à cœur de garder ses nobles traditions du passé, tant qu'il aimera son pays, tant qu'il affectionnera son champ et sa famille, tant qu'il aura du respect et de la vénération pour sa langue et sa foi. Notre pays et notre peuple sont essentiellement colonisateurs et le passé est là, grandiose, servant d'exemple pour plus tard : c'est un garant de l'avenir.

CHAPITRE VI

Première et deuxième chapelle

Qu'auraient fait nos habitants ici, s'ils fussent demeurés seuls, loin de tous secours religieux, privés des consolations de notre sainte religion ? Leur vie aurait été purement végétative, si nous pouvons parler ainsi, et elle se serait étiolée comme ces plantes privées des rayons du soleil et de la rosée bienfaisante des matins en plein renouveau.

Le canadien est ainsi fait : outre la loi naturelle qui le pousse à s'unir pour être plus fort, à fonder une famille, ou établir une simple bourgade, il a en lui l'irrésistible besoin de posséder un temple, une église, un autel, où viennent se confondre ses espérances et ses prières, où viennent se mêler ses larmes et ses joies, où viennent mourir ses supplications et ses soupirs. C'est une vérité connue : assemblez des canadiens dans les lieux les plus reculés et les plus sauvages, au sein de la forêt vierge comme sur les cîmes les plus abruptes ; élevez-leur un temple, le plus humble possible, donnez-leur un mission-

naire ; ils y resteront tant que les difficultés, si communes aux temps de défrichement, ne les empêcheront pas d'y demeurer et d'y bâtir leur demeure pour toujours. Mais, d'un autre côté, qu'ils restent seuls, livrés à eux-mêmes au milieu de la solitude, loin de toute aide, de tout appui, sans voisin, sans soutien et sans missionnaire, l'œuvre est manquée et on les reverra sur d'autres rives plus hospitalières, là où s'élève quelque vieux temple, une masure, qu'importe ! pourvu que le missionnaire y vienne pour les consoler et les fortifier aux heures pénibles de la vie.

Puisque l'histoire se répète, il nous est bien permis de dire : S'il en est ainsi des colons de nos jours, il devait en être de même aux temps d'autrefois, avec cette différence que les mœurs d'aujourd'hui étant plus relachées, les colons de l'heure présente, les défricheurs contemporains, n'ont pas l'énergie peut-être de nos ancêtres, les premiers habitants du sol. Jamais le peuple canadien ne retrouvera le large sentier de ses ancêtres. Jamais il n'aura cette force rurale des anciens, cette foi robuste, capable de transporter des montagnes et qui leur faisait

accomplir, sur ce sol, des prodiges de valeur, de courage et d'abnégation. Ils étaient les ouvriers de l'avenir et Dieu se servait de leur appui pour préparer à son église, plus ou moins persécutée dans l'Europe entière, un champ vaste et digne.

Ils ont été grands les nôtres, grands par l'exemple, grands par les faits accomplis ! Leur vie est un modèle que les colons d'aujourd'hui ne sauraient trop avoir devant les yeux, pour s'inspirer de ces exemples magnifiques qui font l'orgueil du peuple canadien et l'admiration de ceux qui lisent et veulent apprécier notre histoire. Nous n'avons pas à nous désespérer encore , malgré certains indices qui ne nous annoncent rien de bien rassurant, cependant, nous croyons fermement aux résultats splendides de l'avenir tant que le clergé restera ce qu'il est : ferme, dévoué, uni et n'ayant en vue que le plus grand bien des populations et l'honneur de l'Eglise qu'il a mission de faire aimer et respecter partout. Le secret de l'extension de la colonisation et de l'agriculture était donc autrefois dans les visites fréquentes du missionnaire au milieu des colons pour les

encourager et les fortifier contre tout et contre tous. Aussi ces hommes de Dieu ne faillirent pas à la tâche et partout, de Gaspé jusqu'à Québec, des solitudes du Nord au Golfe du Mexique, on trouve la trace de leurs pas. Interrogez les forêts et les déserts, les montagnes et les vallons, les rivières et les fleuves, les tribus sauvages et les peuples civilisés ; tous vous parleront de la Robe Noire, tous vous diront ses hauts faits, ses gloires, ses dévouements, ses élans de charité, son amour ardent pour le salut des âmes et son zèle de feu même pour le bien-être matériel et temporel de son peuple. Oui, tous vous parleront de la Robe Noire, et vous diront aussi le peu de reconnaissance que trop de fois on lui a témoignée pour tant de travaux, de luttes, d'abnégation et d'oubli de soi-même, pour tant de bienfaits, de courage et d'énergie à toutes les phases les plus critiques de notre histoire comme peuple.

Comme nous l'avons dit plus haut, pour retenir les canadiens ou plutôt les colons en général, aux lieux où l'on compte faire des défrichements dont une étendue déterminée servira à la réunion de plusieurs individus

pour former plus tard une importante paroisse, il faut leur bâtir un temple où ils iront puiser à la source même le courage et l'énergie que demande leur travail pénible de tous les instants. Aussi, dès les premiers temps de la colonie, on s'empressait de grouper, sur n'importe quel point de ce vaste territoire du Canada, un grand nombre de colons et de Sauvages autour d'un temple ou d'une humble chapelle temporaire, et là, ce petit troupeau était instruit et civilisé par les missionnaires venus du " Pays de France. " Les missionnaires passaient plusieurs jours au milieu de leurs ouailles, lorsque le temps de la mission était arrivé, confessant et administrant les uns, baptisant et communiant les autres,sans oublier d'unir ceux-là qui venaient se jeter à leurs genoux, demandant la bénédiction de Dieu et de son Eglise, bénédiction qui console et fortifie.

C'était l'heure où le bon Père, Jésuite ou Récollet, se réjouissait de voir combien ses efforts étaient couronnés de succes, et ses labeurs pénibles amplement récompensés. Cet homme de Dieu, si fort devant la rage d'un ennemi, si courageux en présence du

martyre, se prenait à pleurer toutes les larmes de joie de son cœur à la vue d'un vieillard sauvage ou d'une humble vierge des bois abjurant la religion de ses aïeux. Et quand un pauvre colon malheureux venait lui demander un peu de ce courage qui fait que l'on accepte la vie telle qu'elle est, avec quel large sourire ne l'accueillait-il pas ? Sa parole de feu trouvait le chemin des âmes et laissait un rayon de bonheur et d'énergie là où la douleur sombre et la désespérance morne menaçaient de semer leur graine perfide : le désespoir qui paralyse tout. Mais quand il fallait partir pour les missions voisines, le Père missionnaire ne pouvait s'empêcher de ressentir de la douleur. Il s'attache si facilement à sa nouvelle famille, le pauvre missionnaire !

Il les voyait tous réunis, au dernier jour de la mission, autour de l'autel modeste sanctifié par la présence d'un Dieu qui y était venu fixer sa demeure, autour de cet autel d'où il les avait comptés et bénis. Et il se demandait, dans son âme attristée : " combien à la mission prochaine, viendront au détour de l'Ile-Verte saluer ma joyeuse venue ? "

L'ange de la mort, qui plane sur les solitudes comme au-dessus des lambris dorés des grandes cités, allait frapper bien des têtes chères à plus d'un titre pendant son absence, et qui sait si lui-même, tout le premier, ne tombera pas victime de son devoir et de son dévouement pour la grande et généreuse cause du salut des hommes ?

Telles étaient et telles devaient être les pensées du prêtre missionnaire à son départ d'une bourgade ou d'un village, pensées profondes qui faisaient monter du cœur aux yeux des larmes sincères, pleines de cette amertume que connut le Divin Maître, au jour de sa passion, dans le jardin des Oliviers. Ce n'était pas là " *le commencement de la grande agonie,* " comme dit le poète, car le martyre du missionnaire est un peu de chaque jour.

L'Isle-Verte tombait sous la loi commune ; aussi, dès les premiers temps de son établissement, les colons, quoique peu nombreux, et les sauvages maléchites s'empressèrent d'élever une chapelle au culte religieux. C'était bien modeste, bien humble, bien uni, mais c'était en harmonie avec les moyens et

les circonstances, car le peuple n'était pas riche alors : il n'en était encore qu'à ses premiers arpents de terre défrichés.

Mais Celui qui s'était contenté d'une humble crèche à Bethléem, quand il vint racheter le monde, pouvait bien, mystérieux prodige de son amour, s'abaisser jusqu'à descendre encore sur un pauvre autel dénudé. Mais où plaça-t-on la première chapelle ouverte au culte religieux dans la paroisse ou mission de l'Isle-Verte ? Elle devait être placée de manière à offrir le plus d'avantage possible aux colons et aux sauvages, ainsi qu'aux missionnaires qui n'arrivaient à la mission que par la voie du fleuve, car de Kamouraska à Rimouski c'était le seul moyen de communication. Aussi plaça-t-on la première chapelle là où la rivière Verte fait un coude pour se diriger en plein Nord-Est vers le fleuve, satisfaisant ainsi les exigences de chacun, soit du côté des colons, soit du côté des missionnaires. En effet, les colons défrichaient le bord de la grève en remontant vers la côte ; les sauvages occupaient les hauteurs de la rive et tout le côté sud-ouest de la rivière, et quand le missionnaire arrivait

au détour de l'Ile-Verte, en face, il n'avait qu'à remonter une partie de la rivière et se trouvait rendu de suite à la chapelle.

Les régistres ne parlent pas de ce premier temple bâti à l'Isle-Verte, mais les anciens en ont légué le souvenir à leurs descendants qui nous ont, eux-mêmes, donné ces notes et montré l'endroit où cette chapelle fut construite.

Il y a quelques années, nous avons vu sur la grève un exhaussement du sol, espèce de rempart contre les eaux tumultueuses et montantes des grandes marées d'automne ou de la débâcle du printemps : c'est là que se dressait, seul, le monument bien humble de la piété et de la foi de nos ancêtres. Tout à côté, il y avait le cimetière, entouré d'une palissade de bois brut. Un cimetière en pleine grève et sur le bord de la rivière ! Pouvait-on trouver un lieu plus en harmonie avec les pensées tristes et salutaires qu'apporte à l'esprit de chacun la vue du champ des morts ?

Nous avons visité souvent cet endroit désert, et là, remontant le cours du passé, à deux cents ans en arrière il nous semblait

voir se dresser devant nos yeux ce modeste enclos auprès d'une humble chapelle où la pluie et le vent pénétraient comme des hôtes familiers, des parasites sans vergogne !

Un enclos pour les morts ! ! Mais les morts ne reviennent pas ! Pourquoi circonscrire les tombes alors ? Hélas ! l'ange de l'oubli vient s'y poser assez vite sur chaque fosse nouvelle ! Allons ! laissez tomber ces murs blanchis qui nous cachent la vue des croix !

Et cette terre que nous foulions avait peut-être bu les larmes amères d'une pauvre femme et de pauvres enfants que la mort d'un mari bien-aimé avait laissés dans la misère la plus hideuse. Ici reposait, sans doute, le corps d'un pauvre Maléchite, humble et modeste enfant des bois, dont l'intelligence bornée avait compris, à la dernière heure peut-être, qu'il est un Grand Maître là-haut, et qu'il fallait que l'eau régénératrice coulât sur son front ridé pour qu'il lui fut donné de le voir face à face ; là, la tombe d'un enfant, d'un père, de toute une famille dont les membres se sont séparés comme les anneaux d'une chaîne qui se brise ; plus loin,

tout un drame de la vie ordinaire des marins, des chasseurs, des défricheurs ; quelques victimes des flots, des armes meurtrières, ou d'accidents des bois, y dormaient peut-être leur sombre et dernier sommeil.

Et longtemps ce défilé des morts fixa nos yeux perdus dans la nuit du passé dont l'horizon est infini , longtemps cette procession des choses qui ne sont plus, cette marche funèbre des êtres qui ont existé un jour, nous retinrent aux lieux bénis des anciens jours, et c'est avec peine qu'il nous fallut dire adieu à ces vestiges d'un autre temps dont les voix éloquentes avaient un charme que nous aimons, à ces reliques saintes des années bien loin en arrière, pour nous en revenir au village. La charrue, bien des fois, a passé sur ces débris. Elle passera peut-être un jour aussi là où dorment aujourd'hui les nôtres, là où nous dormirons demain peut-être lorsque notre tâche ici-bas sera remplie, lorsque la grande inhumaine, la grande pourvoyeuse de la cité des morts aura fait son œuvre en moissonnant notre existence. Puissions-nous être mûrs alors pour la moisson divine ! Puissions-nous être prêts pour le départ !

Et d'autres comme nous viendront sur ces débris interroger l'histoire du passé ; ils viendront s'instruire des grandes leçons du temps qui ne sera plus, demandant aux tombes pourries, aux fosses muettes, aux os, mi-debris mi-poussière, les secrets d'un âme dont l'histoire n'aura pas même gardé le souvenir

Eternelle histoire des choses d'ici-bas !

Et quel beau site pour une chapelle ? Comme tout s'y donnait la main pour élever l'âme sur l'aile des pensées les plus graves et les plus salutaires.

Quand le maléchite, dans son canot d'écorce descendant la Rivière Verte pour aller au large y chasser les outardes ou le marsouin, apercevait la petite chapelle solitaire, mais coquettement assise sur la berge, il ne manquait jamais de se découvrir avec respect et d'entonner un cantique de reconnaissance à celle qui, du haut de son piédestal, dit à ces pauvres enfants des bois : *Priez moi je suis l'étoile de la mer. Stella Maris !*

Le colon lui-même, privé du missionnaire qui n'y venait qu'une ou deux fois l'an— n'avait-il pas ce sanctuaire béni pour consolation ? Ne devait-il pas y aller retremper ses

forces et remonter son courage faiblissant ? Le soir venu, quand les rudes travaux de la journée étaient finis, il devait être beau de voir se diriger vers l'humble temple du bord de la grève tous ces colons au teint hâlé, à l'écorce rude mais à l'âme bonne. Ils allaient prier Dieu,simplement, sans ostentations, sans hypocrisie et surtout sans luxe. C'étai talors le temps où la foi ne se mourait pas dans les âmes, et le respect humain était encore attardé sur d'autres plages éloignées. On y priait bien : le cœur était foncièrement bon et grand comme la nature elle-même avec laquelle il était en contact journalier. Et quand le missionnaire arrivait au détour de l'île, on s'empressait d'orner le sanctuaire. On y entremêlait sans arrière pensée l'étendard de la croix et le drapeau fleurdelysé. L'érable, par sa verdure, y reposait agréablement les yeux, et l'autel, illuminé, resplendissait de tout l'éclat des milles et un riens assemblées pour réhausser l'ornement du saint lieu.

Le missionnaire, joyeux de se retrouver au milieu de ses enfants, heureux de la protection du ciel qui l'avait conservé à travers bien des écueils, rentrait solennellement dans

le temple dont les lambris humides retentissaient du chant du *Te Deum* qu'entonnaient vingt poitrines robustes comme les plus vieux ormes de la forêt. Quelle sérénité communicative sur tous les fronts ! Que de cœurs oppressés ! Que d'âmes se dilatant dans les étreintes d'une joie mal contenue, d'une allégresse bien visible, trop visible même pour ne pas être sincère. Il nous semble les voir ces hommes recueillis et prosternés sur la dalle du temple, à l'heure solennelle où Jésus vivant descendait de l'autel à la voix du prêtre. Il nous semble entendre ce bruissement doux des lèvres récitant le chapelet, mêlé au mystérieux bruit des flots se brisant sur le rivage et qui parfois venaient mourir au seuil même de la chapelle.

C'est dans cette chapelle bâtie au bord de la Rivière Verte que les missionnaires de Tadoussac vinrent faire les pieux exercices de la mission. Mais la vétusté commençait à faire son œuvre de dilapidation , le vent la la pluie, les eaux et la glace au printemps, ne firent plus bientôt de la première chapelle de l'Isle-Verte qu'un amas de débris informes. Il était impossible de demeurer sans temple.

D'ailleurs, le nombre des colons augmentait d'année en année et l'on sentit le besoin de se construire une chapelle plus spacieuse et mieux située que la première.

Cette partie de l'Isle-Verte qui descend vers les Trois-Pistoles se défrichait sensiblement ; le colon gagnait du terrain chaque jour ; la forêt se déboisait rapidement sous les coups répétés des infatigables défricheurs ; il devenait donc nécessaire de centraliser la mission en élévant un temple là où le plus grand avantage venait s'offrir, là où tout concourait à le rendre possible et stable. Au lieu de rebâtir près de la rivière, on construisit le nouveau sanctuaire à quinze ou seize arpents de là, en descendant vers les Trois-Pistoles. L'endroit qu'il occupait est au sud du chemin en face du cimetière d'aujourd'hui. On ne trouve rien dans les archives au sujet de la bénédiction de cette seconde chapelle. On ignore même la date de son ouverture au culte religieux. Elle servit au curé Auclair, au Père Ambroise, à M. Trutaut, au Père de LaBrosse et à M. Charles Genest.

Elle exista jusqu'en 1789, ayant servi au culte même sous M. Leclaire, le premier

missionnaire résidant à l'Isle-Verte. Ainsi donc la première chapelle à l'Isle-Verte était au bord du fleuve et la deuxième au centre même du village actuel Toutes deux n'ont pas de date fixe, quant à leur ouverture au culte, mais nous pouvons dire que la deuxième chapelle existait en 1798, ayant servi à messieurs Leclaire, Pâquet et Genest.

CHAPITRE VII

Les missionnaires résidant à l'Isle-Verte. — Troisième chapelle.—Premières visites épiscopales.

Avec la seconde chapelle de l'Isle-Verte, nous arrivons à l'année 1773, date de l'arrivée de M. Leclaire, le premier des missionnaires qui ait fixé sa résidence dans ces endroits. L'Isle-Verte devint alors le centre religieux pour les paroisses environnantes : Cacouna à gauche, Trois-Pistoles et Rimouski à l'est.

Le missionnaire, à tour de rôle, faisait l'exercice religieux pour chacune de ces paroisses, et lorsque le dimanche venu le prêtre desservant se trouvait aux Trois-Pistoles, les gens de l'Isle-Verte et de Cacouna allaient y entendre la messe. Il était convenu

que les gens de la paroisse où le prêtre devait aller viendraient le chercher à l'Isle-Verte et l'y ramener ensuite. Ainsi : le dimanche étant arrivé où la messe devait être chantée à Cacouna, alors les habitants de cette paroisse devaient venir chercher M. Leclaire à l'Isle-Verte le samedi soir ou le dimanche matin et l'y ramener une fois les offices divins terminés. Ainsi en était-il pour les Trois-Pistoles et Rimouski.

M. Leclaire voyant que l'Isle-Verte était ainsi le centre des exercises religieux pour plus d'une paroisse à la fois ; voyant la population augmenter rapidement d'année en année et la deuxième chapelle non seulement s'en aller en ruine, mais devenir trop petite pour contenir tout son monde, parla de bâtir une nouvelle église de soixante et dix pieds de longueur sur vingt huit de largeur. Son idée, lancée dans la discussion comme une semence en terre, ne devait porter des fruits que plus tard. Il semait peut-être sans espoir de récolter, croyant bien qu'un de ses successeurs verrait son plan arriver à maturité. C'est ce qui eut lieu, en effet quelques années après son départ.

Le 8 septembre 1790—M. Leclaire laissait l'Isle-Verte, emportant avec lui les sympathies unanimes de tous ses paroissiens, à cause de son zèle et de son dévouement. Il avait pour successeur M. Joseph Paquet qui ne resta à l'Ile-Verte que quatre années seulement. Durant les heures de loisir qui lui laissait l'exercice du saint ministère il entreprit l'œuvre aussi patriotique que religieuse —le patriotisme ne se sépare pas de la religion—de donner en-tête aux archives de l'Isle-Verte. Dans ce dessein il réunit tous les imprimés laissés dans les maisons par les missionnaires, (ces imprimés étaient les actes de naissances, mariage ou sépulture) et il en fit de petits volumes que l'on conserve avec soin aux archives de l'Isle-Verte. Ce travail lui fait certainement honneur et nous montre ses goûts pour l'histoire et l'étude.

En 1794, M. Chs. Genest ancien missionnaire de la côte Sud, remplaça M. Pâquet à l'Isle-Verte.

Rimouski ayant pris de l'essor avait obtenu cette année là un prêtre résidant, un M. Robitaille.

Dès son arrivée à l'Isle-Verte M. Genest, s'emparant de l'idée de M. Leclaire de bâtir un temple nouveau pour remplacer la deuxième chapelle, se mit en devoir de réussir là où ses prédécesseurs avaient échoué. Il s'adressa à Mgr Denaut alors évêque à Québec, qui lui permit de bâtir une chapelle de 70 pieds de longueur sur 28 de largeur, puis il se mit résolument à l'ouvrage. De telle sorte que dans l'automne de 1800, le temple nouveau était complètement terminé, au moins quant à l'extérieur. M. Genest récoltait les fruits de la semence de M. Leclaire.

Une heure joyeuse allait sonner pour les braves colons de l'Isle-Verte. Tout un événement, dont on allait garder longtemps le précieux souvenir, devait se passer parmi eux. Bien à l'avance, on s'y prépara dans la paroisse et dans les environs. C'était comme une joyeuse attente, comme la venue d'une aurore sans pareille à l'horizon de leur vie.

Jusque-là, le missionnaire seul s'empressait de venir les encourager, les visiter et les consoler par sa présence. Mais quelle ne fut pas leur joie, à tous ces colons hardis, d'apprendre au printemps 1798 que l'Evêque de

Québec,—Mgr Denaut,—devait venir à l'Isle-Verte pour y confirmer les enfants, les adultes et les vieillards qui ne l'étaient pas encore, et constater les progrès de l'œuvre évangélique dans cette partie-ci du pays.

Il leur restait donc peu de temps pour se préparer à cette grande fête de la visite de leur évêque. Toutetois, on ne se fit pas prier pour commencer l'œuvre de la réception, et, le brave curé en tête, on fit des prodiges de décorations. Pour comble de malheur, le sanctuaire neuf n'était pas assez avancé, pour y recevoir, au moins dignement, Mgr l'Evêque de Québec ; il fallait se servir de l'ancienne chapelle. Le vieux temple de l'Isle-Verte cachait à tous les yeux les marques trop visibles de sa décadence et de sa ruine sous un amas de branches, de liannes vertes ou roses et de mousses moissonnées dans la forêt. Il semble que nous assistons à ce réveil de tout un peuple se préparant à une grande fête et nous entrevoyons, aux heures du soir, quand l'ouvrage de la journée est fini, ces hommes et ces jeunes gens, ces femmes et ces jeunes filles, rivalisant d'ardeur et de zèle pour orner dignement les saints

lieux, témoins muets de leurs larmes et de leurs joies. La veille de ce grand jour se lève radieuse, en plein soleil joyeux et éclatant, car on est alors au 7 d'août 1798, et ce ciel sans nuage promet à leur fête simple mais plus sincère, un éclat grandiose qu'elle n'aurait pas sans cela. On a hissé le pavillon anglais au bout du mai ornant le devant de la porte du manoir seigneurial. Selon la coutume antique et solennelle, on le descendra avant le soleil couché, pour le remonter dans les airs au premier point du jour le lendemain.

Le grand jour est venu : on le voit aux figures épanouies des mères de famille et aux habits flambants des jeunes filles et des garçons. Les chemins sont balisés depuis la rivière jusqu'à la chapelle, et pas une ornière ne viendra cahoter la voiture de Mgr, paraissant au détour du chemin qui vient de la rivière des Vases et conduit droit à la chapelle.

On court sur son passage, on s'empresse aux portes, on s'agenouille et Mgr bénit ce peuple à genoux, ce peuple peu nombreux, il est vrai, mais l'avenir du pays, l'espoir et le ferme soutien de l'église au Canada.

Il bénira le temple nouveau en voie de construction, examinera le village, visitera les pauvres et les malades, laissant sur son passage une joie, un bon mot, une promesse, une consolation et de joyeuses espérances : puis il fera ses adieux à son peuple, ce peuple qui ne le reverra plus, lui le vieillard qui peut mourir demain.

Nous avons vu que le temple nouveau fut terminé à l'automne de 1800. Nous voyons aux archives de l'Isle-Verte que M. Genest invita le Grand-Vicaire Plessis de Québec à venir l'ouvrir solennellement au culte religieux, et l'on se trouve nulle part la preuve qu'il se rendit à cette demande.

Deux ans après, 1802, M. Genest laissait l'Isle-Verte où l'on allait garder de lui le plus sympathique des souvenirs. Il s'était montré plein de zèle pour la gloire de Dieu et le progrès moral et matériel de ses ouailles. Son nom restait attaché avec celui de M. Leclaire au temple nouveau bâti là où se trouve le cimetière d'aujourd'hui. Il fut remplacé par M. Michel Bézeau qui devenait le quatrième

missionnaire résidant à l'Isle Verte,ayant aussi pour mission : Cacouna et les Trois-Pistoles.

M. Bézeau ne resta que trois ans à l'Isle-Verte.

En 1803, les habitants de l'Isle-Verte adressaient donc une supplique à Mgr Denaut, le priant de vouloir bien leur permettre de bâtir un nouveau presbytère, vu l'état peu convenable dans lequel se trouvait l'ancien. Ce vieux presbytère, bâti nous ne savons vers quelle date, était érigé sur la place publique d'aujourd'hui, un peu à l'est du mai, faisant face au chemin.

Cette requête était signée de Jean D'Ambroise Aug. Dubé, Antoine Petit, John Schehan, Paul Côté et Michel Bezeau, Ptre.

En réponse, Mgr Denaut chargea Mgr Plessis, alors coadjuteur, de vérifier ou de faire vérifier les allégués de la requête. A cet effet, M. Bernard Claude Panet, archi-prêtre et curé de la Rivière-Ouelle, fut chargé de se rendre à l'Isle Verte et d'y constater la véracité des faits énoncés dans la supplique. Si la construction d'un nouveau presbytère était jugée nécessaire, M. Panet avait ordre d'en donner de suite les dimensions.

Le 21 juin 1803, M. Bernard Claude Panet arrivait à l'Isle-Verte et, constatant par lui-même combien il était peu convenable pour l'Isle-Verte de posséder une pareille masure pour loger le missionnaire résidant, il dressa sur-le-champ le procès-verbal de sa visite. Après avoir donné une description des lieux et de la ruine du vieux presbytère, et constaté la nécessité d'en bâtir un neuf, il ajoutait : " Nous avons marqué par plusieurs piquets la place d'un presbytère à la distance d'environ trois perches et quinze pieds de la ligne Sud-Ouest de la terre appartenant à la Fabrique, lequel presbytère aura trente-six pieds de long en dehors, vingt-huit pieds de largeur, élevé sur un solage de quatre pieds de hauteur au-dessus du rez-de-chaussée, avec deux cheminées et le carré de dix pieds au-dessus des lambourdes. Pour être fait, le dit presbytère, cette présente année, et livré à la Toussaint prochaine. " Ce presbytère, bâti sur les donnés du procès-verbal que nous venons de citer, sert de sacristie aujourd'hui. C'est un monument de quatre-vingts ans et plus dont l'heure dernière est arrivée.

L'Isle-Verte prenait de jour en jour une

importance marquée grâce à l'énergie des prêtres résidants, ainsi qu'au zèle et à la bonne volonté des habitants. C'est encore là le secret de tous les succès matériels : l'union du prêtre et des paroissiens.

Là où la tête qui commande donne des ordres au bras qui sait obéir et non se révolter, vous êtes sûr de trouver l'aisance dans le bien-être, la prospérité au sein de jouissances mal définies mais bien ressenties. Au contraire, que l'autorité prêche la morale dans le désert, que le bon grain des avertissements salutaires tombe sur des rochers arides ; et l'on verra comme un voile de gêne peser sur les populations ; et l'on sentira passer dans ces villages, à l'aspect morne, comme un vent de mort qui glace. On dirait que le rayonnement assombri des âmes oublieuses se communique aux choses qui les entourent : de là un état pénible de choses qui font mal à l'âme.

M. Michel Bezeau quittait l'Isle-Verte en 1805, laissant derrière lui une œuvre utile et généreuse dont il n'avait pas seul tout le mérite, il est vrai, mais qu'il pouvait en grande partie réclamer comme sienne Après son dé-

part, l'Isle-Verte resta sans missionnaire pendant un an. En 1806 M. Charles Hott, ancien curé de Kamouraska et missionnaire de Ste Anne des Monts, vint prendre la desserte de l'Isle-Verte.

Il arriva à point pour y recevoir Mgr Plessis, d'illustre mémoire, qui venait faire la deuxième visite épiscopale à l'Isle-Verte. Mgr Denaut venait à peine de mourir et Mgr Plessis, son coadjuteur avait été choisi par la Cour de Rome pour le remplacer sur le siège de Québec.

L'Isle-Verte, avec sa chapelle toute neuve et son presbytère récent, était nullement en peine pour recevoir son évêque et, comme en 1793, on y fit royalement les choses, avec moins de fatigue peut être mais avec le même cœur et le même zèle.

M. Hott était le cinquième missionnaire avec résidence fixe à l'Isle-Verte ; après six ans de ministère il fut remplacé par M Joseph Lacasse en 1813.

Il est une date dans l'histoire de notre pays que nous ne voulons pas passer sous silence. Il en est même deux, la dernière

n'étant mise au tableau que pour donner plus de relief à l'autre : nous voulons parler de 1810 sans pouvoir mettre de côté 1812. 1812 nous semble la corollaire de 1810, lorsqu'on sait quel cœur viril et fort bas sous la poitrine vaillante de tout canadien-français même à l'heure où il faut taire ses sympathies pour se rappeler sa parole donnée sa foi jurée et son allégéance promise comme cela avait eu lieu après la conquête. En 1810, la vieille cité de Champlain semblait alourdie sous le poids pesant d'une tyrannie systématique et brutale.

A cette heure où l'Europe entière tremblait au moindre bruit venu du côté de la France ; à cette heure où tous les yeux étaient pour ainsi dire rivés sur un seul homme, le Grand Napoléon, vaste génie que le temps n'a pas diminué, respectant sa mémoire malgré les attaques inqualifiables qui lui sont venues en ces derniers temps de la part de M. Taine et madame de Remusat ; à cette heure où la perfide Albion luttait sans désespoir de cause contre les ruses toutes militaires de ce grand guerrier moderne, ici sur les bords du St Laurent nos canadiens, suspectés dans leur fidé-

lité à cause de leur origine et de leurs sympathies naturelles pour la France rivale de l'Angleterre se voyaient à la merci des actes tyranniques de Craig dont l'histoire a enrégistré le nom ignominieux pour ne pas dire plus.

1812 se leva sombre et menaçant. Il y avait la crainte écrite en toutes lettres sur le front de nos émules d'aujourd'hui. On avait peur des Etats-Unis ; et non pas sans raison, on redoutait une invasion menaçante. Il allait être donné aux canadiens de montrer la générosité de leur nature et la loyauté de leur allégeance. La milice appelée sous les armes ne se fit pas prier pour voler au combat sous le drapeau anglais. L'Isle-Verte ne resta pas en arrière des autres paroisses et fournit son contingent de braves qui vola sous les ordres de Salaberry, et fit le coup de feu avec les ennemis de la colonie.

A l'appel de Louis Bertrand, Ecr., Lieutenant Colonel de milice, plus de six braves vinrent se ranger sous les drapeaux et partirent résolument pour la guerre. Ils méritent bien qu'on les nomment ici : ce sont Augustin Côté, Simon Cimon, Côté, Jean Roch Lavoie,

blessé à Châteauguay, Antoine Ouellet, l'ancien bedeau, Magloire Dubé et Jean Côté, ces trois derniers ayant reçu la médaille commémorative de 1812. Le dernier de ces soldats est mort, il n'y a que quelques années . M. Augustin Paré, Sr.

Honneur à tous ces braves !—ils se sont noblement vengés de l'insulte grossière faite à leur sentiment et à leur loyauté par les valets aux petits pieds du Château St Louis.

Cette année de 1810 était aussi une date remarquable par la visite épiscopale de Mgr Bernard Claude Panet dans toutes les paroisses de la côte sud du fleuve. Mgr Panet n'était alors qu'Evêque *in partibus infidelium*, et aidait Mgr Plessis dans l'administration de son vaste diocèse. Mgr Bernard Claude Panet, mort archevêque en 1833, était l'ancien curé de la Rivière-Ouelle. M. Lacasse resta quatre ans à l'Isle-Verte, de 1813 à 1817. M. Lacasse est le sixième prêtre résidant à l'Isle-Verte ; toutefois, nous devons ajouter qu'en 1817, il desservait encore Cacouna. En 1818, l'Isle-Verte, antérieure à la Rivière - du - Loup, n'avait pas encore de curé, et Cacouna encore moins, qui ne possédait alors qu'une chapelle

sans presbytère. MM. Grenier et Noël desservaient Cacouna, mais résidaient à l'Isle-Verte. En 1822, M. Pierre Bourget, le neuvième et dernier missionnaire, arrivait à l'Isle-Verte pour y remplacer M. Noël.

M. Bourget ne resta que cinq années à l'Isle-Verte.—C'était plus qu'il n'en fallait pour se faire aimer et respecter de ses paroissiens. C'est sous son ministère que le meurtre de Dubé vint jeter l'épouvante dans la Paroisse jusque là paisible et sans rivalité. Le meurtrier Kennedy, irlandais d'origine, fut pris, jugé et condamné à mort. Nous croyons qu'il n'a jamais été exécuté. Déporté aux Bermudes, il ne fut plus jamais question de lui.

M. Bourget était un homme de tact et d'activité. Voyant les progrès de sa paroisse son extension rapide et l'accroissement de sa population, il fit les démarches préliminaires auprès des autorités religieuses demandant l'érection canonique de l'Isle-Verte.

Le 7 mars 1825 les habitants adressèrent à Mgr Plessis une humble requête contenant une foule de considérations dont nous allons donner les plus intéressantes :

" Les habitations et terres établies dans

la seigneurie de l'Isle-Verte, comté de Cornwallis—comprennent une étendue de territoire de trois lieues de front sur deux lieues de profondeur,—formant 42,636 arpents en superficie , qu'il se trouve dans cette étendue de territoire 366 terres de 3 arpents sur 42—et de plus onze emplacements bornés et divisés ; que sur 366 terres il y en à 252 de concédées y compris les onze emplacements, et sont habitées pour autant de familles formant en tout une population de 1050 âmes et donnant 430 communiants ; que ce nombre ne peut qu'augmenter à proportion du défrichement, tant des terres habitées que de celles qui ne le sont pas encore , que les habitants pourraient fournir au curé qu'il plairait à sa Grandeur d'envoyer une dime de 140 minots de froment, 26 minots de seigle, 3 minots de pois, 13 minots d'orge et 50 minots d'avoine, qu'ils ont une belle chapelle ouverte au culte depuis 1800 et *ce en attendant mieux*—puis ils concluaient demandant à Mgr l'évêque de Québec l'érection canonique de la paroisse sous la vocable de " St Jean Baptiste de 'Isle-Verte " cette requête était signée de 90 signataires.

Le 26 septembre 1827, l'Isle-Verte revêtait ses habits de fête. A cette saison si belle de l'année où les cultivateurs voient s'accumuler dans leurs granges les trésors de la terre, il faisait bon de se réjouir l'âme un peu par le spectacle d'une fête toujours unique et toujours belle. Jusque là, les colons n'étaient appelés au service divin que par les sons argentins d'une cloche toute petite et bien humble, et l'écho de l'Angelus du soir allait mourir dans un rayon bien retréci, ne parvenant pas encore aux oreilles des plus éloignés.

C'est une voix que l'on aime à entendre que celle qui vous parle du haut de sa tour imposante. Il y a tant de choses consolantes, mais aussi tant de choses salutaires, quoiqu'attristantes, dans ces flots de sons qui tombent, ou joyeux ou funèbres, sur un village entier. Cette grande voix de l'Angelus nous élève l'âme vers Dieu, au matin et le soir ; elle nous porte à songer au bienfait de la vie qui nous a été conservée pendant tout un jour. La cloche est donc un personnage dans un hameau. On dirait qu'elle s'identifie à la vie d'un chacun.

M. Bourget, voyant que l'Isle-Verte était arriérée en fait de cloches, implora la bonne volonté des gens pour remplacer la vieille par une autre plus en harmonie avec la chapelle et le presbytère. Sa demande eut de l'écho ; car le 26 septembre 1829, une magnifique cloche de trois cents livres était installée dans la chapelle, enrubannée, pomponnée, et disparaissant sous un amas de fleurs, de verdure et de morceaux de soieries.

" Le vingt-six de septembre mil huit cent vingt-sept.

" Nous, Archiprêtre, I. Varin, curé de St Louis de Kamouraska, à l'invitation de Messire Bourget, curé de cette paroisse, avons béni solennellement à l'issue d'une grande messe et après avoir annoncé la parole de Dieu, une cloche destinée à l'usage de cette paroisse, du poids de trois cents dix-huit livres, (318 lbs) et du prix de quarante-neuf livres, onze chelings et six deniers, et nous lui avons donné, conjointement avec Dame Louis Bertrand, les noms de Pierre-Jacques-Apolline, et ce, en présence de Messire Bourget, curé du lieu, Madran, curé de Cacouna, Leclerc, curé de St André, soussignés. "

Voilà le règne de M. Bourget ! Il allait laisser l'Isle-Verte dans un état prospère, à la veille même d'avoir enfin un curé résidant, un curé devant percevoir la dîme.

CHAPITRE VIII

Erection Canonique de l'Isle-Verte.—Premiers curés.—Erection civile.—Accidents et pertes de vie ! 1837-38 !

Le Révd Messire Bourget quitta l'Isle-Verte au commencement de l'année 1827. Au mois de novembre, Mgr Panet se rappellant sans doute que M. Bourget était l'auteur de la requête de 1825, demandant l'érection canonique de l'Isle-Verte avec un curé résidant, le chargea, comme étant le plus à même de voir juste, de vérifier les faits mentionnés dans la supplique des habitants de la paroisse qu'il venait de quitter. Il se rendit donc sur les lieux et dressa sur le champ un procès-verbal constatant qu'un prêtre, à l'Isle-Verte, y aurait une dîme suffisante pour vivre honorablement. Ce rapport était signé : " Louis Bertrand " pour l'Isle-Verte, " Benjamin Dionne " pour Cacouna et " Paul Rioux "

pour les Trois-Pistoles Le procès-verbal fut envoyé à Québec et le 12 mai suivant, 1828, Mgr Bernard Claude Panet érigeait canoniquement la paroisse de l'Isle-Verte sous le vocable de " La décollation de St Jean Baptiste de l'Isle-Verte.

En 1827, M. Béland était nommé premier curé de l'Isle-Verte en remplacement de M. Bourget.

Le premier soin du curé fut de voir à la commodité des habitants pour assister au service religieux. Il s'aperçut bien vite que la chapelle, avec vingt-sept ans d'existence, n'était plus propre au service divin et ne pouvait plus suffire à l'accroissement de la population de la paroisse. Il commença donc par sonder le terrain ; car la question de bâtir une église dans une paroisse est toujours épineuse. Qu'importe mon peu de succès, se disait-il. Qu'importe le sèmeur, pourvu que l'idée reste en terre, germe et porte des fruits, lorsqu'un nouveau maître aura paru ! Il travailla donc les masses, discutant l'opportunité d'une nouvelle église en harmonie avec les circonstances : car l'Isle-Verte se trouvait érigée en paroisse et par conséquent

prenait de l'importance à tous les points de vue. Il fallut parler, parler encore et discuter sans fin ; pendant ce temps-là, les années coulaient et les accidents venaient jeter presque l'épouvante parmi la brave population de l'Isle-Verte toujours calme et toujours paisible jusque-là, à part le meurtre de Dubé.

Pour les paroisses comme pour les familles et les individus, il sonne une heure de deuil, une heure de poignante tristesse qui frappe en pleine poitrine et fait réfléchir profondément les populations qui sont restées saines et vivaces. Parfois, des coups terribles et épouvantables sont portés subitement à toute une paroisse, pareils à un vaste et énergique avertissement qui nous fait dire comme malgré nous-même : le doigt de Dieu est là— *digitus Dei est hic.*

C'était dans le printemps 1829 ; un brave cultivateur de l'Isle-Verte, nommé François Rochette, partait de la rivière-verte en chaloupe pour aller vendre de l'avoine au Bic. Il était accompagné d'un jeune homme irlandais d'origine. Ce n'était pas un " peureux," que le père Rochette ; cependant le gros vent de nord-est qui soufflait alors sur la mer au-

rait dû le faire réfléchir un peu. Mais non ! Il en avait vu bien d'autres et la mort, disait-il souvent, devait le trouver dans son lit au milieu de sa famille. Le voilà donc parti pour le Bic. Les glaces nombreuses, de vastes banquises poussées par la force du vent, se pressaient le long de la rive sud, menaçautes et dangereuses. L'entrée de la rivière en était littéralement bouchée. Néanmoins, persévérant dans son entreprise, Rochette réussit à gagner le large. C'est là que commençaient les difficultés de la mer courroucée que les marins seuls connaissent. Le vent furieux poussait l'embarcation vers l'île aux Pommes. Que pouvait-il faire, aidé seulement d'un petit garçon, pour résister au vent qui l'entraînait et lutter contre les glaces qui menaçaient à tout instant d'entrouvrir ou d'écraser sa chaloupe chargée ? Enfin ! après une lutte désespérée, Rochette et son compagnon virent leur bateau renversé et eux-mêmes jetés à la mer, au milieu des glaces amoncelées et tourbillonnantes.

A la même heure, au centre du village, deux habitants quittaient leurs demeures pour aller sur les battures, chasser les outar-

des qui abondent au printemps à l'Isle-Verte. Avec le vent de Nord-Est les outardes affolées se laissent tuer facilement par les chasseurs qui savent choisir l'appoint du vent et de la marée pour faire plus de victimes. Ces deux cultivateurs chasseurs étaient MM. Alarie et Paul Côté. Arrivés sur les battures, nos chasseurs aperçurent au loin, à travers les glaces, une forme noire qui ressemblait à un vaisseau naufragé. Ils eurent le pressentiment que ce pauvre Rochette avait péri avec son compagnon d'infortune, et c'est sous le poids de cette idée fixe et pénible qu'ils se hasardèrent jusque là, espérant arriver encore assez tôt, si quelque malheur était arrivé. Hélas ! la réalité devait se faire trop évidente à leurs yeux étonnés et stupéfaits. Triste et déplorable réalité ! Les chasseurs Coté, en arrivant auprès de la barge renversée, se virent en face d'une scène bien émouvante, un de ces drames de la mer qui empoigne fortement et terrifie un homme

Couché le long du vaisseau, comme s'il eut voulu s'en faire un abri, le jeune irlandais était sans vie, rigide, glacé. Plus loin, étendu sur la glace, le corps de Rochette faisait

peine à voir Tout autour du corps, la neige avait été battue, comme si le pauvre navigateur avait lutté jusqu'à la dernière heure contre l'envahissement du froid qui l'aura vaincu et couché sur la glace pour ne plus se relever.

Il devait être mort peu de temps avant l'arrivée des chasseurs, car le cadavre n'avait pas encore pris cette rigidité qu'avait celui de son jeune et malheureux compagnon.

S'ils étaient arrivés plustôt, au lieu de deux victimes, la paroisse n'en aurait eu qu'une à déplorer. Triste nouvelle que celle-là et comme elle impressionna profondément les deux compagnons de chasse qui n'en pouvaient croire leurs yeux remplis de larmes. Ils s'empressèrent de venir au village y chercher du secours, et bientôt toute la population éplorée connaissait le sort des pauvres navigateurs partis joyeux au matin. La chapelle se tendit de noir et une foule sympathique entoura les deux tombes des naufragés.

***

Quelques années plus tard, un bon matin d'automne avancé, les habitants de l'Isle-

Verte furent tout étonnés d'apercevoir, en face de l'île Verte, la mâture d'un gros navire se dessiner en noir sur le ciel clair. La nuit avait été terrible au large ; " une nuit de chien, " disaient les marins, où l'on ne voyait point à dix pas devant soi. La brume était très épaisse sur le fleuve, tellement que le phare allumé sur la pointe Nord de l'île Verte n'illuminait plus qu'un rayon très restreint du fleuve. Le pilote du navire naufragé était M. Chevalier, de la paroisse même de l'Isle-Verte, décédé il y a quelques années. Avait-il craint la traversée si dangereuse de l'Isle-Verte par un pareil temps ? Redoutant les dangers multiples qu'on rencontre au nord de l'île, avait-il pris ce moyen extrême de venir havrer en dedans de l'île Verte, ou bien fut-il amené là malgré lui, luttant en vain contre la mer furieuse et les ténèbres épaisses d'une nuit d'automne très avancée ? Nous l'ignorons. C'est alors que deux matelots de l'équipage résolurent de déserter le navire. Mal leur en prit !

Ils partirent donc à la faveur de la nuit, gagnant les îlets et allant droit devant eux. La nuit était d'encre à cette époque de l'année

et nos deux déserteurs se trouvèrent écartés, complètement perdus sur ce sol qu'ils ne connaissaient pas. L'un des deux, plus robuste, plus fort, réussit à gagner une maison habitée par un nommé Damboise, mais il avait les deux pieds presque complètement gelés. Quant à son compagnon, on le crut noyé, perdu à jamais. Au printemps suivant, des chasseurs de l'Isle-Verte trouvèrent son corps défiguré, brisé, à moitié mangé par les renards près des îlets de l'Anse. On suppose qu'abandonné par son compagnon qui ne pouvait plus le soutenir et devait penser à lui pour qu'il n'y eut pas deux victimes, il se serait couché sur la glace pour y mourir, croyant qu'il lui était plus agréable de s'endormir là du dernier sommeil que de se faire bafouer à la mer sur un bâtiment à voiles.

Le Rév. M. Luc Aubry (1834-1837)

M. Aubry arriva à l'Isle-Verte en 1834 pour succéder à M. Béland de douce et sympathique mémoire. Son premier devoir fut de demander à qui de droit l'érection civile de la paroisse. Le 12 février 1835 une proclamation de Son Excellence Mathew Lord Aylmer

gouverneur en chef du Haut et Bas Canada reconnaissait civilement la paroisse de l'Isle-Verte et lui donnait les bornes que voici : " Paroisse de St Jean Baptiste de l'Isle-Verte, dans le district de Québec, bornée comme suit, conformément à un rapport de MM. J. B. E. Bacquet, Hector S. Huot et Edouard Caron, commissaires nommés à cette fin, savoir : La dite paroisse devra comprendre la seigneurie d'Artigny et partie celle de l'Isle-Verte, comprenant une étendue de trois lieues et quatorze arpents de front sur deux lieues de profondeur, bornée vers le nord au fleuve St Laurent , vers le sud par les réserves de la couronne—vers le nord-est par la ligne seigneuriale des Trois-Pistoles, vers le sud-ouest parce qu'on appelle vulgairement sur les lieux *la ligne de Cacouna*, c'est-à-dire par la ligne qui sépare la partie de la dite seigneurie de l'Isle-Verte qui appartient à Alexandre Fraser, Ecr., de celle des représentants de feu Louis Gauvreau, Ecr."

En novembre 1834, le peuple canadien était appelé à s'élire une chambre nouvelle vu que le quatorzième parlement était terminé. Le lieutenant-colonel Louis Bertrand, mar-

chand de l'Isle-Verte, celui-là même qui avait levé les recrues pour la guerre de 1812, n'eut qu'à se mettre sur les rangs pour l'emporter sur ses adversaires. C'était un respectable vieillard que M. Louis Bertrand, et la paroisse de l'Isle-Verte en a gardé un touchant souvenir. C'était aussi un homme de principes.

M. Aubry ne resta que peu d'années à l'Isle-Verte qu'il laissa en 1837.

Nous ne pouvons laisser passer cette date sans dire un mot de la situation d'alors. On connait bien ce qui se passa aux alentours de Montréal, à St Charles, à St Denis, à St Eustache, voire même dans les paroisses en haut de Québec, mais on ignore peut-être les dispositions d'esprits des habitants échelonnés le long du fleuve en bas de Québec.

A l'Isle-Verte, comme dans toutes les autres paroisses, il y eut de l'indignation et du mécontentement. Les voix ne craignaient pas de s'élever et de condamner hautement les actes d'un pouvoir tyrannique et arbitraire qui traitait nos ancêtres en véritables parias, en véritables vaincus. C'était le règne de la terreur et nous étions des ilotes. Mais l'éloignement des grands villages où fermentait la

révolte ; l'isolement des grands centres d'où partaient des courants électriques qui gagnaient les alentours ; la privation, si nous pouvons parler ainsi, de ces orateurs à la langue de feu qui bouleversaient les populations canadiennes en leur parlant des douceurs de la liberté après leur avoir montré l'indignité de l'esclavage qui semblait peser sur elles ; la confiance dans leurs pasteurs et la soumission aux enseignements de Notre Mère la Sainte Eglise furent les véritables causes qui empêchèrent les populations d'en bas de Québec de se montrer grouillantes et querelleuses à cette heure de trouble qui sonnait sur tout le pays.

On avait vu Papineau venir jusqu'à Kamouraska, tonnant contre l'Angleterre de cette voix éloquente qui l'a fait comparer à O'Connell, et excitant partout le peuple à la révolte. L'enthousiasme dura peu ; ce fut comme un coup de foudre dans un ciel sombre. Les catastrophes de St Denis, de St Eustache, et le fameux combat de St Charles, tout en jetant nos colons dans le deuil et la consternation, leur firent voir qu'ils avaient agi sagement en ne prêtant qu'une oreille

assez discrète aux bruits de révolte, et en écoutant les sages avis de leurs curés qui leur prêchaient la soumission. L'Eglise, à toutes les grandes époques de trouble, a toujours fait entendre sa voix d'apaisement et de conciliation, et ceux-là seuls, peuples ou individus, ont eu raison de se féliciter, qui ont écouté et pris en considération les sages avertissements qu'Elle savait donner.

Cette insurrection de 1837-38 est diversement appréciée, mais l'histoire impartiale dira, croyons-nous, que le peuple canadien, soulevé dans un moment d'indignation, a su trouver les libertés qu'il possède aujourd'hui, en payant de sa personne et du sang d'un grand nombre des siens.

1837 restera comme une grande image d'un passé sombre où nos pères ont payé de leur tête et de leur liberté les glorieuses prérogatives dont nous sommes tant fiers à cette heure de calme et de discussion politique.

Honneur à tous ceux-là—sublimes égarés si vous le voulez—mais héros quand même, qui ont montré en face de tout un pays qui les acclamait quel cœur noble battait dans

leur vaillante poitrine. Honneur à ces soldats d'un jour, véritables vendéens mourant pour la patrie et la liberté, qui ont étonné le monde et su mériter les sympathies et les admirations mêmes de leurs ennemis.

CHAPITRE IX

Le Révd. M. Doucet et la première église (1837-1852.)—*Le " Calvaire. "—Visite épiscopale de Mgr Turgeon, administrateur —Les Irlandans et le typhus à l'Isle-Verte en* 1850.

M. Doucet arriva dans la paroisse de l'Isle-Verte aux moments les plus critiques de notre histoire nationale. La Province de Québec était en feu, (et nous appelons *Province de Québec*, la partie du Bas-Canada d'alors qui comprenait Montréal, Québec et leurs environs.) L'insurrection levait la tête et les patriotes s'organisaient à la hâte aux cris de : Vive la liberté ! L'on marchait à la mort sans sourciller et l'écho des victoires anglaises venait mourir lugubrement sur les bords du fleuve en bas de Québec, au milieu des populations restées loyales, mais ne fraternisant pas moins par le cœur et la pensée avec

les glorieux enfants de St Eustache et St Charles. Le clergé, en général, condamnait cet égarement de la foule, et la grande voix des évêques catholiques prêchait la paix et la soumission à l'autorité constituée et reconnue. A partir de Kamouraska en descendant vers la Gaspésie, les populations surent demeurer fidèles à la voix de leurs pasteurs, et l'Eglise catholique, dans cette partie-ci du pays, n'eut pas à pleurer sur les égarements de ses enfants ni sur la mort d'aucun d'entre eux.

Comme pour faire diversion au courant d'idée qui existait alors avec une intensité peu commune, M. Doucet entreprit la tâche pénible de bâtir une église qui fut digne de l'accroissement de l'Isle-Verte, digne de sa population et de ses moyens. M. Béland, de douce et sainte mémoire, en avait commencé la croisade sans avoir vu ses efforts couronnés de succès ; M. Aubry n'avait fait qu'effleurer pour ainsi dire la question , M. Doucet allait y jeter toute son énergie de prêtre, toute sa volonté et tout son désintéressement de citoyen, conciencieux, probe et désintéressé. Ce ne fut pas sans luttes, sans misères, sans travaux et sans démarches qu'il vit enfin le com-

mencement de son œuvre. Dès les premières années les difficultés commençaient à s'accumuler, formidables, votre même désespérantes.

Le Revd. M Proulx, curé de la Rivière-du-Loup, avait été nommé par Mgr Signaï pour faire un rapport détaillé de cette affaire de la construction d'une église à l'Isle-Verte. Au 16 janvier 1843, le procès verbal de M. Proulx était approuvé par l'évêque, mais avec des modifications déterminée, Mgr Signaï se réservait le droit, cependant, de décider dans le cours de sa visite durant l'été de changer ou non la direction donnée à l'église par le procès verbal du Revd M. Antoine Proulx.

Au mois de juillet 1843, Mgr Signaï était à l'Isle-Verte, en visite pastorale. Il lui était donné de constater, lui-même, le besoin d'une église et profita de sa visite pour examiner soigneusement l'endroit où l'église devait être bâtie, et ordonner de vive voix ce qu'il croyait être opportun de faire dans les circonstances. Selon qu'il s'en était réservé le droit, Mgr Signaï décida de ne point changer la direction donnée à l'église, mais seulement d'avancer l'édifice de douze pieds

vers le sud-ouest pour donner autour de l'église un espace plus vaste à la circulation. Cette décision ne parut pas satisfaire tout le monde, car nous voyons que deux ans après la visite de Mgr Signaï, une requête des habitants de l'Isle-Verte partait pour Québec demandant une visite nouvelle et la convocation d'une assemblée pour y discuter avec le délégué le choix d'un emplacement plus convenable.

M. J. B. Grenier, curé de Cacouna, fut envoyé à l'Isle-Verte, et voici une partie du procès-verbal qu'il y dressa alors : " J'ai, en vertu de ma dite commission, et en présence de la dite assemblée, après un examen préalable des localités, déterminé que la nouvelle église dans la dite paroisse par le procès-verbal du dit Seigneur Joseph Signaï, en date du 30 juillet 1833, au lieu d'être bâtie à l'endroit fixé par le dit procès-verbal, le sera dans la direction du Nord-Est au Sud-Ouest, à 144 pieds au moins au sud-ouest de l'église actuelle, et à environ 50 pieds au nord du chemin public du premier rang, laquelle nouvelle place nous avons fait désigner par des piquets plantés en terre. "

Le procès-verbal, de plus, changeait toutes

les dimensions données à l'église par la première décision de 1833. Mgr de Québec, le 2 février 1846, approuva le travail du Révd M. Grenier, mais les habitants de l'Isle-Verte crurent bien faire en s'arrangeant entre eux de manière à bâtir l'église autrement que ne le comportait le procès-verbal. Les travaux allèrent leur chemin rapidement jusqu'à ce qu'un doute, peu encourageant, commença à inquiéter les habitants.

On redisait hautement de toute part que Mgr de Québec n'approuverait pas l'édifice tel que construit et ne permettrait pas que les exercices religieux y soient célébrés. Les habitants de l'Isle-Verte s'empressèrent d'adresser une nouvelle requête à Mgr Signaï, dans laquelle il protestent de leur soumission à l'église et n'avouent avoir agi contrairement aux dictés du procès-verbal que dans la pensée du plus grand bien de tous. " Nous étions convaincus ajoutaient-ils, que Sa Grandeur donnerait plus tard son approbation en voyant ce temple achevé—un des plus beaux du pays—et ils continuaient ainsi à donner, à l'appui de leurs prétentions, les raisons les plus fortes qui les avaient induits à agir comme ils l'avaient fait.

Le 18 décembre 1848, le Rév. M. C. F. Cazeau de si douce mémoire, le regretté Prélat et premier Supérieur de l'Université-Laval, fut envoyé à l'Isle-Verte comme une espèce de médiateur entre les habitants et leur Evêque. Il étudia la question sur toutes les faces, il entendit les raisons des habitants, et le 17 janvier 1849, son Procès-Verbal exonérait de tout blâme les contribuables de l'Isle-Verte. D'après M. C. F. Cazeau, les habitants avaient eu raison de changer les dimensions de l'église, agissant en cela pour le bien du plus grand nombre. La nouvelle église se trouvait donc à avoir 140 pieds de longueur sur 62 de largeur et 35 de hauteur ; dans la partie postérieure de l'église il devait être bâtie une sacristie de 62 pieds de longueur sur 36 de large. Mgr de Québec approuva le Procès-verbal de M. C. F. Cazeau par un décret publié le 24 février de la même année 1849. Les dimensions de l'église étaient fixées, les doutes disparus, il ne restait plus qu'à continuer les travaux avec vigueur et c'est ce que l'on fit aussi avec une ardeur et un entrain peu ordinaires. C'était l'accalmie après les heures sombres de craintes et de doutes.

C'est sous M. Doucet que la grande voix du Grand Vicaire Mailloux se fit entendre d'un bout de la Province du Canada à l'autre déclarant une guerre à mort à l'intempérance et à l'ivrognerie, ce vice hideux qui nous fait tant de mal. Il était le généralissime de cette grande armée des zélateurs de l'œuvre de la tempérance et chaque jour de nouvelles recrues venaient augmenter le régiment de la croix. Dans toutes les paroisses, on faisait une propagande active, et chaque pasteur se constituait le chef de la croisade nouvelle montant à l'assaut de cette forteresse immonde où le dieu de l'ivrognerie tient ses quartiers toujours achalandés.

A l'Isle-Verte, il y eut des conversions retentissantes, et M. Doucet voulant que le souvenir des bonnes résolutions prises ne s'envolât pas sous le souffle de l'oubli, il dressa sur un point culminant faisant face à l'église un immense "*Calvaire*" qu'on appela le "Monument de la Tempérance." Une grande croix en bois s'élançait dans les airs, semblant protéger de ses deux bras étendus le village bâti à ses pieds. Ce monument, vu de loin, jetait dans l'âme des passants une

impression poignante, une émotion indéfinissable.

O crux, Ave, spes unica,
Mundi salus et gloria !

La croix ! voilà le drapeau sous lequel les canadiens devraient toujours marcher. *In hoc signo vinces !* lisait Clovis dans le ciel de la Gaule païenne ; et de nos jours ces admirables paroles ont encore leur application. La croix ! on la retrouve partout ; sur la poitrine des croisés, sur le cœur des Vendéens, à la boutonnière des braves ! et il fait bon de rappeler, par des monuments significatifs, que la croix ayant été le partage de l'Homme-Dieu ici-bas, on ne doit pas craindre de porter la nôtre, quelque pesante qu'elle puisse être.

O vieux calvaire ! O sainte solitude !
Doux monument qui borde le chemin,
Abri du mendiant quand le soleil est rude...
Au vieux calvaire encor quand la nuit tombe
Quelque vieillard—un baton à la main,
Vient apprendre à braver le calme de la tombe
Et l'espoir brille à son front plus serein.

Cette croix n'existe plus aujourd'hui, ainsi que l'escalier de quatre-vingt marches qui y conduisait. Le vent l'a déracinée pen-

sent les uns ; une main sacrilége l'a renversée, disent les autres.

***

Le 27 juin 1849, Mgr Turgeon, de sainte mémoire était en visite pastorale à l'Isle-Verte. Il n'était alors qu'administrateur et nommé Evêque titulaire de Sydney. Les habitants de l'Isle-Verte, encore tout heureux des décisions de Mgr Signaï au sujet de leur nouvelle église, ne ménagèrent pas leur temps et leur zèle pour recevoir dignement leur nouveau titulaire appelé à devenir lui-même le plus haut représentant de hiéarchie catholique, en ce pays.

Sensible à cette marque d'affection particulière, Mgr Turgeon remercia chaleureusement les habitants de l'Isle-Verte dont le zèle et l'empressement à réhausser par leurs décorations les solennités d'une visite épiscopale étaient certainement à leur plus grand honneur.

Le 20 décembre de la même année, le Revd. M. Belzille assistant-secrétaire de l'Archevêché, venait à l'Isle-Verte y ériger avec une grande pompe et au milieu d'un vaste concours de fidèles venus des paroisses envi-

ronnantes, un magnifique chemin de Croix acheté spécialement pour la nouvelle église. C'était une cérémonie toute nouvelle pour les habitants de la Paroisse, et bon nombre de curés voisins réhaussèrent par leur présence la solennité de la fête. Ont signé l'acte d'érection les Rvds. I. Doucet. O. Hébert, J. Loz. Marceau, et F. H. Belzille.

L'année suivante, les épreuves les plus rudes vinrent assiéger l'Isle-Verte. C'était vers le milieu du mois de juin 1850. M. Barry qui dirigeait l'établissement que les messieurs Price avaient sur la Rivière-Verte pour l'exploitation de leurs limites à bois, fit venir de l'Irlande bon nombre de ses compatriotes qui arrivèrent dans la paroisse atteints du typhus, cette terrible maladie qui ne pardonne pas. Le bâtiment à voiles qui les avait amenés à son bord jeta l'ancre au bout d'en bas de l'île verte, et la terrible nouvelle que l'épidémie décimait les nouveaux arrivants se communiqua bientôt dans tout le village où une panique menaça d'avoir lieu. La voix du curé Doucet unie à celle du Dr Desjardins. (aujourd'hui à Ste Anne de la Pocatière). rassura les plus épouvantés, et l'on procéda

avec des soins infinis au débarquement de ces pauvres malheureux arrivant malades sur un sol étranger.

Le Dr Desjardins donna toute son attention et tous ses soins aux pauvres malades et il vit bientôt le fléau disparaître d'au milieu de la paroisse de l'Isle-Verte sans faire un trop grand nombre de victimes.

Alors que sévissait l'épidémie du typhus, un triste accident vint augmenter le malheur de la situation. On aurait dit qu'une main invisible s'appesantissait sur la paroisse de l'Isle-Verte pourtant assez éprouvée jusque-là. Deux écluses barraient alors comme aujourd'hui la Rivière-Verte à une distance de quelques arpents seulement, et entre ces deux écluses une *digue* avait été construite pour retenir, près du moulin à scie, une foule de planches de rebut. C'était au printemps et le courant de la rivière était très fort Quatre hommes du chantier travaillaient un bon matin sur cette *digue*, lorsque pressée par la masse des eaux impétueuses, elle vint se rompre.

Il y avait là en ce moment O'Kiff, Banville, St Pierre et un autre Irlandais dont

nous ignorons le nom O'Kiff qui savait nager sauta à l'eau et descendit les rapides. Les trois autres se cramponnèrent au bois de la *digue*, sautèrent dans cette position les rapides qu'O'Kiff venait de traverser à la nage et arrivés derrière les magasins d'aujourd'hui appartenant à MM. Chs. Bertrand & Compagnie, Banville fut sauvé par le notaire Chamberland et les deux autres réussirent à sauter à terre. Quelques secondes encore et les trois pauvres malheureux étaient entraînés au pied de l'écluse où ils se seraient broyés sur les rochers à fleur d'eau.

Quant à O'Kiff, emporté par le courant rapide, il ne put gagner terre et il dut sauter l'écluse, haute de plus de 15 pieds. Son corps fut retrouvé le lendemain à l'embouchure de la rivière. On lui fit des funérailles splendides auxquelles toute la paroisse assista. C'était un homme bien instruit que cet irlandais O'Kiff, ayant des manières distinguées et très affables. Sa mort fut considérée comme une perte sensible pour l'Isle-Verte. C'était là de dures épreuves en peu de temps, sombres drames de la vie qui font penser et nous inclinent comme malgré nous vers nos misères

et les mesquineries de cette pauvre vie qui n'est qu'un passage, après tout, et qui mérite peu l'attachement pourtant bien fort que chacun lui porte.

***

On peut dire que sous le ministère de M. Doucet, la paroisse de l'Isle-Verte, était à son point culminant, à l'apogée si l'on aime mieux. Elle était devenue un centre important, à tel point que les ministres d'alors jetaient les yeux sur elle pour faire de l'embouchure de sa rivière un port de mer où les bâtiments fussent à l'abri des tempêtes et des bourrasques. Il y avait trois noms sur la liste, trois paroisses se disputaient pour ainsi dire la palme de la victoire : Trois-Pistoles, l'Isle-Verte et la Rivière-du-Loup. L'Isle-Verte semblait devoir l'emporter sur ses voisines, non-seulement à cause des nombreux chantiers et du commerce qui s'y faisaient chaque année sur une grande échelle, mais surtout à cause de sa position avantageuse : en effet, entre l'Isle-Verte et la terre ferme, il y a un hâvre naturel assez vaste pour contenir plusieurs navires de forts tonnages et les mettre parfaitement à l'abri du vent et

des ouragans subits. Lors des chargements du bois faits dans les chantiers d'hiver par les MM. Price, il y avait jusqu'à trois bâtiments voiliers ensemble dans le chenal entre l'Ile et la terre du sud.

Un bon matin d'été, un joli petit steamer arrivait au détour de l'ile verte ayant à son bord l'Honorable M. Cauchon, MM. Roxers et Keeper envoyés par le gouvernement en exploration et devant faire un rapport pour servir de base à une décision définitive. Ces messieurs examinèrent l'ensemble des avantages qu'offrait le port de l'Isle-Verte et se déclarèrent publiquement enchantés des lieux qu'ils visitaient pour la première fois. On leur présenta une adresse de circonstance, puis ils partirent pour les Trois-Pistoles, après avoir pris le repas chez M. Barry, gérant pour les MM. Price.

La chance ne devait pas être du côté de l'Isle-Verte. La Rivière-du-Loup n'était pas non plus sans offrir de grandes commodités pour un port de mer..... aussi l'emporta-t-elle sur ses deux autres rivales ; le quai y fut de suite commencé.

C'est encore sous M Doucet, en 1849, que

l'on vit s'établir le Bureau d'enrégistrement à l'Isle-Verte ; c'était une seconde division du comté de Rimouski. Rimouski avait son bureau depuis longtemps déjà—tout comme il était le centre des affaires municipales de Témiscouata et Rimouski. Cette innovation arrivait à point pour donner un regain de vitalité et d'importance à l'Isle-Verte.

Restait à choisir le nouveau titulaire. On ne se demanda pas longtemps : qui sera Régistrateur ?—car M. Taché, qui était alors député du comté, s'empressa de nommer M. John Heath, Notaire, Régistrateur à l'Isle-Verte, passant par dessus la tête du Notaire L. N. Gauvreau dont les chances étaient très fortes cependant. M. John Heath étant mort en novembre 1874, le député au local d'alors, M. Elie Mailloux, de St Arsène, résigna son mandat, et s'en vint résider à l'Isle-Verte comme régistrateur. Mais à cette époque, le bureau d'enrégistrement n'était plus une subdivision de la circonscription d'enrégistrement de Rimouski.

Depuis 1861, le comté de Témiscouata marchait seul, n'unissant plus ses destinés à celui de Rimouski, et envoyait au parlement un député ayant un double mandat. L'Isle-

Verte, crée chef lieu du comté du Témiscouata et possédant une cour de circuit depuis 1853 garda le bureau d'enrégistrement avec son titulaire actuel, M. Elie Mailloux.

***

Comme nous l'avons vu bien des événements se sont passés durant les quinze années que M. Doucet resta curé de l'Isle-Verte, L'heure du départ allait sonner pour cet homme de bien dont le cœur était animé des plus grandes vertus. Quinze années de dévouement et de charité l'avaient entré profondément dans l'estime et la vénération de ses paroissiens ; tout un ministère de zèle pour le bien des âmes et le progrès matériel et intellectuel de sa paroisse le rendait cher à tous. Aussi, son départ de l'Isle-Verte ne souleva que des regrets et fit couler bien des larmes. Oh ! oui elle est bien divine la religion qui enfante de tels hommes !

M. Doucet quitta l'Isle-Verte au mois d'octobre 1852, laissant derrière lui une œuvre durable et des travaux importants. On lui présenta une adresse d'adieu accompagnée d'une montre d'or comme marque d'estime profonde et de vénération sincère. Il partit

aimé, regretté de tous pour s'en aller dans l'archidiocèse de Québec, où la mort est venue le surprendre dans la force de l'âge, il y a quelques années Il était alors curé de Ste Hélène, comté de Kamouraska.

CHAPITRE X

L'Isle-Verte depuis 1852 *jusqu'à* 1882—*Principaux événements—Une lettre de J. C. Taché.—Les " Habits Rouges " et l'affaire du Trent !*

L'Abbé L. Provencher (1852-1854.)

Ce n'est pas sans un regret, sans une peine sincère que les habitants de l'Isle-Verte virent le départ de M. Isidore Dou et. Comme nous l'avons dit, il laissait derrière lui un monument durable : l'église actuelle ; cependant le ciel ne lui donna pas le temps de la voir complètement terminée.

L'abbé Provencher arriva à l'Isle-Verte au mois d'octobre 1852. Il venait y continuer l'œuvre de son prédécesseur. Homme de science profonde, rechercheur infatiguable, bourreau de travail, si nous pouvons parler ainsi, il n'était peut-être pas fait pour le

service actif. Les loisirs d'une retraite et le charme d'un travail intelligent à travers les sciences naturelles lui convenaient mieux. Toutefois, il suivit le courant des idées de progrès et d'avancement qui se manifestaient hautement alors. L'Isle-Verte prospérait d'une prospérité pleine de vigueur, pleine des plus belles promesses Son commerce comme sa population (1) avaient pris de l'extension à mesure que le défrichement des terres allait en augmentant et que les communications, entre paroisses, devenaient de plus en plus faciles.

L'émigration n'était pas encore parmi nous à l'état de fléau, et les cultivateurs restaient autour du clocher, plus contents de leur sort, en apparence parfois misérable, mais toujours rempli de charmes secrets et de consolations profondes. L'Isle-Verte avait donc une importance marquante en 1852, et M. Provencher, pour se mettre au niveau des idées et des faits accomplis, ne se montra pas retrograde, sachant bien qu'en ce siècle de progrès celui " qui n'avance pas, recule ! "

(1) Population, 2,663,—dont 2,661 catholiques et 2 méthodistes. Voir Rec. 1851.

Homme de lettre et comprenant le rôle si vaste que l'éducation a joué et est encore appelée à jouer parmi nous, il eut l'idée d'appeler à l'Isle-Verte les sœurs religieuses qui se consacrent à l'éducation de nos jeunes filles. On se mit à l'œuvre généreusement et en peu de temps l'Isle-Verte voyait s'élever tout près de l'église une magnifique demeure aux larges proportions, prête à recevoir les religieuses enseignantes.

Mais hélas ! elles sont encore attendues et ne viennent pas. Pourquoi ne vinrent-elles pas, me direz-vous ? Mystère ! Nous savons que la bâtisse est là servant aujourd'hui de maison d'école pour les garçons, elle est là rappelant à la génération qui pousse l'idée généreuse de M. Provencher. Ce projet était pourtant destiné à faire un bien énorme à la paroisse et augmenter d'autant son importance déjà reconnue et incontestée.

Il fallait être plus prévoyant, plus clairvoyant. Il y avait peut-être alors peu d'esprit d'initiative. On s'endormait peut-être trop sur les lauriers facilement acquis ; rien d'étonnant alors que cette entreprise tombât à l'eau, causant ainsi des dommages considéra-

bles à la paroisse qui n'en calcula pas dans le temps toute la véritable étendue.

En effet, l'Isle-Verte possèderait aujourd'hui un couvent magnifique où viendraient s'abreuver aux sources vives de l'instruction chrétienne et de l'éducation morale, une foule de jeunes filles venues de toutes les parties du comté et d'ailleurs. L'Isle-Verte destinée à devenir dans la suite le chef-lieu du beau et vaste comté de Témiscouata méritait à tous égards, l'honneur d'avoir un couvent parmi ses habitants.

1854 est une date quasi mémorable dans les annales du pays. Les idées étaient au développement rapide de la colonisation et tout ce qui paraissait enrayer les progrès de l'agriculture en Canada fut extirpé jusque dans sa racine.

Ce fut une joie générale lorsqu'on apprit la nouvelle de l'abolition de la Tenure seigneuriale. Ce système —bon à l'origine de la colonie—levier puissant aux premiers temps de la colonisation et du défrichement, était devenu nuisible et quasi-ruineux pour les censitaires et c'est heureux qu'il ait été aboli. Son utilité ayant cessé—il passait dans le domaine des choses enfuies.

Cette année 1854 vit aussi le départ du Révérend Onésime Provancher. La providence l'appelait à jouer un rôle plus en rapport avec ses aptitudes et ses ambitions toujours dignes sur un théâtre plus approprié. Son départ ne fut pas marqué sans regret sincères. Il avait eu ses idées comme les paroissiens les leurs ; mais admettons qu'il comprit ses devoirs de prêtre en voulant doter l'Isle-Verte d'un monument digne d'elle et de ses tendances et de ses aspirations d'alors

C'est un savant dont notre pays s'honore aujourd'hui et dont la réputation deviendra grande jusqu'à l'étranger. Ecoutez ce que l'abbé Appolinaire Gingras dit de M. Provancher, dans ses " impertinences à l'eau de rose " :

Si quelqu'un veut que Provancher
Ignore une plante secrète,
Que le bon Dieu crée en cachette
La plante qu'on veut lui cacher.

On ne dit pas de ce savant
Que l'homme a blanchi dans l'étude:
Il n'est pas blanc! L'écorce est rude,
Mais le cœur est de diamant.

Ce dernier vers est tout son éloge et il nous dispense d'en dire plus et moins bien sur le savant naturaliste canadien.

En 1854, M. J. C. Taché était le député des comtés unis de Rimouski et Témiscouata, et il faisait déjà présager le rôle important qu'il était appelé à jouer.

Nous le savons littérateur émérite, homme d'une activité dévorante et dont les travaux de tout genre attestent une âme peu commune, une intelligence hors ligne. Médecin, il pratiqua consciencieusement, fit des recherches et étudia sans cesse : témoin son étude sur la lèpre de Tracadie où il a fait preuve d'une vaste érudition jointe à la connaissance complète du sujet qu'il avait à traiter. Il eut même des moments où la poésie l'enivra ; l'aile de la muse était venue lui caresser le front. Aimant les bois et leurs voix mystérieuses, adorant la mer, les champs, l'air pur et la liberté, il a écrit ses impressions à l'eau forte dans une étude qui est restée le modèle du genre et qu'on appelle " Forestiers et Voyageurs."

A cette heure où le calme de la vie est venu le frapper à sa porte ; maintenant que les années ont un peu neigé sur sa tête, encore belle et expressive, il doit lui être doux de revenir sur le passé. Quel est le

voyageur qui, au soir de sa journée, ne se retourne pas pour mesurer du regard l'étendue de la route parcourue ? Et ne sommes-nous pas tous des voyageurs à travers les sombres déserts de la vie, allant vers " ce grand inconnu " qui nous attire et nous épouvante ?

Il ne devait pas seulement méditer, lui dont l'âme ardente avait des ailes pour s'élever bien haut ; il devait prier puisqu'il était poète et d'ailleurs tout homme prie lorsqu'il admire la terre, les cieux et l'onde et lorsqu'il croit en Dieu comme il y croyait.

Représentant des comtés unis de Rimouski et de Témiscouata de 1848 à 1857, on ne le connut que pour le prendre en estime et de nos jours encore le nom de J. C. Taché sonne haut et ferme et se prononce avec respect. Un jour, la raconnaissance, bien mieux, l'enthousiasme né d'un attachement sans borne, porta les électeurs de Témiscouata à lui offrir un gage de leur amitié et de leur affection pour sa personne : c'était une magnifique montre d'or avec une chaîne de prix. L. N. Gauvreau, notaire à l'Isle-Verte, fut chargé de lui présenter ces cadeaux, et

voici la lettre qu'il reçut dans la suite de M. Taché :

Aux citoyens du comté de Témiscouata,

MES AMIS,

J'accepte avec bonheur le cadeau que vous m'offrez et je vous remercie surtout de l'adresse qui l'accompagne : l'un et l'autre me seront un souvenir précieux de nos rapports ensemble.

Si la vie publique a ses déboires, ses difficultés, ses dégoûts, elle a aussi ses consolations ; et à la suite du témoignage de sa propre conscience, quand on a l'approbation d'hommes comme vous, mes amis, on peut se rire de bien des misères.

J'étais sûr que vous étiez en communion de principes avec mes électeurs de Rimouski, car tous ceux qui vous ressemblent ont voté pour moi.

Vous m'avez compris parfaitement quand vous me dites que ma politique, mes tendances et mes aspirations ne sont pas au succès de certains hommes, de certains partis, de certaines factions, car les hommes meurent, les partis changent ou se dissolvent, les factions périssent ; mais la société reste là pour recueillir le bien ou le mal qu'on a semé dans son sein.

Nous sommes dans des temps difficiles, à une époque de transformation, dans un siècle de progrès matériels, ne nous laissons pas éblouir par ce mouvement, par ces apparences ; en dehors des institutions politiques, au-dessus de la prospérité matérielle, il est des choses de l'ordre intellectuel et de l'ordre moral qui sont d'une plus grande importance encore, veillons-y, mes amis.

Je voudrais pouvoir vous en dire plus long, mais en outre que le temps me manque, mes idées viennent trop lentement au gré de mon impatience de vous les exprimer, car, comme le dit le Père Lacordaire : " Il faut être libre

" pour exprimer sa pensée et on ne l'est pas quand la recon-
" naissance nous a enchaîné. "

Au revoir, mes amis, je ne vous oublierai jamais.

J. C. TACHE.

Rimouski, 1er Sept. 1854.

Les commentaires sont inutiles.

M. Provancher quitta donc l'Isle Verte dans le mois d'Octobre 1854 alors que l'abbé Jean Baptiste Gagnon était nommé curé à sa place. Il laissait l'Isle Verte prospère grandissant à vue d'œil, et étendant vers le sud le défrichement des terres destinées dans un avenir rapproché à donner l'aisance à bon nombre de colons qui ne faisaient alors que commencer à cultiver sur une étendue de terrain assez considérable.

Révd. M. J. Bt Gagnon—(1854-56)

Monsieur Gagnon était le cinquième curé de l'Isle Verte, celui à qui revient l'honneur d'avoir mis, pour ainsi dire, la dernière main à la splendide église en pierre bâtie par les habitants de l'Isle Verte, d'abord par souscriptions volontaires puis au moyen de réparations authentiques.

Au mois de juillet 1885, Mgr Charles François Baillargeon vint à l'Isle Verte, y faire la visite pastorale. Cette visite empruntait aux circonstances un intérêt tout particulier. L'église neuve, presque finie, n'attendait plus que la main d'un dignitaire de l'église pour être bénie et consacrée. On espérait que Mgr profiterait de sa visite à l'Isle Verte pour consacrer le nouveau temple et le bénir. Quel ne fut pas le désappointement des gens en apprenant que la solennité était renvoyée à l'automne.

Dès le 3 octobre 1855, l'Isle Verte revêtait ses habits de fête. L'enthousiasme était dans tous les cœurs et la joie se lisait sur tous les fronts. C'était une fête inaccoutumée que celle-là où l'on bénissait solennellement l'église de la paroisse, qui s'élevait orgueilleuse et pavoisée, au bord du chemin royal. Dès l'aube, on vit accourir les habitants des paroisses voisines, venant se mêler à la foule des paroissiens de l'Isle-Verte, pour être témoins d'une des plus belles cérémonies de l'Eglise Catholique. Ce fut un jour mémorable dont on garda longtemps le souvenir, un de ces jours ensoleillés où l'âme s'impres-

sionne d'autant plus que la fête est plus belle, plus grande, plus en rapport avec les sentiments éprouvés.

Aussi quelle grandeur dans les cérémonies de l'église ! Quel charme n'ont-elles pas ? Quel langage convainquant ne prennent-elles pas ? Elles émeuvent, elles inspirent, elles consolent l'âme humaine et élèvent bien haut les cœurs émus. Qui de nous n'a gardé de sa jeunesse—le printemps de la vie—le souvenir bienfaisant et consolateur des cérémonies de la première communion et de la confirmation ? Notre âme d'enfant en est restée doucement et agréablement flattée et impressionnée. C'est comme une grande image qui survit à tout ce qui est le passé, à tout ce qui fut et ne reviendra pas. Jours bénis ! jours heureux de la première communion ! celui qui les oublie a dû sentir déjà sur son âme passer le souffle des passions mauvaises,— véritable *simouns*, ce vent du désert qui déracine et dessèche tout.

Aidons à réhausser la grandeur des cérémonies religieuses. Donnons-nous bien garde de travailler à ce qu'elles perdent de leur beauté et de leur sublimité. Aidons-les

par nos chants et nos cantiques aux jours des grandes fêtes. Aidons-les encore par nos empressements dans les décorations lorsque le jour—le grand jour de la Fête-Dieu, - est arrivé.

Voici l'acte de bénédiction de l'église de l'Isle-Verte : " Le trois octobre mil huit " cent cinquante cinq, nous. Prêtre soussigné, " curé de St-Simon, sur l'invitation de M. " Jean Baptiste Gagnon, curé de cette paroisse, " nous avons fait la bénédiction de la nou- " velle église en présence de

M Narcisse Bélanger, Ptre,
curé de St Arsène.
M. Th. Aubert DeGaspé, Ptre (1)
curé de St Eloi.
MM. Louis Bertrand, Marchand
Charles Bertrand, "
Achille Bertrand, "
L. N. Gauvreau, N. P.
John Heath, Régistrateur,
Hospice Desjardins, M. D.
Jean Emilien Fraser, N. P.

Tous paroissiens de l'Isle-Verte.

---

(1) M. DeGaspé qui vient de mourir (1889) avait été vicaire à l'Isle-Verte en 1850. Juste 200 ans après que le chef de la famille de DeGaspé, Chs. Aubert de la Chesnaye, eut pris possession de la seigneurie de l'Isle-Verte.

Sous l'administration du Révérend M. Gagnon, il se passa dans la paroisse de l'Isle-Verte un fait aussi étrange qu'inatiendu. Le révérend M Doucet, à la tête d'une souscription volontaire et généreuse, avait acheté une magnifique statue de la Ste Vierge qui devait être installée solennellement le jour qui verrait la bénédiction de l'église neuve. Sous M. Provancher, les habitants demandèrent de dévancer l'heure de l'installation de la statue de la Ste-Vierge achetée par M. Doucet. Cette demande, bien légitime et qui faisait honneur à la piété et au zèle des habitants de l'Isle-Verte pour la Très Sainte-Vierge, fut refusée sous nous ne savons quel prétexte. A peine l'église était-elle bénie et décidément ouverte au culte, M. Gagnon, à la demande de bon nombre des habitants de la paroisse, s'empressa, lui, d'exposer à la vénération des fidèles la statue qui menaçait et allait en effet devenir légendaire dans la paroisse. Il parait que cette statue, si elle avait eu le mérite d'exciter l'admiration des uns par sa beauté réelle et son travail artistique, par contre, elle n'avait pas manqué de blesser quelques prudes de la localité, et c'en

était assez pour que la discorde éclatât dans le camp.

Sous le fallacieux prétexte qu'elle n'était pas assez décente, certaines personnes inconnues profitèrent des ombres de la nuit pour entrer dans l'église et y commettre le sacrilège enlèvement de la statue qu'ils allèrent, suivant les uns, jeter à la mer, tout près de l'Ile Verte, suivant les autres, enterrer à quelques perches de distance de l'église, dans la direction du Nord.

Nous nous étonnons qu'on n'ait pas à l'instant même réparé l'outrage fait à la Mère de Dieu, en souscrivant de suite pour l'achat d'une nouvelle statue qu'on aurait installée avec pompe. Ce mouvement réparatoire aurait pris les proportions d'une solennité grandiose, d'une fête sans précédent dans les annales de l'histoire religieuse des paroisses et l'on aurait vengé dignement la mère et son fils.

Monsieur Gagnon ne resta que deux ans curé de l'Isle-Verte. C'était un homme trop bon, d'un caractère trop doux pour être énergique. Toutefois, il ne manquait pas d'une certaine énergie de volonté qui le conduisait

sûrement au but qu'il avait en vue et qu'il croyait être dans l'intérêt de la vérité et de la justice. Missionnaire pendant plusieurs années, il avait acquis une grande connaissance des hommes et des choses, qu'il savait mettre à profit lorsqu'il survenait quelque conflit dans une paroisse. Il allait être remplacé par M. Lazare Marceau.

Révd M. Lazare Marceau (1856 à 1870)

Le premier soin de M. Marceau en arrivant à l'Isle-Verte, fut de donner son attention à l'ornement intérieur de l'église. Il voulait suivre la marche de ses prédécesseurs et travailler à faire de l'église paroissiale un des plus beaux temples de Dieu, en bas de Québec. Secondé dignement par la bonne volonté et le zèle pieux des habitants, il lui était facile d'arriver à cette fin.

L'entreprise, assez onéreuse, fut confiée à M. F. X. Berlinguet, architecte de Québec, et en admirant aujourd'hui les trois autels qui parent l'église de l'Isle-Verte, en examidant de près la beauté artistique des panneaux sculptés qui ornent les murs de chaque

côté du maître-autel, on peut dire que M. Berlinguet s'acquitta de son ouvrage avec honneur. Il y a du goût dans tout cela, il y a ce nous ne savons quoi de fini qui dit que la main d'un artiste a passé par là en y laissant son empreinte.

Le chemin de croix, d'ancienne date, n'allait pas aux murs blanchis de la nouvelle église. Aussi le Rév. M. Marceau s'empressa-t-il d'en acheter un nouveau qui fut installé avec grande pompe. Il était à peine érigé que Mgr Baillargeon, de sainte mémoire, arrivait à l'Isle Verte pour y faire la visite pastorale.

Nous étions alors au 12 septembre 1861. Il y avait comme un frisson de malaise dans l'air. C'était comme un pressentiment de guerre prochaine. On avait appris la capture de messieurs Slidell et Masson à bord du vaisseau de la malle anglaise, le " *Trent* " par le capitaine Wilks, commandant le " *San Iacinto* " pendant la guerre civile aux Etats-Unis. On connaissait la sommation de Lord Lyons aux américains de faire apologie, et le refus de la République de se rendre à cette injonction. Les relations entre ces deux pays

devinrent tellement tendues qu'elles finirent par se rompre tout-à-fait, et l'Angleterre, craignant une invasion des troupes américaines sur le territoire du Canada, envoya des troupes parmi nous pour protéger les frontières contre les Féniens. Les vaisseaux de guerre portant les troupes impériales étaient attendus de jour en jour. Ordre avait été donné aux gardiens des phares le long du St Laurent de tenir leurs fanaux allumés chaque soir du mois de décembre, car les frégates devaient remonter le fleuve jusqu'à Québec, si c'était possible.

Ouvrage inutile ; peines perdues ; les vaisseaux de guerre, pris par les glaces si nombreuses à cette saison de l'année, durent faire escale au Bic. On vit alors les canotiers de Lévis traverser les paroisses à la course allant aider au débarquement des troupes. Un bon matin de décembre, par un froid assez vif, l'Isle-Verte se réveilla aux cris des soldats et aux appels des clairons. On aurait dit les hordes de Colborne venant incendier quelques villages le long de la côte. Mais non, les allures des soldats anglais étaient plus pacifiques. On avait faim parmi les

" habits rouges " et les maisons des particuliers s'ouvrirent toutes grandes pour venir en aide à ces pauvres soldats fatigués et à moitié transis par un froid de loup.

Une partie de ces troupes se rendit à Québec et l'autre, croyons-nous, remonta le grand chemin de Témiscouata pour aller faire la patrouille du côté du Maine. Ce n'était là qu'un alerte, comme on le sait, et les soldats n'eurent pas même à faire le coup de feu avec les américains. C'était une mesure de prudence, une tactique militaire qui eut son bon côté, quoiqu'elle dut coûter énormement cher à la mère-patrie.

***

En 1868, la grande nouvelle réjouissante arriva parmi nous annonçant que le projet de construire un chemin de fer de Halifax à la Rivière-du-Loup où il devait se joindre au Grand-Tronc, était sur le point de se réaliser. Déjà les ingénieurs du gouvernement s'occupaient du tracé le moins dispendieux, déjà les contracteurs de partie du chemin projeté établissaient leurs quartiers ici et là, engageaient les hommes et se ravitaillaient de chevaux, de foin, de grains et de provisions.

Conçoit-on la joie sans pareille qui vint relever le courage des plus abattus ? S'imagine-t-on les réjouissances profondes qu'éprouva toute la population échelonnée sur les bords du St Laurent en bas de la Rivière-du-Loup, en voyant l'ère de prospérité qui s'annonçait pour elle ? Le chemin de fer allait ouvrir de nouveaux débouchés, augmenter la facilité des communications, partant plus de vie, plus d'activité et plus d'aisance. Le commerce devait nécessairement augmenter ; les denrées et les produits multiples de la ferme, du commerçant de l'ouvrier et de l'artisan allaient se frayer un une route plus facile, la valeur des propriétés ne pouvait qu'augmenter et les vastes régions, en arrière des paroisses établies au bord du fleuve, devaient cesser de demeurer inexplorées et incultes.

L'Isle-Verte, chef-lieu alors du beau et vaste comté de Témiscouata, allait pouvoir lutter à armes égales avec les paroisses en haut de la Rivière-du-Loup Possédant de vastes pouvoirs d'eau qui faisaient marcher trois ou quatre moulins très actifs, l'Isle-Verte, plus que tout autre paroisse, devait se

réjouir de voir passer à ses portes le chemin de fer Intercolonial, facilitant les exportations et lui ouvrant de nouveaux marchés du côté de St-Jean-Nouveau-Brunswick et Halifax L'Isle-Verte reprenait une activité qui semblait disparue avec le départ des hommes de chantiers et le brouhaha des grandes charges de planches et de madriers qu'on entassaient dans les barges pour les transborder dans la cale des navires à l'ancre entre l'Ile-Verte et terre-ferme.

L'Intercolonial venait donc à point jouer un rôle très important dans le progrès et le développement des paroisses échelonnées sur son parcours.

Ecoutez Arthur Buies à la page 133 de ses ' Petites Chroniques pour 1887." Ce que fera l'Intercolonial pour l'avenir du *Dominion* on ne saurait avoir dès maintenant une trop haute idée. Le voyage à Halifax auquel on ne pensait jamais jadis, qui prenait cinq jours il n'y a pas plus de deux ans, qui n'avait aucune espèce d'attrait, est aujourd'hui devenue d'occurance journalière. Nous devenons donc familiers avec les ressources, les développements et les mœurs de ces pro-

vinces maritimes qui ne vous intéressaient jamais que de loi en loin et dont nous ignorons à peu près la situation politique et commerciale : grâce à l'Intercolonial, nous allons être, désormais, en relations constantes avec les provinces maritimes et les îles du Cap Breton et du Prince-Edouard ; et ces provinces éloignées ne nous paraîtront plus comme les extrémités à peine sensibles d'une vaste confédération, mais comme partie intégrante de nous-mêmes, vivant de notre vie, confondues dans des aspirations communes, grandissant et se développant avec nous.

Voilà quel est le résultat déjà fort appréciable d'une ligne qui ne fonctionne que depuis un an (*) et qui, contrairement à toute attente, deviendra avant longtemps, une source de profits pour le trésor en même temps qu'elle est un bienfait incalculable pour toute l'Amérique Anglaise.

L'Intercolonial a coûté vingt millions ; eh, bien, soyons en heureux et fiers, il rapportera en proportion de ce qu'il a coûté ; il va être le grand moteur qui mettra en mou-

(*) Ceci était un écrit à Rimouski par M. Buies, durant l'été de 1877—un an après l'ouverture officielle du chemin Intercolonial.

vement tout un système de communications multipliées entre les parties diverses du Dominion ; il va être la grande artère principale de deux provinces importantes à laquelle se ramifieront bientôt une foule d'autres artères secondaires dirigées dans tous les sens ; enfin il va être le véhicule d'un énorme commerce qui ne fera que prendre avec les années des proportions de plus en plus merveilleuses,

Les circonstances sont pour elle ce qui est beaucoup de nos jours.

En 1859, les notables de l'Isle-Verte, réunis en assemblée au palais de justice, jetèrent les bases d'une association qui prit le nom de " Institut de l'Isle-Verte. " Leur but était de s'assembler à des époques régulières pour discuter et s'instruire, et de fonder une bibliothèque avec une salle de lecture où l'on serait venu puiser la science et passer agréablement les quart-d'heures de loisirs que la vie donne à chacun ici-bas. L'idée était belle et généreuse et personne ne se fit tirer l'oreille pour entrer dans un mouvement qui était tout à l'honneur de la paroisse et de ses citoyens.

On choisit alors comme président honoraire Sir N. F. Belleau.

Voici les noms des officiers : Louis Bertrand, Président actif.

Hosp. Desjardins, M. D. Vice-président

Charles Bertrand, Trésorier.

J. E. Fraser, N P. Bibliothécaire.

L. N. Gauvreau. N. P. Secrétaire.

Comité de Régie : Honoré Roy, Narcisse Bertrand, avocat, Ed. Barry, L. A. Bertrand, Alfred Doucet, arpenteur, Hubert Fraser, Cl. Raymond et F. V. Rouleau.

Le 17 Février, Sir N. F. Belleau envoyait à l'institut littéraire de l'Isle-Verte plusieurs volumes avec cartes et pamphlets. Malgré toute la bonne volonté des membres, l'Institut ne devait pas vivre longtemps. Les exigences de la vie emportèrent celui-ci celui-là dans des opérations qui demandaient tout leur temps et le nerf de la guerre venant à manquer, l'édifice croula. Encore un débris du passé qui nous instruit et qui nous parle.

Dix ans plus tard – le Président Honoraire de l'Institut de l'Isle-Verte, Sir N. F. Belleau alors Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec (1870 Août) et Lady Belleau vinrent visiter l'Isle-Verte où ils restèrent plusieurs jours, les hôtes de L. N. Gauvreau, frère de Lady Belleau.

Sir Narcisse méritait bien qu'on eut à l'Isle-Verte des égards pour lui :

***

Le 12 septembre 1861, M. Marceau, au milieu d'un grand concours de fidèles, établissait la Confrérie du St Scapulaire, et le 8 juillet 1865, Mgr C. F. Baillargeon faisait à l'Isle-Verte sa dernière visite épiscopale

En effet, deux ans après le 11 avril 1867, Mgr Baillargeon, dans une lettre pastorale, annonçait la division du diocèse de Québec et l'érection du diocèse de St-Germain de Rimouski avec Mgr Jean Langevin comme premier évêque. Voici le préambule de la lettre pastorale :

" Vous savez que M. T. C. F. qu'il a plu au Souverain Pontife d'ériger en diocèse tout le District de Rimouski, avec la partie voisine de celui de Kamouraska situé à l'est de la Rivière-du-Loup et de St Antoine, tout le District de Gaspé et la partie de la côte au nord comprise entre la Rivière Portneuf et l'Anse au Blanc, Sablon. Vous avez été de plus informés que Sa Sainteté a daigné nommer au nouveau siège Monsieur Jean Lan-

gevin, Principal de l'Ecole Normale Laval de cette ville."

Mgr Langevin fut consacré évêque le 1er Mai 1867 dans la cathédrale de Québec et le 15 il partait pour Rimouski où il fut reçu, avec enthousiasme, par tout un peuple heureux de voir au milieu d'eux un prince de l'Eglise destiné à devenir le Père commun des fidèles du diocèse nouveau que l'on venait d'ériger en bas de la Rivière-du-Loup.

Deux ans plus tard en 1869, Mgr Langevin venait passer quelques jours en visite pastorale parmi les habitants de l'Isle-Verte. Sa Grandeur a dû garder le précieux souvenir de cette réception enthousiaste qui lui fut faite alors. La joie était partout dans tous les cœurs émus et sur tous les fronts découverts. De toute part accourait une foule pieuse et recueillie, désireuse de voir pour la première fois l'évêque de Rimouski et recevoir, à genoux dans la poussière du grand chemin ou sur le seuil des maisons, sa sainte bénédiction.

Nous ne pouvons laisser passer ce grand nom d'évêque sans lui payer un tribut de reconnaissance et d'admiration pour l'encoura-

gement qu'il donne aux lettres et aux études, sérieuses, pour le zèle qu'il apporte dans l'accomplissement de sa charge de premier pasteur, pour l'affection profonde et raisonnée dont il entoure la jeunesse laborieuse qui a à cœur de se nourrir l'âme et l'intelligence, et pour le dévouement qu'il ne cessa de montrer en toute occasion à tout ce qui touche de loin ou de près aux progrès religieux dans son diocèse. Nous connaissons tous sa science sa tendre piété, sa prudence et sa fermeté au besoin Nous ne savons qui l'emporte de son zèle pour la discipline ecclésiastique ou de son amour profond pour le salut des âmes. Mgr Langevin a toujours été à la hauteur de sa position et " il sait cultiver avec soin et intelligence la part du vaste champ de l'Eglise qui lui a été assignée."

Ce que nous venons de dire de Sa Grandeur Mgr Langevin est peu de chose, et cependant, cela nous console et nous fait nous acquitter d'une dette d'affection et de reconnaissance, nous qui avons été l'objet de sa solitude toute paternelle , nous qui avons puisé dans ses avis et ses bonnes paroles le courage d'accomplir plus aisément le travail

de chaque jour, la tâche ardue de combattre les bons combats de la plume.

Au mois d'octobre 1870, M. Lazare Marceau quittait l'Isle-Verte pour s'en aller mourir curé de St Arsène. C'était un homme très austère, menant une vie ascétique, et paraissant toujours d'un abord difficile. Mais une grande bonté de cœur et une vaste générosité d'âme compensaient amplement ces défauts extérieurs. Sobre de parole, il n'avait pas l'éloquence de certains de nos prêtres d'aujourd'hui, mais il avait cette sainteté reconnue qui donnait à sa parole un poids et des effets magiques. Il emportait avec lui bien des regrets et des larmes, car il était aimé de ses ouailles.

Révérend M. Augustin Ladrière
(1870 à 1875)

1870 ! cette date là ne sonne-t-elle pas douloureusement aux oreilles des canadiens-français ? Le malheur de la France humiliée, vaincue, rampant aux pieds du Prussien pouvait il nous laisser indifférents, nous qui

sommes un peu ses enfants et dont toutes les affections se portent, chaudes et pénétrantes, vers ce coin du vieux monde qui fut le berceau de nos ancêtres ?

On ne saura jamais l'émotion profonde qui s'empara de toutes nos populations à la nouvelle que la France agonisait sous le talon des hordes barbares, et que le drapeau aux trois couleurs ne flotterait plus sur les murs de Metz et Strasbourg. Chaque revers des armées allemandes nous arrachait des cris de victoire et d'enthousiasme ; mais apprenait-on la défaite des Français qu'un sanglot convulsif nous étreignait la gorge et nous allions, l'âme en deuil, raconter la triste nouvelle aux habitants du village qui, d'ordinaire, ne reçoivent pas les journaux.

Que de larmes sincères ont coulé, sur nos bords, au souvenir, à la pensée de tes revers, ô France aimée ! Que de cœurs généreux et vaillants ont senti descendre en eux le deuil de la mort en apprenant les humiliations que venaient t'infliger les peuples de la Germanie ! Nos poëtes ont chanté tes malheurs d'une voix où la douleur montrait sa note sincère et profonde. Ils nous ont dit que tu te

relèverais plus forte, plus vaillante : puissent-ils avoir dit vrai !

L'église de l'Isle-Verte se réjouissait non pas des malheurs de notre pauvre mère-patrie, mais des solennités imposantes qui se déployaient au-dedans de ses murs. Fêtes sans pareilles dans les annales religieuses de la paroisse ! Réjouissances splendides prenant les proportions d'une vaste démonstration religieuse où tout se donnait la main pour réhausser l'éclat inaccoutumé d'une solennité dont tout un peuple ne perd jamais le précieux souvenir. M. Ladrière, homme de mérite et de goût, et rempli de zèle pour notre sainte religion, aimant le faste et les richesses aux grands jours de réjouissances religieuses, voulut marquer son passage à l'Isle-Verte par un de ces jubilés chrétiens dont la mémoire subsiste aussi longtemps que les hommes ne cessent pas d'oublier.

Sa Grandeur Mgr Langevin, de retour de Rome, avait bien voulu honorer l'Isle-Verte du don magnifique des reliques de Saint Zénon et de ses compagnons, et de celles du saint patron de la paroisse : Saint Jean - Baptiste. Ce fut l'heureux prétexte

d'une solennité religieuse que M. Ladrière voulut faire grande et digne, en l'honneur de ces saintes reliques.

Un orgue fut commandé de suite et arriva juste à point pour donner un regain de vitalité, un cachet de grandeur à ces fêtes d'installation. De plus, un magnifique tableau de St Jean-Baptiste décapité dans sa prison, venait justement d'arriver de Rome, sortant des mains du peintre Gagliardi ; don qui faisait certainement honneur au vénérable citoyen de l'Isle-Verte qui dort maintenant sous son mausolée de marbre au cimetière : le lieutenant-colonel Louis Bertrand. Ce tableau est d'un véritable artiste autant que nous pouvons en juger. St Jean-Baptiste est à genoux, au milieu de sa prison, les bras croisés sur la poitrine et le regard levé vers le ciel, d'où tombe, à travers la croisée, une lumière blafarde, qui se joue sur les parois et le sol en pierre de la cellule.

Le bourreau au torse nu, aux membres d'Hercule, a saisi de sa main gauche les cheveux de St Jean Baptiste, et de sa droite il brandit une épée qui va porter le coup fatal

et faire rouler la tête du martyr dans le plat maudit qu'Hérodiade, témoin de l'horrible scène, dans un coin de la prison, tient entre ses mains criminelles. Assis sur un pilier de pierre d'où part la chaîne meurtrissante que St Jean vient de voir tomber de ses pieds, un esclave demi nu tient de la main gauche une torche à la flamme mourante, qui jette sur toute ce tableau saisissant une lumière mi-sanglante, mi-lugubre d'un effet approprié et empoignant.

C'est simple et c'est grand. On regarde, on admire et l'on se sent ému comme en face d'un drame vivant où victime et bourreau sont en présence. C'est donc un tableau qui parle au cœur et à l'âme ; c'est l'œuvre d'un artiste et c'est un ornement digne de l'église et de son riche donateur. Ce tableau, richement encadré, touche presqu'à la voûte de l'église au-dessus du grand autel et frappe le regard lorsqu'on a franchi le seuil du temple Tel qu'il est aujourd'hui, il a coûté plus de sept cents piastres et est certainement le plus riche morceau religieux qui orne l'église de l'Isle-Verte.

Ce fut donc un évènement religieux que

cette cérémonie d'installation et de bénédiction.

Toute la paroisse accourut en foule pieuse et pressée. On voulait être témoin de la grandeur et de l'éclat de cette fête unique où l'on avait convié non-seulement les curés voisins, mais les principaux personnages des diocèses éloignés. C'est ainsi que Messire Thomas Caron, Vicaire Général du diocèse des Trois-Rivières vint en personne bénir le tableau de St Jean-Baptiste et présider à l'installation des saintes reliques. La Grande' messe fut chantée avec toutes les pompes accoutumées par le regretté Mgr Déziel, le vénérable et saint curé de Lévis trop vite descendu dans la tombe.

Le sermon de circonstance eût pour interprête digne en tout point d'une pareille tâche, le Rvd. M. J. B. Blouin qui prit pour texte de son discours : " Corpora sanctorum in pace sepulta sunt et nomina eorum vivent in æternum."

Une foule énorme encombrait la nef où les paroisses voisines étaient largement représentées ; on avait tenu à honneur, à l'Isle-Verte, de montrer que les cérémonies reli-

gieuses ne passaient pas indifférentes pour le peuple, et l'assistance le prouvait amplement.

Trois ans après sa première visite à l'Isle-Verte, Mgr Langevin revenait de nouveau en visite pastorale le 10 juillet 1872.

Monseigneur sut trouver dans son cœur d'évêque réjoui des paroles consolantes pour ceux-là qui avaient travaillés aux décorations et dont le zèle désintéressé montrait combien haut ils prisaient les bienfaits de la visite épiscopale, et quel prix ils attachaient à l'ornementation faite en l'honneur du représentant de Jésus-Christ parmi nous.

Dans le mois de février 1874, la neuvaine de St François Xavier avait lieu à l'Isle Verte.

Disons de suite que le Père Augier Oblat de Marie Immaculée, qui prêcha alors la neuvaine dans la paroisse possédait le don d'attirer les cœurs et de convertir les âmes. Ces apôtres ont une voix à nulle autres pareilles et leurs accents trouvent pour ainsi dire de suite, le chemin qui mêne droit au cœur de chacun de nous. Toute la Paroisse suivait donc les exercices de la neuvaine avec dévotion et avec zèle, ne voulant pas perdre une

seule de ces paroles tombant des lèvres du Révérend Père prédicateur. Des liens multiples semblaient unir les âmes fidèles à celle de l'apôtre dévoué venu de loin pour prêcher la parole sainte. Une communauté de sentiments sympathiques réunissait ensemble le prêtre et la foule, orateur et auditeurs.

Le 27 février, un vendredi au matin, le Rév. Père Augier monta lentement les marches de la chaire de vérité. Ses traits avaient pâli et la blancheur mate du marbre jetait sur son front un voile funèbre, signe avant-coureur d'une catastrophe sans nom Il parla, comme toujours, avec grâce, avec onction, avec chaleur même et termina son sermon par un " au revoir " énergique qui plana sur la foule comme un glas funèbre. Il y avait des larmes dans l'assistance et plus d'un, frappé de l'accent étrange des dernières paroles du prédicateur, sentit que le froid de la mort allait glacer, prête pour le ciel sans doute, une âme d'apôtre, une âme de Saint. Descendu de la chaire, fatigué, le front couvert d'une sueur froide, le Père Augier alla se jeter dans son lit au presbytère, cherchant dans le sommeil un repos pour ses douleurs.

le calme pour son cœur malade. Hélas ! oui, il devait y trouver le repos, mais celui de l'éternité bienheureuse après lequel il aspirait comme le cerf altéré, après la fontaine d'eau vive.

L'heure du dîner étant venu, on alla réveiller le Révérend Père. Son corps avait déjà la rigidité du cadavre. Il devait être mort depuis une heure environ. On ne se figure pas l'étonnement du personel du presbysère et la douleur et la consternation du peuple lorsqu'aux exercices de deux heures Mons. Ladrière annonça la mort soudaine et foudroyante du Rév. Père Augier.

Ce fut comme un long et douloureux sanglot comprimé dans toute la nef. On y pleurait à chaudes larmes et sans respect humain, tant la douleur était sincère et vraie.

A l'Isle-Verte on a toujours conserver le souvenir vivace et poignant de cette mort subite en pleine retraite dans un temps de pénitence et de mortification. Bien plus les fidèles se sont disputés les lambeaux de son humble soutane et plus d'une famille montre avec orgueil un morceau du vêtement du saint oblat de Marie Immauulée mort au

champ d'honneur " alors qu'il faisait la moisson dans la vigne du Seigneur."

Cette mort eut du retentissement et fut la cause de bon nombre de conversions dans la paroisse.

La mort du juste est un rayonnement.

Au mois d'octobre, l'Isle-Verte perdait le Révd. M. Ladrière. Il allait, en qualité de missionnaire, travailler au salut des âmes chez nos frères les canadiens-français exilés aux Etats-Unis. Notre plume est impuissante à dire tout le bien que nous voudrions de ce saint prêtre, obliger de s'exiler pour des considérations dont seul il était le juge et la douce victime.

Que dire maintenant de l'orateur sacré ? Jamais la chaire de l'Isle-Verte n'avait entendu de voix plus sympathique, plus touchante, plus pénétrante. Le timbre de sa voix était de crystal ; le geste, chez lui, était noble et gracieux, arrivant à point pour donner plus de relief à la phrase et faire tableau. Le style, toujours simple, ne manquait pas pour cela de grandeur. Il puisait dans son âme aimante et dans son cœur plein de zèle des flots d'éloquence émue qui ne

restaient pas sans effet. L'idée, nette, concise, ne se noyait pas dans une mer de paroles inutiles. Le but était entrevu, il fallait y arriver de suite et il y arrivait en véritable orateur qui connait son sujet et se sent aimé de la foule pieuse qui écoute.

M. Augustin Ladrière était un des prêtres les mieux doués du clergé canadien. Aussi son départ pour les Etats-Unis fut-il sensible à tous. Longtemps on espéra qu'il resterait à sa place aimée, mais il fallut se rendre à l'évidence le jour où le cœur brisé, la voie pleine de sanglots, les yeux voilés de larmes bien amères, il fit ses adieux à la paroisse. Il partait, vénéré, béni de tous, emportant les regrets inconsolabels de toute une paroisse qu'il aimait autant que chacun l'estimait et le vénérait.

La vie de missionnaire n'était pas faite pour lui aimant l'activité circonscrite à un lieu déterminé. Il succomba à la tâche trop ardue de visiter tous les centres canadiens. Malade plus du côté du cœur qu'autrement, il revint au Canada, mais pour mourir trop tôt curé de Notre-Dame du Sacré-Cœur, près de Rimouski.

Une belle intelligence qui s'envolait. Une voix d'or qui se taisait.

Le Révérend M. C A. Winter, premier chanoine de l'Isle-Verte. (1875-1882)

Mons. Winter arrivait dans la paroisse précédé par une réputation d'orateur bien méritée, d'homme de progrès, rempli de zèle pour le bien des âmes et dévoué entièrement au bien-être de ses ouailles. Il sut rester à la hauteur des idées qui l'avaient dévancé dans la paroisse et ne démérita pas aux yeux de ses paroissiens.

Deux mois après son arrivée dans la paroisse, il appela auprès de lui le révérend Père Charmont, des Frères Prêcheurs (Dominicains), en congé, pour cause de santé, à Rimouski et lui confia la tâche d'ériger solennellement la confrérie du Saint Rosaire.

Le révérend Père, dont l'éloquence entraînante et pleine de feu est bien connue,ne se fit pas prier pour venir et le 2 de décembre 1805, il arrivait à l'Isle-Verte,ouvrant les cérémonies par un discours des mieux pensés et des mieux dits. Plus de la moitié de la paroisse,docile à l

voix de son pasteur et du révérend Père prédicateur s'enrola sous la sainte banière du Rosaire, récompensant ainsi généreusement les efforts des zélés promoteurs de l'œuvre sainte.

Puis ce fut le tour des confréries de la Ste Famille en 1876 et de St Joseph et du Très-Saint et Immaculé cœur de Marie destinées à faire tant de bien dans les paroisses.

Nous le disons hautement : ces confréries, véritables régiments religieux où l'on s'enrôle à tout âge, sont un rampart contre le mal qui envahit le monde. C'est le cordon sanitaire contre l'envahissement des idées qui sont de ce siècle qu'on nomme " Le siècle du Progrès. " C'est le bouclier invulnérable qui nous défend des attaques subites et souvent répétées d'un ennemi qui veille sans cesse " et rôle autour de nous comme un lion prêt à nous dévorer. "

Le 19 juillet de cette même année 1877, Mgr Langevin faisait sa troisième visite épiscopale à l'Isle-Verte.

Cette visite de Mgr Langevin avait lieu pendant les vacances de 1877 et le ciel se mit de la partie pour aider à faire à notre Evêque une réception digne de lui et de Celui qu'il

représente ici-bas. Il y eut le soir procession des jeunes gens aux flambeaux, feux de joie tout le long de la côte qui surplombe pour ainsi dire le village. Enfin ! on multipliait les démonstrations de sympathie pour Mgr qui se sentait réjoui se voyant aimé de son peuple.

Ces visites reviennent tous les quatre ans au milieu des paroisses et l'on a beau vieillir, on y trouve un charme toujours rajeunissant, un plaisir sans cesse renouvelé. Cela nous aide à remonter le cours des ans en arrière et l'on se revoit jeune et l'on se revoit joyeux : cela suffit pour mettre une goutte de joie sincère, un rayon de soleil lumineux dans notre vie.

Mons. Winter, homme de goût et artiste à ses heures, trouva moyen d'orner l'église paroissiale de manière à satisfaire les plus exigents. Il fit faire à l'intérieur du temple des réparations magnifiques qui donnèrent plus d'élégance à l'ensemble du chœur. L'Isle-Verte possédait déjà les statues de la Sainte Vierge et de St Joseph, Mons. Winter voulut y joindre Ste Anne et St Joachim. Il parla de son projet qui n'était pas cependant irréa-

lisable, et après plusieurs collectes et des dons généreux, il eut le plaisir d'annoncer en chaire que Mgr Langevin bénirait les nouvelles statues de Ste Anne et de St Joachim.

En effet le 7 août 1881, Mgr Langevin, en visite pastorale à l'Isle-Verte, installa solennellement les deux magnifiques statues dans leurs niches élégamment faites, et de nos jours nous pouvons admirer de chaque côté des autels lattéraux les quatre statues artistiques qui sont un ornement pour l'église de l'Isle-Verte.

Sous le ministère de Mons. Winter trois morts vinrent jeter l'émoi parmi la population l'Isle-Verte.

Par un temps affreux de bourrasque violentes, le capitaine Joseph Levesque de l'Isle-Verte, voulut rejoindre l'équipage qu'il commandait à bord du bateau-crieur (Floating Light) trois mille en bas de l'île-Rouge. Malgré les conseils empressés de ses amis intimes, il partit pour la haute mer, seul en son vaisseau fragile. Tout alla bien jusqu'au détour de l'Isle où le vaisseau commença à fatiguer à la mer. Le capitaine Levesque paya

d'audace et voulut résister aux éléments conjurés.

Malheureusement, le capitaine Levesque, quoique capable et habile comme marin, se trouvait seul pour faire la manœuvre et il devait périr victime de son imprévoyance et de sa témérité. Une vague énorme, poussée par un vent de sud-ouest violent, vint engloutir la chaloupe qui disparut avec son conducteur au fond du fleuve d'où ils ne sont jamais revenus ni l'un ni l'autre.

Puis ce fut le tour de son frère, marin lui aussi, tué accidentellement par son propre fusil, un hiver qu'il était allé à la chasse sur le pont de glace entre l'Isle-Verte et la terre ferme. Son corps ne fut trouvé que le lendemain, un chasseur ayant été attiré auprès de la pauvre victime par les aboiements du chien qui n'avait pas voulu déserter le corps de son maître.

Triste trouvaille et plus poignante encocore la mission du prêtre chargé d'annoncer la terrible nouvelle l'effrayant épreuve à la famille éprouvée.

Ce n'était pas assez ! dans le mois de juin de la même année, un parent des deux

victimes, le pilote Petitgrew, tombant du haut du pont dans la cale de son navire à St Alphonse du Saguenay, et y perdait subitement la vie. Probe, honnête, religieux aimant à faire le bien sans ostentation, aimé de tout le monde, Edouard Petitgrew fut pleuré sincèrement et regretté de tous ceux-là qui l'ont connu pour l'apprécier à sa juste valeur. C'était un vieillard et il avait gardé du bon vieux temps ce cachet de distinction qui tend à disparaître à mesure que le flot démocratique des idées modernes monte avec les années menaçant de tout ensevelir.

Le Révd. Monsieur Winter ne resta que huit ans curé de la paroisse de l'Isle-Verte. Durant cet espace de temps, il trouva moyen de porter secours aux canadiens exilés aux Etats-Unis, soit par sa parole ardente,—car il était orateur dans le vrai sens du mot,—soit par ses conseils privés et son aide charitable à la vue d'un malheur ou d'une misère réelle. Fils de l'honorable juge Winter, de la Gaspésie, il fit de brillantes études au collége de Ste Anne. Parlant également bien les deux langues anglaise et française, il était en position de rendre des services signalés à nos

compatriotes de l'autre côté des lignes. Il profita de ses missions aux Etats-Unis pour prêcher l'œuvre du Séminaire de Rimouski, ce séminaire qu'il aimait tant et qu'un incendie est venu trop tôt détruire de fond en comble.

C'était un homme de mérite réel, une de ces âmes d'apôtre qui savent cultiver avec douceur et discernement la vigne du Seigneur. Aussi Mgr Langevin reconnaissant son zèle et ses capacités, l'appela à faire partie du chapître de Rimouski et le créa chanoine, titre qu'il conserva jusqu'à son départ de l'Isle-Verte en 1882, pour aller se fixer au Sable, dans le Michigan, continuant au milieu des canadiens-français expatriés l'œuvre à laquelle il a voué sa vie : suivre les nôtres et les rendre meilleurs en leur parlant de Dieu, de leurs devoirs et de la patrie absente.

Le diocèse de Rimouski, privé des secours de ce prêtre capable et dévoué, ressentit comme un vide difficile à combler. Mais la Providence veille à tout et ne permet pas que le troupeau catholique demeure seul, sans gardien vigilant et digne, sans pasteur dévoué et plein de mérite. La longue chaîne

des prêtres, comme celle merveilleuse de la succession des Pontifes de Rome, n'est pas encore brisée. Chaque année qui s'en va tomber dans le gouffre de l'éternité, vient ajouter un anneau à la chaîne qui se continuera ainsi sans fin tant que le monde sera monde et que Dieu n'aura pas envoyé aux quatre vents du ciel les anges du jugement dernier.

Le Rév. L. J. Langis, Chanoine (1882) *Curé actuel de l'Isle-Verte*

Mons. L. J. Langis arrivait à l'Isle-Verte précédé d'une réputation enviable et possèdant des titres réels à la confiance et à l'admiration de tous.

Quoi qu'appartenant au Diocèse de Rimouski, il resta longtemps sous Mgr Taschereau, aujourd'hui notre premier cardinal canadien, occupant successivement des charges très importantes, soit au Collége de Lévis, soit au séminaire de Québec, soit à l'Université-Laval. Revenu sous les ordres de Mgr Langevin, M. Langis soutint sa réputation d'hommes énergiques, entreprenant et plein de zèle. Aussi Mgr Langevin qui se connait

en homme ne tarda pas à le créer chanoine du chapitre de la cathédrale et à le placer à la tête du Séminaire de Rimouski, ce séminaire l'œuvre de Mgr Langevin.

Démissionnaire en 1881—M. Langis conserva son titre de chanoine et vint remplacer à l'Isle-Verte le régretté M. Winter.

Depuis le Rév. Père Charmont, la chaire de l'Isle-Verte n'avait pas encore retenti d'une voix plus forte, plus vibrante, plus autorisée. Son éloquence entraînante, persuasive, ne s'arrête pas en chemin ; elle s'insinue au plus profond des âmes, " *Vir bonus descendi peritus.*" Erudit et savant, il ne laisse rien dans l'ombre. Il examine tout à la lumière des faits et prononceun jugement définitif que ne réprouve jamais la morale même la plus sévère. D'une activité sans pareille, activité qui rendit de mauvais services à sa santé qui s'améliore cependant, il voit à tout et travaille pour l'avancement matériel et spirituel de la Paroisse. Déjà, d'importantes réparations pour plus de dix mille piastres vont être faites à l'église et à la sacristie et le presbytère a revêtu une toilette nouvelle qui en fait une résidence digne du Pasteur d'une paroisse.

En 1887, le Rév. M. Langis avait la pénible mission d'annoncer à Mad. Joseph Levesque, dont le mari avait péri en plein fleuve, alors que M. Winter était à la tête de la paroisse de l'Isle-Verte, que son fils aîné Wilbrod venait de se noyer accidentellement à Bass Lake, Ontario, alors qu'il traversait une rivière en canot. Famille bien éprouvée que celle-là. Le grand père du jeune Levesque disparut un jour dans la forêt : on le crut dévoré par les ours qui abondaient alors. Plus tard, le père se noie sous les yeux mêmes de ses matelots impuissants à aller lui porter secours ; son oncle David se tue accidentellement sur le pont de glace qui relie l'île à la terre ferme en hiver, et lui-même l'infortuné jeune homme, exilé loin des siens, trouve la mort dans les eaux d'une rivière tandis que son compagnon se sauve, et son frère Arthur, dernier soutien de sa mère, vient de se faire mutiler dans la collision de Rimouski (mars 1889.) Il était serre-freins sur les chars.

CHAPITRE XI

Tableau chronologique des missionnaires et curés, de l'Isle-Verte depuis 1711 *à* 1888

M. Auclair 1713 à 1729.

Père Ambroise 1731 à 1737.

Père Chs. Barbel 1736 à 1738 (Récollet.)

Père Luc 1742 (Récollet.)

Père Ambroise Rouillard 1746 à 1758.

M. Chs. Genest, aumônier des vaisseaux de Sa Majesté, 1759

M. Joseph Truteau 1760.

Père Ambroise Rouillard, 1760 à 1767.

M. J. Trutaut, 1768.

Père Ambroise Rouillard visite l'Isle-Verte pour la dernière fois en 1769.

M. J. Trutant, 1770 à 1774.

Père de LaBrosse, 1777 à 1782.

M. J. Trutant, 1783.

M. A. Leclaire, premier missionnaire résidant à l'Isle-Verte, 1783 à 1790.

M. Jos. Pâquet (1) 1790 à 1794.

---

(1) M. Pâquet est le premier qui eut l'idée de ramasser, de réunir et de collationner les feuilles éparses des baptêmes, mariages et sépultures, laissées dans les familles par les missionnaires d'alors. A lui donc revient l'honneur d'avoir donné, par ses recherches, un en-tête à la liste des régistres, es pièces si précieuses à plusieurs points de vue.

M. Chs. Genest. 1794 à 1802.

M Michel Bezeau, 1802 à 1805.

M. J. Dorval, curé de St André, desservant l'Isle-Verte de 1805 à 1806.

M. Chs. Hott, ancien curé de Kamouraska et missionnaire à Ste Anne des Monts, en bas de Rimouski, dessert l'Isle-Verte de 1807 à 1813.

M. Jos. Lacasse, 1813 à 1817.

M. P. Grenier, 1817 à 1818.

M. Frs. Noël, 1818 à 1822.

M. Pierre Bourget, 1822 à 1827.

M. P. Béland, premier curé de l'Isle-Verte, de 1827 à 1834.

M. Luc Aubry, de 1834 à 1837.

M Isidore Doucet, curé de l'Isle-Verte, et éhargé de la mission des sauvag s à Tadoussac d'après l'ordre du gouvernement, 1837 à 1851.

M. L. Provancher, rédacteur du " Naturaliste Canadien,est le 4e curé de l'Isle-Verte, 1852 à 1854.

M. J. B. Gagnon, 1854 à 1856.

M Laz. Marceau, 1856 à 1870.

M. Augustin Ladrière, 1870 à 1875.

M. P. C. A Winter, 1875 à 1882.

Rév. L. J. Langis, 1882.

Vicaires du Rév. M. Aug. Ladrière : MM. J. Monge (français), Ed. Roy, J. F. Audet, Narc. Gagnon, Louis Pâquet, L. Lamontagne, et A. D. Jobin.

Vicaires du Révd. M. Winter : MM. Z. Jean, Ant. Leblanc, R. O. Sylvain, F. Vander Moortel, H. J. Bernier et L C. Lavoie.

Vicaires sous le Révd. M. Langis : M. P. C. Saindon, Simon Fraser, Jos. E Roy, aujourd'hui directeur au Séminaire de Rimouski, et Med. Belzile.

CHAPITRE XII

Les prêtres

Voyons maintenant quels hommes sont sortis des rangs de la population de l'Isle-Verte.

L'abbé Joseph Moreau

L'abbé Joseph Moreau, l'auteur de *l'histoire des Abenakis*, est un enfant de l'Isle-Verte.

Ecoutez Faucher de St Maurice à la page 60 et suivantes de " Choses et autres : " Missionnaire pendant vingt-cinq années chez une tribu qui s'en va s'éteignant, la nation

abénaquise, l'abbé Moreau a travaillé dans les circonstances les plus favorables.

Tout est venu concourir avec lui pour mener son entreprise gigantesque à bonne fin : recueillement, profondes études sur les histoires américaines, légendes du wigwam, traditions du passé, double expérience donnée par la philosophie du prêtre et du chrétien.

Il n'a eu qu'à laisser courir sa plume pour dessiner devant son lecteur cet Abénakis des anciens jours, cette franche doublure du Français de la Nouvelle-France, bon, affectueux jusqu'à l'abnégation, brave craint de ses ennemis et vrai modèle de cette foi et de cet attachement aux croyances du catholicisme qui rayonnaient si purement sur les temps bénis de l'église primitive.

Prêtre avant de se faire historien, l'abbé Moreau a esquissé à larges coups de crayon cette belle et sainte figure du missionnaire de nos bois et de nos solitudes, qui n'ayant pour tout bagage de voyageur qu'une vieille soutanes en loques, un ciboire grossier, une pierre sacrée et un crucifix, allait courbant sous le souffle de sa parole les conseils des

fiers sachems et forçait à tomber à genoux devant l'énergie de sa foi, des files entières de Peaux-Rouges encore toutes haletantes des voluptés du combat et les mains rouges du sang des chevelures qu'elles venaient d'y scalper.

Le style de l'abbé Moreau est nerveux sans être trop correct ; sa diction est serrée et il a le talent de grouper et d'amener ses faits et ses dates, sans fatiguer ceux qui le lisent. On sent à chaque ligne l'homme pénétré de la grandeur de son sujet et de la vérité de ce qu'il dit. Outre sa valeur intrinsèque *l'Histoire des Abénakis* renferme des détails intéressants sur les mœurs et les coutumes des sauvages, ainsi que des explications détaillées sur l'étymologie des mots indiens qui se rencontrent dans le cours du récit.

" Aujourd'hui que cette plumeest retombée inerte dans son encrier desséché par la mort, qui la relèvera ?"

Voilà ce que Faucher de St Maurice disait, en 1874, du savant abbé Moreau, enfant de l'Isle-Verte.

Toute autre louange à l'adresse d'un homme de sa valeur serait superflue et nous

ne voulons pas risquer de dire moins bien que le sincère auteur de " Québec à Mexico " en voulant augmenter une biographie déjà prise sur le vif en peu de mots.

L'abbé Moreau est mort à St Thomas de Pierreville, en 1874. Il était en même temps missionnaire des Abénakis de St François du Lac.

C'est parmi ces sauvages qu'il commença à jeter la base de cet édifice d'avenir qu'on nomme l'Histoire des Abénakis, œuvre de persévérantes recherches, de fortes études, d'interminables fouilles.

Erudit, savant, saint prêtre, dévoué missionnaire, l'abbé Joseph Moreau a fait l'honneur de l'église du Canada et la gloire de son pays.

L'abbé Thomas Moreau

Encore une belle intelligence, un homme de cœur, une vaillante plume, un esprit supérieur faisant l'ornement du séminaire où il passa presque toute sa vie, le séminaire de Nicolet, et venant donner un regain de force et de vérité à cette idée admise : que le clergé catholique, au Canada comme ailleurs, est

une force et une lumière, qualité qui est loin d'être négligeable dans l'état actuel des temps.

L'abbé Thomas Moreau naquit à l'Isle-Verte le 26 septembre 1839, fils de Thomas Moreau, cultivateur, et d'Eléonore Plourde. A neuf ans, il était chez son oncle, l'abbé Joseph Moreau, à St Thomas de Pierreville, où il apprit la langue abénakise. Nous ne pouvons mieux faire que de donner l'étude que le Révérend M. Panneton, curé de St Grégoire de Nicolet, a consacrée à la mémoire du savant abbé qui vient à peine de mourir.

C'est une étude savante, bien faite, marquée au coin du style académique, où il y a le nombre, la période et la valeur des mots mis à leur place. Le curé Panneton a fait là une œuvre méritoire et nous voulons que les paroissiens de l'Isle-Verte,—ceux-là surtout qui ont connu l'abbé Thomas Moreau enfant, jeune homme ou prêtre dans la force de l'âge,—lisent cette étude de la vie d'un homme qui a fait sa marque.

Il a passé, comme son divin modèle, en faisant le bien, et avec Faucher de St Maurice nous sommes tenté de redire ce qu'il écrivait

à la mort de l'Abbé Joseph Moreau : " Aujourd'hui que cette plume est retombée inerte dans son encrier desseché par la mort, qui la relèvera ? "

Ecoutez ce que dit l'abbé Panneton : (1)

" L'abbé Moreau était un de mes contemporains de collège. Je me rappelle encore la sensation que fit son entrée dans le séminaire. Il n'avait pourtant pas un extérieur bien imposant , c'était le contraire plutôt qui se faisait remarquer. Mais il était reconnu déjà pour un élève intelligent, même très intelligent. L'avenir confirma bientôt les dires de la renommé. Il se plaça tout de suite à la tête de ses confrères, et fit deux classes en une seule année. Il répéta la même chose en l'année suivante Dans ces deux années, il manifesta une intelligence supérieure dans l'étude et la connaissance des langues latines et grecque.

" Arrivé en belles-lettres il montra son aptitude pour la composition littéraire, et

(1) Les circonstances nous obligent à ne donner que des extraits de cette magistrale étude du curé Panneton. Une seconde édition nous permettra plus tard d'accomplir notre vœu: celui de donner aux lecteurs tout le morceau tombé de la plume sincère du curé de St Grégoire de Nicolet.

toujours, dans les concours hebdomadaires il arrivait au premier rang Aussi, ses confrères avaient fini par ne plus compter avec lui. Ils tâchaient de lutter entre eux, et lorsque l'un d'eux s'élevait au second rang de la classe, il se croyait au premier. Leur condisciple était donc regardé comme tout à fait hors de concours. En science, en philosophie intellectuelle surtout, notre ami donna la mesure de son intelligence distinguée. Il dévora les cours classiques qui étaient dans les mains des élèves et fit voir bientôt à ses professeurs qu'il fallait à cette vaste intelligence des études plus étendues, plus sérieuses.

" Son cours d'études fini et ayant décidé d'entrer dans l'état ecclésiastique, les messieurs du séminaire s'empressèrent de lui offrir l'enseignement dans une classe. Mais l'embarras était grand. Quelle classe lui donner ? Celle des lettres ou celle des sciences ? Il était extrêmement apte à enseigner dans les deux genres. On se décida pour la première. Il fut successivement professeur des belles-lettres et de rhétorique. Ayant alors la liberté de regarder dans les grands cours de littérature de la bibliothèque du Séminaire,

il parcourut rapidement tout ce champ des lettres : La Harpe, le Batteux, Rolin, Quintilien, Blair, Mgr Dupanloup et plusieurs autres dont les noms m'échappent. Il apprit par cœur une grande partie d'Homère, de Virgile, d'Horace, de Racine, de Corneille, de La Fontaine, de Bossuet et Fénélon.

" Aussi, après deux ou trois ans d'enseignement, c'était prodigieux de l'entendre disserter sur la littérature. Les élèves qui ont fait sous sa direction leur cours de belles-lettres et de rhétorique, ne tarissent pas en éloges sur les explications et les conférences magistrales qu'il leur donnait. Avec cela, notre abbé s'exerçait aux compositions en vers et en prose. Il écrivait à un ami aussi facilement dans la langue des dieux que dans celle des simples mortels , et les vers latins, voir même grecs, tombaient de sa plume comme les vers français. Après une douzaine d'années dans les lettres, on jugea à propos de lui confier l'enseignement de la philosophie intellectuelle. Le vaillant professeur accepta volontiers la position nouvelle et se livra avec un redoublement d'ardeur à l'étude de la philosophie.

" Après avoir jeté un coup d'œil sur les cours classiques modernes, et les avoir scrutés et analysés, il ne se sentit pas satisfait. Il lui fallait quelque chose de plus complet, de plus étendu, de plus élevé. Il ouvrit le livre du philosophe des philosophes, le livre du théologien des théologiens, la fameuse *Somme* de Saint Thomas d'Aquin. A peine eut il entrevu cet incomparable ouvrage, l'existence de Dieu, le mouvement de l'âme vers Dieu, le Christ, voie par laquelle l'âme s'unit à Dieu, à peine, dis-je, eut-il entrevu ce magnifique plan de la Création et de la Rédemption, véritable ciel du mystère de la vie, qu'il fut ravi et tourmenté d'une faim et d'une soif de l'étude de saint Thomas, telle qu'il en perdait presque le boire et le manger.

" Il était constamment préoccupé de sa chère *Somme*. Il avait toujours le regard de la pensée vers ces horizons splendides de la vérité et de la foi. Il ne parlait plus enfin que de saint Thomas.

" Quelquefois, dans un cercle de confrères ou d'amis, la conversation tombait sur quelque sujet d'histoire, de philosophie, de théologie, de politique, etc., etc., chacun prenait part à

la conversation, émettait son avis. L'abbé, placé dans un coin de la salle, écoutait silencieux les commencements de la joûte. Lorsqu'il venait à remarquer quelqu'appréciation risquée, boiteuse, il entrait tout doucement dans l'arène et tentait avec calme de rectifier l'avancé. Si l'interlocuteur avait le courage de régimber quelque peu, l'abbé de son côté, augmentait quelque peu le ton et serrait de près son raisonnement. A ce moment-là, plus d'un discutant se retirait de la lutte, on écoutait avec surprise et intérêt l'explication lumineuse donnée par le savant professeur. Et si, par malheur pour un ou deux champions qui osaient répliquer, la discussion menaçait de se prolonger, alors le célèbre abbé donnait un fort coup d'aile et s'élevait à des démonstrations d'une grande hauteur. Il déployait toutes les ressources de son savoir: l'histoire, la philosophie, la théologie, la poésie étaient tour à tour exploitées, suivant le sujet et le besoin, d'une manière admirable, et bientôt les derniers lutteurs succombaient. L'abbé Moreau avait une de ces organisations exceptionnelles qui se rencontrent de temps à autre à de rares intervalles. Il réunissait

un nombre remarquable de qualités diverses, même opposées. Quand deux ou trois de ces talents se trouvent chez un individu, on le remarque, on le signale. Il passe pour un homme plus qu'ordinaire. Mais que dire d'un homme qui aborde tout à la fois avec succès : philosophie et musique, peinture et linguistique, histoire, théologie, botanique, voir même la *photographie !* C'est quelque chose de merveilleux !

" Comment expliquer ce mystère d'un philosophe qui, après s'être longtemps absorbé avec délices dans l'étude sèche des principes de la logique ou de la métaphysique, se livre avec plaisir à l'étude sentimentale de la musique ? Comment expliquer le mystère d'un homme qui laisse la palette du peintre qu'il affectionne, et avec laquelle il fait d'excellents tableaux, pour se jeter avec passion sur l'étude d'une langue étrangère, comme l'italien, l'allemand, le grec, le latin, l'hébreu, l'abénaquis ? J'ai souvent surpris notre abbé à lire des ouvrages d'astronomie en langue italienne. Il possédait cette langue à tel point qu'il traduisait, il y a quelques années, pour les journaux du pays, de longs

et savants articles de la *Civilla Cattolica.* On a dit et on redit encore que la faculté dominante de notre ami était un esprit philosophique, c'est possible. Je crois cependant pouvoir affirmer, de mon côté, que le sentiment artistique existait chez lui à un haut dégré. A voir les peintures qu'il a exécutées, et la manière dont il touchait l'orgue, on peut conjecturer avec raison que sous des maitres et avec un long travail, il serait allé très loin dans ces deux arts.

" Sur l'orgue ou sur le piano, il exécutait des pièces passablement difficiles. Il se faisait remarquer surtout par certaines improvisations heureuses, qu'il décelait chez lui une veine riche, comme dit Horace. Il lisait très facilement la musique et goûtait vivement la beauté musicale des grands maîtres. Il paraît qu'il avait aussi fait l'essai du royal instrument nommé violon. Mais il n'avait pas réussi là comme sur le clavier.

" Il me disait, un jour, qu'il avait essayé de *jouer de l'archet* mais que, ne se sentant pas dans le temps de dispositions pour cet instrument, il remettait à le faire *plus tard.* Heureusement qu'il est mort sans avoir accompli son projet.....

" Quant à son érudition, il avait évidemment les qualités et les éléments qui concourrent à faire l'homme savant.

"Quelle intelligence que la sienne! quelle en était la vivacité et l'étendue ! quelle en était la pénétration ! Et puis, quel travail pour développer cet esprit si fort ! Les jours et les nuits y étaient consacrés. Les volumes étaient dévorés en quelques jours. Les livres scientifiques succédaient aux ouvrages de musique ou de poésie. Le tout était entremêlé de travaux en peinture, d'exercice en musique, de courses aux insectes et aux plantes. A ces deux éléments de l'érudition, il joignait la *fameuse* faculté de la mémoire. J'en appelle ici à tous ceux qui ont connu l'abbé Moreau. Sa mémoire était vraiment phénoménale, il retenait tout ce qu'il lisait ou entendait dire. Il paraissait savoir en grande partie par cœur, outre les classiques littéraires et scientifiques, l'Ecriture Sainte, les Saints-Pères, l'histoire de l'Eglise et l'histoire du monde en général. L'abbé Moreau était donc, dans toute l'étendue du mot, un érudit, un savant.

" En théologie je crois pouvoir affirmer

qu'il était fort. Dans les conférences ecclésiastiques, comme dans d'autres discussions moins solennelles, il se faisait toujours remarquer par une élévation de pensée, une ampleur de vues, une clarté et une profondeur d'argumentation, qui faisaient bien voir qu'il avait étudié aux sources de la science divine.

" Mais était-il écrivain ? Sa plume était-elle vraiment ce qu'on appelle une *plume* ? Oui et non, du moins à mon humble opinion. Il avait le talent naturel d'écrire, et ce talent il l'avait cultivé dans une certaine mesure, je dirais même dans une bonne mesure. Ses écrits, ses discours, entr'autres sa réponse à l'adresse des anciens élèves du séminaire de Nicolet en 1866 ; et son discours sur saint Thomas d'Aquin, dénotent un talent considérable pour la composition littéraire.

" Il a peu figuré dans la chair sacré Cela est dû, je crois, à une timidité, naturelle à un sentiment de modestie qui lui faisaient fuir les grandes assemblées. Il n'avait peut-être pas non plus toutes les qualités qu'il faut à l'éloquence solennelle.

"Il y a deux auteurs modernes qu'il affec-

tionnait particulièrement et avec lesquels il avait plus d'un point d'affinité, c'était Lacordaire et Louis Veuillot. Il avait dans son style de l'éclat comme Lacordaire de la souplesse comme Veuillot, de la sensibilité, de l'élévation et de l'ampleur comme les deux maîtres.

" Mais les auteurs français qu'il prisait avant tout étaient les écrivains du siècle de Louis XIV ; c'était pour lui les maîtres de la langue française, Bossuet, Fénélon, Pascal, Massillion, Bourdalou, Labruyère, Corneille, Racine, Molière, Lafontaine étaient des écrivains immortels.

'Je l'ai entendu aussi quelquefois exprimer son opinion sur le mérite de nos orateurs et de nos écrivains canadiens. On remarque un certain nombre à qui il reconnaissait de la valeur littéraire, il signalait surtout en poésie: Crémazie, Frechette et Lemay ; en éloquence en prose : Garneau, Chauveau, Gérin Lajoie, Chapleau, Casgrain et Routhier ; dans le journalisme : Cauchon, Provencher, Dansereau, Decelles et Fabre. Il trouvait qu'ils avaient tous de l'*étoffe* et qu'ils étaient presque de taille à lutter avec les meilleurs orateurs de France.

C'est le temps maintenant de dire que l'abbé Moreau brillait autant par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Il avait d'abord l'esprit de son état. Il s'acquittait régulièrement de ses devoirs religieux, faisant sa méditation, célébrant sa messe, et récitant son brevière aux heures voulues.

A la piété notre ami joignait un grand fond de charité de tendresse pour les pauvres. Il donnait en aumônes à peu près tout ce qu'il recevait d'honoraires. Aussi est-il mort pauvre. Il avait comme complément de ses hautes qualités du cœur beaucoup de gaiété dans le caractère. Aux heures de récréation pleuvaient les bons mots et les saillies brillantes.

Il se complaisait dans la société des ecclésiastiques et des jeunes prêtres. Il profitait de ses conversations pour glisser un bon conseil, pour donner avec délicatesse une direction dans l'exercice du ministère, pour inspirer et raviver le goût des fortes études. En résumé, il était un excellent prêtre, un prêtre modèle pour la régularité, l'étude et la piété.

Il vit en conséquence, quoique relativement jeune, arriver la mort avec calme et

confiance. Ayant appris que j'étais de retour d'un voyage en bas de Québec, où j'avais été en vain l'objet des soins les plus attentifs de la part d'un ami dévoué, *fidèle*, il vint me faire visite Je le trouvai bien changé. Je lui en fis délicatement la remarque et lui demandai la cause de son mal.

—Je meurs, répondit-il, *victime* de l'étude. En ce même temps une larme brilla dans sa paupière.—Est-ce qu'il vous coûte de mourir ?—Non, si le bon Dieu le veut. Mais je le prie de me *purifier* avant de me citer à son tribunal.

On voit bien ici sa foi vive et sa profonde humilité. Quinze jours après cette entrevue, il remettait son âme à Dieu.

L'abbé Adolphe Girard

Après M. l'abbé Joseph Moreau, dont on vient de lire la vie admirable tracée à longs traits par la main d'un habile et sincère écrivain comme l'est M. le curé Panneton, voici un autre enfant de l'Isle-Verte, le Rév. M. Adolphe Girard.

Il est le fils de M. Dominique Girard et

de Dame Angèle Bertrand. Né à l'Isle-Verte, il fit ses études au collége Ste-Anne, et est aujourd'hui curé de St-Louis de Métabetchouan au lac St-Jean

C'est un homme très actif, très entreprenant, un vrai missionnaire. Il attachera son nom à tout ce qui contribuera à faire de la vallée du lac St-Jean un centre important, le futur grenier de la province de Québec.

D'un aspect imposant, d'une stature peu élevée, il a beaucoup de ressemblance avec feu Mgr Racine, son évêque. Parole facile, geste sobre, phrase nette et concise ; il n'est pas un orateur à large envergure, cependant, il sait intéresser son auditoire et la semence que sa parole jette en terre est toujours sûre de germer quelque bon jour.

L'abbé Luc Rouleau

Encore un enfant de l'Isle-Verte, tout comme son frère l'honorable juge Chs. Borromée Rouleau, du Conseil du Nord-Ouest.

Ancien curé de Matane où il ne sut que se faire aimer pour se faire regretter davantage, lorsque la volonté de son évêque l'appela à l'importante charge de directeur du Sémi-

naire de Rimouski,—il est maintenant en disponibilité.

Il profite de l'heure présente pour refaire sa santé. C'est un homme très affable, un cœur d'or. C'est une de ces natures ouvertes qui attirent d'instinct. On sent chez lui le " *vir bonus* " dont parlait le poëte et ceux qui l'ont approché on gardé longtemps le souvenir de son urbanité, de sa délicatesse et de sa pénétrante sensibilité. C'est la providence d'une paroisse.

L'abbé Jos. M. Dumas

Une nature sympathique et loyale s'il en fut jamais. Aussi sa mort arrivée presque subitement l'été de 1887, ne causa que surprise et regret, non seulement à l'Isle-Verte, sa paroisse natale mais dans la Gaspésie où il avait autrefois été curé, et à St Eloi (Comté de Témiscouata) dont il était le pasteur zélé à sa mort.

Jeune encore, très intéressé, homme de progrès et d'avancement, il promettait de fournir une belle carrière. La mort est venue trop tôt faucher cette existence qui aurait pu être encore si utile et rendre à l'Eglise et à son peuple des services importants.

L'abbé Hospice Desjardins

Voilà un digne prêtre, un zélé à l'âme ardente et pleine de dévouement. Fils du Dr. H. Desjardins, longtemps médecin à l'Isle-Verte et aujourd'hui à Ste-Anne de la Pocatière et de Julie Doucet, il fit ses études au Collège de Ste-Anne.

Reçu prêtre il demeura attaché à l'archidiocèse de Québec.

C'est un prêtre très distingué et de beaucoup de mérite. Aussi lui confia-t-on sans craintes les postes les plus importants. Il est aujourd'hui curé de St David de L'auberivière.

L'abbé Roberge

Quoique attaché à l'évêché de Chicoutimi, je crois que le Rév. M. Roberge est un enfant de l'Isle-Verte, sa famille, du moins, y demeura longtemps.

Les Zouaves

En 1868, le cinquième détachement des zouaves pontificaux partait pour la Ville Eternelle. Un brave enfant de la paroisse

voulut bien s'enrôler lui aussi sous l'étendard de Pie IX.

Il partit, courageux, comme tous ses confrères compatriotes et représenta dignement les nôtres là-bas. De retour au pays, il s'expatria aux Etats-Unis, cette grande République réceleuse des nôtres.

L'*Histoire de l'Isle-Verte* enrégistre avec plaisir le nom de ce jeune brave, que nous avons appris dans le temps à aimer et admirer : William Irvine, allié à la famille Rouleau et à la famille Barry.

Les députés

Avant la Confédération, en 1867, un des pionniers de l'Isle-Verte, le lieutenant-colonel Louis Bertrand représentait les comtés unis de Rimouski et Témiscouata, de 1835 à 1841.

Lorsque M. Baldwin, notre député d'alors, résigna pour se présenter et être élu dans Ontario, le lieutenant-colonel Bertrand se présenta de nouveau et resta député depuis 1844 à 1847.

Lors de la Confédération, Charles F. Bertrand, de la maison commerciale " Charles Bertrand & Cie " se présenta contre M. J. B.

Pouliot, N. P. (*) C'était la lutte de l'Isle-Verte contre la Rivière-du-Loup — le bas contre le haut, disait-on alors comme aujourd'hui. M. Pouliot se retira à temps pour laisser élire M. Chs Bertrand par acclamation. En 1871, M. Chs. Bertrand s'effaçait à son tour devant Elie Mailloux, de St-Arsène, aujourd'hui régistrateur du comté de Témiscouata.

L'Isle-Verte n'a donc jusqu'ici donné que deux de ses concitoyens comme représentants au Parlement.

Autres professions

L'Isle-Verte a encore produit nombre de médecins distingués, d'avocats de renom et de notaires en vue, ainsi que des arpenteurs et des ingénieurs civils.

Mais là où il y a plus qu'abondance, c'est dans la classe des pilotes : on peut les compter à la douzaine et de nos jours il en existe plus de dix. Les gens de l'Isle-Verte sont tous un peu marins comme le sont d'ordinaire les populations échelonnées le

(*) M. Pouliot, J. B. vient de mourir à Fraserville.

long d's rives du St-Laurent : rien d'étonnant à ce que le goût de la vie aventureuse sur la mer se soit emparé de bon nombre des jeunes gens de cette paroisse. Comme à l'Isle-d'Orléans, on est pilote de père en fils à l'Isle-Verte. C'est de tradition dans certaines familles.

L'Is'e-Verte compte à l'heure présente un médecin : E. A. Grenier ; deux notaires : L. N. Gauvreau et son fils Chs. A. Gauvreau ; un avocat L. N. Girard, le frère du curé Adolphe Girard du Lac St Jean ; l'inspecteur d'acoles N. Théophile Beaulieu, six marchands, faisant tous de bonnes affaires, entr'autres la société Bertrand & Cie, David Petigrew, Elzéar Marceau, Alph. H. Bernier à la station du chemin de fer, Simon Labrie, Chs. Caron, Pierre Côté.

L'Isle-Verte renferme un bon nombre de navigateur et de chasseurs émérites. Marcellin Côté est connu de partout ; c'est le type du vrai marin gentilhomme. Cette classe d'hommes trempés fortement, véritables *loups de mer*, tend à disparaître Enrégistrons les noms des derniers au moins !

Population

La population de l'Isle-Verte, lors du dernier recensement était de 3,131 âmes. Après Fraserville, c'est la population la plus populeuse du Comté de Témiscouata. Le fléau de l'émigration ne sévit pas ici comme dans d'autres centres qui entoure l'Isle-Verte.

Cela est dû sans doute aux manufactures de MM. Bertrand & Cie et au fait que les terres étant toutes défrichées, elles offrent plus d'une chance de vivre assez à l'aise, surtout lorsque le luxe ne se mêle pas de la partie et que l'on sait se contenter de peu.

En 1878 l'Isle-Verte a enrégistré, 113 naissances, dont 60 du sexe masculin et 53 du féminin ; 18 mariages et 43 sépultures, dont 28 hommes et 15 femmes.

En 1888, 111 naissances, 29 mariages et 32 sépultures, comme on le voit la population augmente.

Conseil de la Paroisse.

Pour 1889 Octave Levesque, Maire, conseillers : MM. Chs. G. Bertrand, Jos. Beaulieu, Achille Marquis, Achille Petitgrew, Majoric Dubé et Joseph Caron.

Cercle " St-Jean-Baptiste "

En 1859, on fondait à l'Isle-Verte un institut littéraire qui dura " ce que vivent les roses, " l'espace d'un matin. A trente ans d'intervalle, les jeunes gens de l'Isle-Verte fondent un cercle littéraire auquel ils donnent le nom du patron de la paroisse " St-Jean-Baptiste. "

La première séance eut lieu le 31 Mars 1889 et 40 membres enrégistraient leurs noms Voici les officiers pour l'année 1889 :

Prés. Hon.—Chs. Bertrand, Ecr. ex-M. P.

Prés.—Simon LaBrie.

Vice-Prés.—Jos. Paradis.

Sec.-Trés.—Chs. A. Gauvreau, N. P.

Comité de Régie—L. N. Girard, Louis Raymond, Paul Terriault, Cléop. Saindon, Inst.

Telle est l'histoire de la paroisse de l'Isle-Verte. L'avenir dira ce qui lui reste à accomplir.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PAGES

Aux lecteurs 8
PROLOGUE 11
CHAPITRE I : Temps primitifs.—D'où vient le nom « d'Isle - Verte "—Ce que dit la Légende 18
CHAPITRE II : Une tribue de Sauvages : les Malécites.—Leur histoire jusqu'à nos jours 28
CHAPITRE III : Les premiers Seigneurs de l'Isle-Verte.—Le premier Seigneur résidant..... 51
CHAPITRE IV : L'Isle - Verte et les missionnaires.—Les Pères Henri Nouvel, Ambroise Rouillard et De La Brosse..... 68
CHAPITRE V : Les colons à l'Isle-Verte et leur œuvre d'avenir..... 96
CHAPITRE VI : Première et deuxième chapelles..... 113
CHAPITRE VII : Les missionnaires résidant à l'Isle-Verte.—Troisième chapelle — Première visite épiscopale..... 128
CHAPITRE VIII : Erection canonique de l'Isle-Verte—Premiers curés.—Erection civile—Accidents et pertes de vie—1837-38. 146

Rvd. M. Béland 147
Rvd. Luc Aubry 153
CHAPITRE IX : Le Rvd. M Doucet et la première église (1837-52)—Le " Calvaire. "—Visite épiscopale de Mgr Turgeon, administrateur.—Les irlandais et le typhus en 1850 158
CHAPITRE X : L'Isle-Verte depuis 1852-82.—Principaux événements.—Une lettre de J. C. Taché.—Les " Habits Rouges " et l'affaire du Trent..... 174
L'abbé Provencher (1852-54) 174
Rvd. J. Bt. Gagnon (1854-56)..... 182
Rvd M. Laz. Marceau (1856-70)..... 188
Rvd M. Aug. Cadrière (1870-75) 200
Mort du Père Lagier, O. M. I..... 206
Rvd. M. C. A. Winter (1875 82)..... 211
Rvd L. J. Langis (1882 89)..... 218
CHAPITRE XI : Tableau chronologique des missionnaires et curés de l'Isle-Verte depuis 1711 1888 221
CHAPITRE XII : Les prêtres..... 223
L'abbé Joseph Moreau..... 223
L'abbé Thomas Moreau 226
L'abbé Adolphe Girard..... 239
L'abbé Luc Rouleau..... 240
L'abbé Joseph M. Dumas 241
L'abbé Hospice Desjardins 242
L'abbé Roberge.—Les Zouaves..... 242
Les Députés 243
Autres Professions 244
Populations.—Conseil de la Paroisse..... 246
Cercle St J. Bt. de l'Isle-Verte..... 247

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES